

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns, rendered in a light gray color, framing the central text.

Héritage Sanglant

Odile Barski

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



HÉRITAGE SANGLANT

ODILE BARSKI

Éditions
DU MASQUE

Table des Matières

Page de Titre

Table des Matières

Page de Copyright

DU MÊME AUTEUR

Dédicace

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

12

13

14

15

16

17

18

19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42

43

44

45

Épilogue

© 2010, Éditions du Masque, département des
éditions Jean-Claude Lattès.
978-2-702-43555-7

DU MÊME AUTEUR

Zoé en mai, Robert Laffont, 1973

Chambre 12, n'oublie pas, Robert Laffont, 1983

L'Entorse, Robert Laffont, 1985

Le Maître enchanteur, Robert Laffont, 1989

Lecomte Thérèse, Jean-Claude Lattès, 1996

Comment sera la fin, Joëlle Losfeld, 2004

Et tout à coup de rouge, Le Masque, 2007

Transferts de fonds, Le Masque, 2009

À Marco

La nuit a été mauvaise. Corsin rabat la couette fleurie sur sa tête dans l'espoir de se rendormir. Il ne voit plus le soleil mais il a trop chaud. La couette est en nylon, achetée chez Emmaüs. Un cadeau de Noor. Une chouette fille, Noor. Il la fréquente depuis quelques mois à peine mais il sait. Il sent les choses. Il lui suffit d'observer. Un mot, un geste. Des petites choses qui disent beaucoup. Noor mérite mieux que lui. Peut-être pas un prince charmant mais un homme sur qui s'appuyer. Un principe d'homme en chair et en os. Beaucoup de filles dévouées et fauchées mériteraient que ça existe. Il en a rencontré quelques-unes. Pas des filles déçues. Non. Des courageuses. Combatives. Rieuses dans le malheur. Combien en a-t-il connu depuis que Colombe a disparu ?

La suite tourne court. Il tente de faire défiler des images agréables. Rien ne vient qu'une suite d'idées obsédantes. Alors il repousse la couette. La grande photo pend de biais. La faire tenir avec des punaises n'est pas la solution. Il faudrait un cadre à sa mesure. Depuis le temps, il aurait dû arranger ça. Pourquoi remet-il toujours ? Le chant des cigales crisse. Bientôt il entend un concert en parallèle. Devine l'attroupement massé en bas de la décharge. Ça défile depuis des mois. Dire qu'il s'habitue ? Non. Il a beau feindre, chaque jour la colère prend le pas. Aujourd'hui il y a même une équipe de télévision. Prête pour l'apparition de la vedette. La vedette c'est lui. Hirsute dans un survêtement trop large où son corps flotte. Les solutions, il n'y en a pas trente-six. Un vieux sweat-shirt accroché en rideau aux montants, le JT de France 3 en sera pour ses frais. Corsin ne veut voir personne. Il actionne le ventilateur et retourne sous la couette.

Quand Ariane Messidor entre, il dort à poings fermés. Se faire ouvrir par la gardienne n'a pas été facile. Il a fallu montrer patte blanche, c'est-à-dire carte de police. Et maintenant elle est là à se demander quoi faire. Explore la pièce meublée de bric et de broc. Des factures non décachetées s'empilent sur une table. Ni radio ni télévision, une vaisselle de célibataire mal rincée. Des provisions :

Coca, chocolat aux noisettes, biscuits. C'est tout. Le sol n'a pas dû voir le balai depuis un moment. Mais au milieu des particules séchées et des mouches mortes, quelque chose brille.

Elle ramasse, s'approche de la grande photo accrochée en travers face au lit et la remet d'aplomb. Puis elle enfonce le clou à tête dorée dans le minuscule trou du plâtre qu'elle éclaire avec sa lampe stylo. Elle en profite pour examiner l'image : un planeur encastré dans un rocher. En bas à droite, une inscription : *Fontaine-de-Vaucluse 1988 – Accident Otto Gerling*. Quel rapport avec Corsin et sa décharge de pneus ? La passion des avions ? De l'héroïsme ? Le côté saisissant de la photo ?

Ariane revient vers le lit. Corsin respire comme un enfant, les traits abandonnés, la bouche entrouverte.

Cet homme a trente-six ans, des difficultés avec les riverains, le fisc, un monceau d'impayés et une menace d'expulsion au-dessus de la tête. À quoi bon le réveiller pour lui annoncer ce qu'il sait déjà ? Remettre à demain lui paraît plus sage. Voire à la semaine suivante, compte tenu des deux jours fériés.

Elle rédige sa convocation, la pose sur la table de nuit et repart sans faire de bruit.

De l'extérieur, l'endroit est impressionnant à voir. Deux cents mètres de long, cinquante de profondeur, une quinzaine à la verticale, composent un amoncellement de pneus qui risque de s'effondrer sur la route en contrebas face à la plage. D'où les plaintes successives à la gendarmerie de Graveson où le propriétaire, un certain Soriano, est domicilié. Dans les années quatre-vingt, l'emplacement abritait une colonie de vacances donnant sur la plage. Seul vestige, un toboggan jaune aux trois quarts rouillé. En 1998 Soriano a acheté les bâtiments et le terrain pour trois francs six sous. Le choix s'offrait pour le locataire entre un garage et une casse auto. René Corsin a hésité. Les raisons économiques ont décidé pour lui. C'est devenu une décharge, et cette décharge un danger public.

Autres pièces non jointes au dossier mais qui figurent chez le notaire : le parc immobilier de Soriano ne se limite pas à la décharge. Entre autres biens, il possède une maison de retraite aux Salins-de-Giraud dont il espérait le pactole. Les choses ont tourné autrement. Toujours selon le notaire qui taille volontiers le bout de

gras avec Ariane, Soriano a projet de revendre en appartements défiscalisés. Le hic, c'est les occupants. Abandonnés de leur famille, les pensionnaires s'incrument. Dépassé par les événements, le personnel gère au jour le jour cet imbroglio baroque. À quoi s'ajoute l'arrivée inopinée de jeunes Roumaines sans logement qui monnaient leur présence par divers stratagèmes et fournissent en films X. Au début, le traitement a surpris les vieux. Au début. Désormais quand on fait allusion à l'occupation illégale des Roumaines, ils invoquent le droit de visite et pas moyen de déloger ces créatures déchues qui leur tombent du ciel comme des anges. On a beau trouver des seringues dans les parties communes, un comité de soutien composé d'octogénaires – au nombre desquels deux anciens juristes – accuse Soriano de chantage, preuves truquées, manipulation, abus de pouvoir. Ils ont formé une cellule de crise et pétitionnent jusqu'aux plus hautes instances pour obtenir le *statu quo*. Compte tenu de l'âge des pensionnaires, les administrations qui n'ont jamais vu ça font traîner. La cellule de crise, Soriano en a une aussi. Il l'occupe tout seul et amuse le tapis avec. Grosset a eu droit à ses trépignements : mes terrains, mon argent, on me mange mon argent, c'est intolérable, mes appartements défiscalisés je les veux. Grosset se la joue musée de cire, la patate chaude est pour Ariane, chargée de liquider les deux affaires. Dégager les vieux et la décharge. Corsin d'un côté, le directeur de la maison de retraite de l'autre. La maison de retraite, Ariane ne veut même pas en entendre parler. Elle connaît vaguement le directeur, un ex-kinésithérapeute quitté par sa femme et sa maîtresse. Il passe ses journées enfermée dans son bureau. Le personnel se charge du reste pour un salaire de misère. Mais tout de même, un salaire. Trente chômeurs de plus et un troupeau d'indigents abandonnés sur la route ? Que Grosset trouve quelqu'un d'autre. À force de déléguer, il finit par charger un peu trop la mule. Principe de base : une mule trop chargée ne bouge pas. Les appartements défiscalisés attendront. Pour Corsin, Ariane a fait le nécessaire. Elle le recevra la semaine prochaine à son bureau. Elle verra de quoi il retourne. Même si ça dure des mois, Soriano aura un os à ronger.

Alors qu'elle s'apprête à partir, refusant de répondre aux journalistes qui assiègent la décharge du Grau-du-Roi, la gardienne en combinaison de mécano lui bloque la voie. Un mètre quatre-vingts, quatre-vingt-dix kilos environ. Une épaisse chevelure coupée court. Un berger des Pyrénées lui file le train.

– Qu'est-ce que vous lui voulez à René ?

Elle a le regard dur et fixe.

– Je pense qu'il ferait bien de prendre un avocat.

– Si on le vire, il foutra le feu. Vous savez combien de temps ça met à brûler, des pneus ?

– Quand il se réveillera, dites-lui que je lui déconseille ce genre de blague.

– C'est contraire aux normes européennes peut-être ?

– À son intérêt surtout, madame...

– Amade.

– C'est votre petit nom ?

– J'ai pas de petit nom. Amade tout court. C'est comme ça qu'on m'appelle.

Ariane juge inutile d'insister.

Amade traverse la route derrière elle. Le berger suit. On la raccompagne sur le terre-plein où son scooter est garé. Amade se retourne et désigne l'édifice de strates noires.

– Vous la trouvez pas belle cette montagne ?

Question en forme de provocation. Quand les gens sont sur la corde raide c'est souvent.

– Belle, je ne sais pas, répond Ariane. Dangereuse oui, je n'aimerais pas recevoir ça sur la tête.

– Personne ne l'a reçue encore. Tout est en équilibre.

– Quelques pneus supplémentaires, un bon coup de mistral... Aucun poids lourd ne résiste.

– On y a pensé figurez-vous. On a tout calculé, la quantité, la prise au vent. On répartit au fur et à mesure dans la largeur. Le danger c'est une impression visuelle. Vous voyez ça de l'extérieur. Dans les faits ça risque rien. Elle tombera jamais cette montagne. C'est ce qu'il veut pas comprendre Soriano.

Qu'y a-t-il à comprendre d'autre ?

– Vous faites quoi ici Amade exactement ?

– J'aide. Il y a beaucoup de manutention. Mais on tient le coup.

Fierté, mystérieuse audace, détachement. Quel âge peut-elle avoir ? Quarante ? Cinquante ? Difficile à dire.

– Et avant ? Vous étiez où ?

– La restauration. Mais je stressais trop aux fourneaux.

Elle a parlé tout bas, bredouillé des mots inintelligibles.

– Vous regrettez ?

– Moi non. Ma famille.

Elle fourre les mains dans ses poches. Ça l'aide à articuler la suite.

– Les fourneaux c'était la gloire, il paraît.

Il y a un silence. Quelque chose ne passe pas. Elle a déçu son monde. Un monde qui l'attend au virage, un monde qu'elle se fait. Elle est gardienne de ça aussi.

Le chien pousse un gémissement, dresse le museau, se frotte contre sa jambe. Le chien lui ressemble. Même gueule. Mêmes yeux, regard abusé et fidèle. Ce n'est pas la première fois qu'Ariane observe le phénomène.

– Ça voit loin pour les enfants, les familles, dit Amade. Faut se mettre de leur point de vue.

Sa voix n'appuie pas. C'est plutôt un chuchotement pour attirer l'oreille.

– Et votre point de vue à vous c'est quoi ?

Amade secoue la tête.

– J'en ai pas.

– Vous aimez qu'on vous fiche la paix ?

– C'est ça oui, la paix. Pour le véritable séjour de la paix, il faut écarter le fantôme de la gloire.

– Qui vous a appris ça ?

– Saint Augustin. Je l'ai trouvé sur Internet en vérifiant la comptabilité.

– C'est votre boulot aussi la comptabilité ?

– Aussi. Mais je fais des fausses manœuvres. J'ai appris à lire en me servant de l'ordinateur, c'est pas évident de tout déchiffrer. Ça va si vite. J'oublie de cliquer sur *abandonner l'opération* et je me retrouve n'importe où.

Et voilà comment elle a atterri sur saint Augustin.

– « Quelle autre montagne pourriez-vous imaginer qu'ils auraient à craindre, ceux qui sont sur le point d'entrer dans le port de la

philosophie ? » Ça m'a fait drôle de lire ça.

– Saint Augustin était un drôle avant d'être un saint. En tout cas, félicitations pour votre mémoire.

– Je retiens ce qui m'intéresse, lieutenant. C'est interdit ?

– Non, c'est même conseillé. Mais allez-y mollo, le port de la philosophie abrite toutes sortes de bateaux.

Amade se contente du grognement de son chien, un porte-voix à la hauteur, devant le gigantesque vaisseau noir qui menace la route. Par quel projet initial, quel défi personnel Corsin en est-il arrivé à cette construction insensée, ce délire en caoutchouc au-dessus d'un toboggan jaune ?

– Parlez-moi un peu de cette comptabilité, demande Ariane.

– Elle est en équilibre.

– Ce n'est pas vraiment ce qu'on m'a dit. L'entreprise rapporte des cacahuètes. Votre patron est criblé de dettes.

– Tout le monde aujourd'hui. À commencer par les banques. Le pognon c'est la danse de Saint-Guy. C'est partout. Pas besoin d'avoir fait les écoles. Laissez Corsin tranquille. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, adressez-vous à moi.

Sa fierté lui revient avec un sourire de traviole. Tourné vers elle, le berger suit le mouvement de ses lèvres. Lui aussi doit obéir au doigt et à l'œil. Au titre de quel privilège, au nom de quel espoir tient-elle les rênes de cette caravane immobile ?

– Ça ira pour aujourd'hui. Puisque vous vous intéressez à saint Augustin, la prochaine fois je vous prêterai le *Traité de la vie heureuse*. Et n'oubliez pas, aucun feu allumé. Ça pourrait vous coûter cher.

Ariane enfourche son scooter et démarre. Mais l'image d'Amade immobile, le chien collé à ses basques, persiste longtemps après qu'elle a quitté le rétroviseur.

Marquez attend Ariane au Café des Arts en regardant passer les touristes. Certains montent vers Glanum les Antiques avec leurs appareils numériques et leurs chapeaux. D'autres circulent les bras chargés de paquets en provenance d'un commerce référencé, prompt à satisfaire une demande internationale exigeante et raffinée.

Arrivé de Barcelone la veille au soir, Marquez retrouve le doux plaisir de ne rien faire. Trois mois à dresser des fresques pompéiennes dans une hacienda rachetée par un Russe qui collectionne l'argent et ce qui va avec l'ont lessivé. Fatigue doublée d'un parcours singulier pour encaisser son chèque. Au dernier moment, le Russe était introuvable. Du hangar qui abritait ses Ferrari à la salle de tir souterraine, en passant par le club de sport et la salle de massage où de splendides Caucasiennes travaillaient les muscles de ses amis mafieux, personne ne l'avait vu.

Les gardes du corps en blouson de cuir bouilli et pantalons tergal pistache façon ex du KGB ont mis fin à sa recherche en signifiant à Marquez son congé. La crainte d'être abattu comme un lapin a tempéré sa fureur. D'une voix calme mais ferme, il a sollicité un entretien avec son commanditaire. Les gardes du corps se sont regardés et l'ont regardé. Le dialogue a repris, un sabir de russe et d'allemand. Ils n'étaient pas d'accord, se coupaient la parole, jouaient avec leur calibre, téléphonaient en même temps. Puis l'un d'eux s'est absenté, déléguant aux deux autres la mission de surveiller Marquez jusqu'à son retour. Il est revenu cinq heures plus tard, ivre mort et porteur d'un message : on acceptait de faire un geste. Le fin mot de l'histoire, Marquez l'a eu avec trois billets de cinquante euros attachés par un trombone : Le Russe, ayant acquis un lot de statues africaines, abandonnait les fresques pompéiennes. Un nouveau décorateur, arrivé spécialement de Tokyo, exigeait des murs blancs. Tout serait effacé au Kärcher. On ne voulait plus entendre parler du peintre ni de son travail. Il avait dix minutes pour dégager. Ses bagages étaient déjà dans le coffre de sa vieille Mercedes pourrie.

Marquez a roulé toute la nuit, tournant et retournant ce à quoi il venait d'échapper. Bien après la frontière entre l'Espagne et la France, il imaginait encore le visage hilare des gardes du corps en

train de lui tirer dessus. Plusieurs fois il a failli s'endormir au volant, quoi de plus banal, on me retrouvera dans un fossé. Des formes parasites dansaient devant ses yeux. Plus tard, sur la départementale, elles surgissaient dans les arbres, une suite de tableaux auto-effaçables, comme il n'en peindra jamais pour aucun commanditaire d'aucune sorte.

À six heures du matin il a sonné chez Ariane. Il se souvient être tombé dans ses bras. Elle ne l'attendait pas, il arrivait avec dix jours d'avance. Son triste état accentuait la surprise. Qu'est-ce qui t'arrive, on croirait un mort-vivant, elle a dit. Mais comme par miracle, dans le présent qui a suivi, les caresses et les mots ont eu raison de ce qu'il croyait un naufrage. Et qui n'était somme toute que l'épisode d'un rescapé ordinaire. Un homme en sursis parmi tant d'autres.

Marquez restera quelques jours, le temps de récupérer. Ensuite il retournera à Barcelone, dans son atelier, faire ce qu'il a à faire. Les idées ne manquent pas. Elles ne lui rapportent rien. En dehors des travaux de commande, il vend peu. Mais il tient le coup. Les parenthèses que depuis deux ans déjà il s'offre avec Ariane portent le pont invisible où il se maintient suspendu au-dessus de ses comptes à sec et de son imagination fertile. C'est sa chance. Cet amour est sa chance.

Tout à l'heure, quand elle est partie travailler, il a pensé ça. Et à mesure que l'heure tourne, il l'attend avec une impatience de jeune homme.

Sur le trottoir d'en face, au milieu des autres, il reconnaît sa silhouette fine et robuste. Son regard accommode. Les autres deviennent flous. Il ne voit qu'elle, la démarche assurée dans son jean bien ajusté, ses bottines souples, le sac à l'épaule et toujours cet air mi-concentré mi-moqueur derrière les Ray Ban sixties.

Elle s'est glissée près de lui, prend sa main, demande si ça va.

– Et toi ?

– Compiqué. Une histoire d'expulsion. Tout ce que je redoute. Je freine des quatre fers.

– Qui est la victime ?

– Un trentenaire qui se nourrit de chocolat aux noisettes et boit du Coca.

– À part ça, il fait quoi ?

– De sa vie ? Je me demande. Pour l'instant il dort sous la protection d'une gardienne assez spéciale qui ne jure que par saint Augustin.

– Il a peut-être des chances de s'en tirer alors.

– Je doute que saint Augustin intervienne en sa faveur.

– Qui sait ? Plus on a de saints, plus on se tient les coudes. De rire bien sûr.

Elle lui entoure le cou et l'embrasse. Il met le nez dans sa chevelure noire et odorante. Elle glisse la main sous sa chemise. Un couple d'Américains siglé Hermès ne les lâche pas des yeux. Ariane dit quelque chose à l'oreille de Marquez. Il pourrait rire, en rajouter, garder le silence. Il choisit la troisième voie. Elle boit dans son verre et il l'observe. Que fait-elle sans lui quand il n'est pas là ?

Le garçon s'approche et Marquez demande deux verres de viognier avec des trucs à grignoter. Il n'y a plus de viognier. Marquez prend la carte. Le garçon patiente, plateau sur la paume au ras de l'oreille. À quoi rêve-t-il ? Ces gens qu'on voit partout, à quoi rêvent-ils tous ? Souvent Ariane se pose la question. Otto Gerling... Son nom flotte dans le brouhaha des voix.

– Il est comment le terres-blanches ? demande Marquez.

– Il est correct.

Le garçon repart avec la commande et Ariane reprend la main de Marquez.

– Le nombre de célébrités qui ont défilé ici, tu n'imagines pas. Dans les années cinquante, soixante, soixante-dix, quatre-vingt, chacun avait sa boisson préférée. Le patron s'appelait Sylvio. Il en a vu des têtes. Il en a servi des verres. Otto Gerling venait boire quoi à ton avis ?

– Otto comment ?

– Gerling, le maestro milliardaire.

Marquez s'étonne. En quoi ce prince des mondanités, disparu il y a plus de vingt ans, intéresse-t-il Ariane ? Elle n'a pas le temps de répondre.

À la table voisine, l'Américaine pousse un cri.

– *My husband cherche la monnaie pour payer. I wanted to help him, just ten seconds and it disappeared* ¹ !

Elle désigne l'emplacement entre les tasses vides.

– *It was there ! It's incredible* 2 !

Comme personne ne réagit, elle s'éjecte de son siège et s'autopropulse.

– *May I see your bag, please* 3 ?

On entend un deuxième cri. Le mari vient de retrouver le portable dans la galette Hermès. Le couple lève le camp et file. Cinquante mètres plus loin, la femme éructe encore.

– *They are thieves, all of them* 4 !

Tous des voleurs, exactement les mêmes mots... Et soudain, Claudine d'Archangelo, la veuve du maestro, se présente au portail mental d'Ariane Messidor.

1 J'ai voulu l'aider, juste dix secondes et ça a disparu !

2 C'était là ! C'est incroyable !

3 Puis-je voir votre sac s'il vous plaît ?

4 Ce sont tous des voleurs !

Marquez pousse la porte de la pizzeria où il a réservé.

– Claudine d'Archangelo... ça sonne bien, dit-il.

Tandis qu'on leur désigne une table, Ariane précise qu'Archangelo est le nom de jeune fille de la veuve Gerling.

– Elle est comment cette veuve ? demande Marquez en calant le pied de la table pour stabiliser le plateau.

Ariane s'assied en face de lui, leurs pieds se touchent.

– Procédurière. Sans cesse on lui vole quelque chose qu'elle retrouve ensuite à un autre endroit. Quelqu'un s'introduit chez elle avec une fausse clé et déplace des objets. Elle a eu plusieurs fois Grosset au téléphone. Comme il ne répond plus, elle envoie des petits poulets sanglants pour qu'il engage des poursuites. Il met à la corbeille. La semaine dernière elle s'est adressée à moi. Va savoir pourquoi.

– Quelqu'un a dû lui dire que tu venais à bout des affaires insolubles.

Il y a dans sa voix comme un reproche. Depuis trois mois qu'ils ne se sont pas vus, elle n'a pas levé le pied et l'idée qu'il puisse lui en vouloir la trouble.

Les pizzas arrivent à moitié brûlées mais le rosé est frais et l'endroit sans prétention, fréquenté par des familles et des célibataires qui consultent leur messagerie. Ariane s'aperçoit que Marquez mange plus vite que d'habitude, un peu trop penché sur son assiette et sans lever les coudes.

– Va voir quand même, on sait jamais. Depuis la mort de Gerling, elle doit broyer du noir, c'est assez classique chez les veuves d'immortels.

Il évoque la jalousie rétrospective. Gerling courtisait toutes les femmes. Désir de possession sans limite. Femmes, objets, tableaux. Les impressionnistes de préférence. Une grande quantité. Qu'il ne prêtait jamais. À aucun musée.

– Je la plains beaucoup d'avoir perdu son mari, conclut-il en

piquant dans l'assiette d'Ariane. Rien de plus aberrant que ce genre d'héritage.

– Si c'est pour les impressionnistes, je doute que les coffres-forts soient dans la maison.

Marquez pense qu'elle devrait vérifier. Les veuves d'immortels ont des comportements inattendus. Quoi qu'il en soit, le coffre-fort est une idée aberrante. Une hygrométrie défectueuse, les toiles sont fendues, les couleurs détériorées. Rien de plus menacé qu'un tableau dans ce genre d'abri.

Il parle fort. Il s'énerve. La fourchette en l'air, deux enfants profitent du numéro qu'il offre. Un morceau de pizza tombe sur sa chemise. Il frotte avec sa serviette et l'eau de la carafe.

– Ça sert à rien, ça va agrandir la tache, murmure Ariane, c'est tout ce que ça va faire. Si tu es branché sur les chefs-d'œuvre en péril, j'en connais un. Vas-y faire un tour avec un carnet de croquis, tu ne seras pas déçu.

Elle lui sourit, c'est vrai qu'il est ridicule. D'un coup il s'apaise et demande c'est quoi cette merveille dont tu parles ? Ariane répond que c'est une montagne fabriquée par un homme. Là où Dieu aurait mis des pierres, cet homme a mis des pneus. Le résultat est au-delà de ce qu'on peut imaginer, si Cézanne avait repéré ça, qui sait s'il n'aurait pas fait des infidélités à la Sainte-Victoire¹.

Les enfants sont partis. Tout le monde est parti. Il ne reste plus qu'eux en salle. Ils ont pris au moins trois cafés. Ariane raconte en détail sa visite à Corsin. Ils en discutent un moment, Marquez promet d'aller voir la décharge et ils rentrent se coucher au mas.

Ils parlent encore en se déshabillant. Ce bavardage est une façon d'apprivoiser ce qui va suivre. Peu à peu leurs corps prennent le dessus. Une lutte s'engage de part et d'autre avec un seul but à atteindre. Comme un défi à la mort. La mort plane toujours à ces moments-là. Et Ariane ensuite a un mal fou à s'endormir. Elle a beau se serrer contre le corps tiède de Marquez, elle est entraînée ailleurs. Abandon impossible. Sommeil chassé.

Puis l'angoisse cède le pas à la récapitulation. Elle compte les jours passés avec lui depuis leur rencontre. Un petit mois en pointillé sur deux ans. Elle compte les endroits où ils se sont retrouvés. Les restaurants à Barcelone, à Madrid, à Grenade. Ou ici, chez elle, ou quand il l'a accompagnée sur les lieux de ses enquêtes.

Il a été de bon conseil et elle lui en sait gré. Elle compte aussi les enquêtes déléguées par Grosset. Elle ne compte pas la dernière. Il faut attendre la visite de Corsin. D'ailleurs, est-ce seulement une enquête ? La superposition des images vues la veille, Amade, le chien, le planeur de Gerling, la décharge, se substituent au reste. Suppositions et hypothèses surgissent dans le désordre. Une demande de classement s'impose et il lui faut se lever pour réfléchir devant un double express qu'elle se prépare à la cuisine. Travailler à quatre heures du matin ne la gêne pas. Peu de choses la gênent. L'absence de réponse à sa curiosité en fait partie.

La veille encore, elle somnolait sur ses observations. Réagir au quart de tour prend du temps. Il lui a fallu des années pour se rendre compte que ça pouvait être une qualité. Rien de secret à cette façon d'agir. Quoi qu'en pensent ses collègues, la curiosité ne fonctionne pas comme un radar. Les humains sont nettement plus compliqués à cerner que les bagnoles. La marche à suivre aussi. Ce qui ne veut pas dire qu'elle exclut une méthode. Ariane a la sienne. Un radar bis. Non reconnu par les normes de la police territoriale mais qui a fait ses preuves. Une affaire se présente rarement par la tête. Le bout par lequel on la saisit n'est jamais le même.

Elle est nue devant son ordinateur. De l'extérieur on pourrait imaginer qu'elle clique sur un site de rencontres. C'est à peu près ça. À ceci près que la pêche est à sens unique. Après avoir consulté ses e-mails (nouvelle plainte de Claudine d'Archangelo-Gerling contre le rôdeur qui hante sa bastide), elle se positionne sur Google et tape *Otto Gerling*. Plusieurs rubriques s'affichent. On peut aussi voir des vidéos.

Une interview du maestro datant des années soixante-dix. La moitié des réponses sont tronquées par le traducteur. Il semble que le chef se dérobe à certaines questions portant sur sa jeunesse. Non qu'il les juge embarrassantes. Mais il ne se souvient plus. Les années de guerre, il préfère oublier, laissons ça aux politiques. Il évoque son humilité et sa joie au travail. Satisfaire le public, il s'y emploie jour et nuit. Un public de plus en plus large depuis l'introduction du vidéodisque qui permet de mettre les grandes œuvres à la portée de tous. Il est au centre de cette initiative. Il tient à le souligner. Applaudissements des invités sur le plateau relayés par une salle qui réagit en guettant les ordres du prompteur.

Deuxième document. Mai 1986. *Les Maîtres Chanteurs*. Direction

Otto Gerling. Chevelure amidonnée, chaussures vernies à talonnettes, silhouette cambrée par l'effort pour tout grandir, le maestro conduit Wagner. Parmi les invités, Ariane reconnaît quelques célébrités aujourd'hui disparues ou broyées par l'existence et son cortège funeste. Retour arrière. L'orchestre. Arrêt sur image. L'agrandissement du format permet de cadrer, à gauche des musiciens, une fillette de dix ans en chemise de nuit bleue, endormie sur un tabouret. Que fait-elle ici ? Et déjà... qui est-elle ?

¹ Montagne dominant Aix-en-Provence et motif privilégié du peintre.

Contrairement à son habitude, Grosset s'abstient de grignoter pendant qu'Ariane étudie distraitement le dépliant qu'il lui tend.

Il y a six mois, le commandant s'est découvert une passion pour la généalogie. Il tient enfin son arbre. Par le jeu de divers croisements, preuve est faite de sa parenté avec plusieurs figures emblématiques dont Nostradamus et peut-être un pape d'Avignon.

Ariane a reposé la feuille. Elle réprime un bâillement.

– Excusez-moi, commandant, mais la nuit a été courte.

Grosset avale la couleuvre sans broncher. Il n'aurait pas dû lui montrer son arbre. Ariane est une sang-mêlé, qu'est-ce qu'elle en a à faire d'où il vient ? Il a manqué de tact et il s'en veut. Il va rattraper le coup.

– J'en ai une qui vous plaira mieux, dit-il. Ce matin, devant ma bagnole... deux petits sangliers. Ils viennent vers moi, pas intimidés, rien du tout. J'avais des courgettes dans le coffre pour mon régime... Ils les ont avalées... toute la cagette. Ils étaient trop mignons, ça m'a fait peine de les quitter.

Il en avale sa salive de travers, ça lui déclenche une quinte. Mais tousser ne l'empêche pas d'avoir encore sa tête et il demande si Ariane a vu Corsin.

– Je le revois bientôt.

– Vite alors. Soriano j'en ai ma claque. Entre la maison de vieux et la décharge... le caca nerveux je veux plus qu'il nous le fasse ici. Avec sa tronche de coq pomponné il me porte sur le système. Et quand je m'énerve moi aussi je m'énerve.

Ariane préfère quand il est comme ça. Il fait mine de ne pas le remarquer mais ça le soulage.

Il replie son arbre généalogique et ouvre un paquet de biscuits sans sel. Il en mange trois à la file arrosés d'un grand verre d'eau. En quelques mois il a déjà perdu dix kilos. Combien de temps tiendra-t-il ? La nuit, le parfum d'un bœuf bourguignon ou d'un flan à la vanille le réveille. La seule façon qu'il a trouvée pour se rendormir est de multiplier ses hallucinations olfactives. À présent, il mange en

idée les plats que sa femme ne prépare plus. Cet exercice virtuel qui voisine la torture épuise ses nerfs et son imagination. Les crans gagnés à sa ceinture fortifient pourtant sa volonté. Certains jours encore il aimerait se chier en entier, mais chaque centimètre en moins ressemble à une victoire qui redouble son impatience. Rien ne va vite, sauf les années. Tout son passé est dans ce corps qui lui fait horreur. Aura-t-il le temps de le réduire assez pour continuer un peu la route ? Un petit bout de route. Dix ans. Dix ans avec quarante kilos de moins. C'est tout ce qu'il demande. Et ça ne dépend que de lui ! Avec la chance d'être secondé. Non seulement Messidor a de la tige mais en plus elle bosse. Même ses défauts, qui longtemps l'ont agacé au plus haut point, il a appris à les supporter. Et c'est avec plaisir qu'il l'encourage à poser ses questions. Ça tombe à point nommé, elle en a une.

– J'ai besoin de vos conseils Grosset, dit-elle sobrement.

Une larme embue l'œil gauche du commandant. Son régime forcé le rend faiblard. Ou bien c'est l'âge. Ou peut-être les deux.

– La veuve Gerling m'a encore envoyé un mail, poursuit Ariane. Ce matin à trois heures.

– Elle est sans doute insomniaque. Les femmes seules c'est courant.

Un instant, il imagine la sienne rôdant dans l'appartement vide. Que deviendra-t-elle après lui dans dix ans ?

– Vous m'entendez Grosset ?

– Bien sûr puisque je vous écoute. J'ai les meilleures oreilles des Bouches-du-Rhône.

Plus ça va, plus à le côtoyer Ariane respire les effluves du théâtre de Tarascon où Daudet a dû traîner ses lattes avant de rencontrer Tartarin.

– Elle porte plainte pour la cinquième fois. Elle n'a pas réussi à identifier les rôdeurs. Avant de me déplacer, j'aimerais quelques infos supplémentaires. Qui était Gerling ? Vous l'avez rencontré ?

– Évidemment je l'ai rencontré. C'est même moi qui lui ai fait connaître les sacristains.

– Les curés ?

– Mais non, pas les curés, les torsadés aux amandes. Trempés dans le café, c'est ce qu'il y a de meilleur.

– Et à part ça ?

- À part ça, j'ai quelques vinyles. Il me les a gentiment dédiacés.
- Il avait des enfants ?
- La fille de sa femme, enlevée à l'âge de treize ans. Il est mort six mois plus tard.
- Écrasé dans un planeur à Fontaine-de-Vaucluse, ça je sais.
- À l'époque on a prétendu que c'était un suicide, précise Grosset.
- Elle était comment cette petite ?
- Elle était gentille. Il l'aimait beaucoup. Elle assistait à ses concerts. Jusqu'au jour où on l'a enlevée.
- Qui s'est occupé des recherches ?
- Nous bien sûr.
- Vous ne m'en avez jamais parlé.
- Vous m'avez demandé ? Bon alors !

Il devient rouge. Se fâcher lui donne un coup d'adrénaline qui le soulève à hauteur où il domine le champ des investigations passées. Avant l'arrivée d'Ariane il en a conduit, des enquêtes. Certaines avec succès, d'autres non.

- Celle-là, c'était non ?

Grosset vide d'un trait sa Contrex. Les histoires de gamins volatilisés dans la nature, il a jamais supporté. Il enfonce le doigt dans le goulot de la bouteille vide. Les nuits blanches qu'il a passées. C'est là qu'il a pris l'habitude de vider les frigos. Ça donne faim de tourner en rond. Quand on a tous ses moyens et qu'on peut rien faire ça donne une faim de loup.

- Vous avez fait quoi exactement pour la retrouver ?
- Vous me soupçonnez d'incompétence ?
- Vous ne vous attendiez pas à cette question ?
- Ça suffit Messidor ! On a fait ce qu'il fallait. Voilà. On a même contacté des médiums. Deux ans on a piétiné là-dessus. Résultat : zéro peau de balle.

Ariane aimerait voir les documents, tout ce qu'il a en sa possession.

Grosset la considère avec attention. Ça retarde le moment où il va s'arracher de son fauteuil. Mais il va le faire. Ariane a beau être désagréable, il tient à prouver certaines choses. Et il consent à descendre au sous-sol fouiller dans les archives. Les travaux

d'Hercule à côté c'est de la roupie de sansonnet. Il écume au milieu des cartons qu'il brasse à mesure. On lui a dérangé son classement, c'est l'armée mexicaine cette brigade, vivement que ça se termine.

Après deux heures de triage, ils finissent par retrouver la fiche : *Colombe d'Archangelo, née à Majorque de père inconnu le 12 janvier 1975, disparue le 3 mars 1988*. Une photo d'accompagnement est agrafée. Le visage est celui de l'enfant en chemise de nuit bleue, endormie au concert d'Otto Gerling, qu'Ariane a visionné sur Google.

– Vous pourriez me dire merci.

– Merci. Il l'a adoptée cette petite ?

Grosset ne sait plus. Il a chaud. La sueur coule de son front. Il s'évente avec un vieux fax.

– Quand vous verrez la veuve, vous lui poserez la question, suggère-t-il en économisant son oxygène.

– J'aviserai à mesure, je ne prépare rien d'avance, c'est souvent mieux.

– Je ne sais pas ce qui est mieux. Faites à votre idée. Montez, je vous raccompagne.

Pas tout de suite. Elle a encore une question.

– Quand vous dites disparition, Grosset, vous avez envisagé la fugue je suppose.

– La fugue c'était l'année d'avant. Avec le fils du ferronnier des Gerling. Colombe est partie avec lui trois jours.

– Vous l'avez interrogé ce garçon ?

– Évidemment on l'a interrogé. Rien à en tirer. Complètement autiste.

– Qu'est-ce qu'il est devenu ?

Grosset ouvre soudain de grands yeux, ses narines palpitent.

– Vous voulez savoir ce qu'il est devenu ?

– Oui, puisque je vous le demande. On peut le voir quelque part ?

– Vous l'avez vu à la décharge. C'est René Corsin.

Pour une surprise c'en est une. Ariane doit s'arrêter à la deuxième marche. Grosset aussi. Il ne se sent pas très vaillant. C'est son cœur. Depuis quelques jours son cœur bat la chamade. Elle l'aide à se redresser.

– Vous n'allez pas mourir dans un escalier, commandant...

– Quitte à mourir, pourquoi pas dans un escalier ?

Ses lèvres gardent l'empreinte de la dernière syllabe prononcée. De loin ça pourrait ressembler à un sourire. L'idée que bientôt une nouvelle recrue robotisée au goût du jour puisse le remplacer la fait frémir.

– Donnez-moi la main, Grosset.

– Le coude, je préfère, c'est plus pointu.

Il tient à ne pas perdre ce qui lui reste d'humour et elle l'empoigne comme il demande.

– Je vous reconduis à votre bureau et j'appelle un toubib.

– Foutez-moi la paix Messidor. Je me démerde seul. Je n'ai besoin de personne. Allez voir la mère Gerling et tenez-moi au courant.

Vue de l'extérieur, la demeure Gerling ressemble à un chalet suisse. Une suite de balcons en ciment imitation bois garnis de jardinières fleuries se raccorde bizarrement aux ouvertures néogothiques d'origine. Ariane a entendu parler de cette grande villa fin XIX^e. Construite à quelques kilomètres de Saint-Étienne-du-Grès par un fortuné de la graine disparu en 14. Laisée à l'abandon des héritiers. Rachetée dans les années soixante-dix. Restaurée au goût du nouveau propriétaire établi là avec son épouse, Claudine d'Archangelo-Gerling, et sa fille Colombe.

Sous l'auvent, une femme en blouse de peintre aquarellise. Son visage est recouvert d'un masque de crème blanche. Elle porte des lunettes solaires et un chapeau sur la tête. Une sexagénaire en tablier blanc fait les présentations en allemand.

– Je connais le lieutenant Messidor, Romy, répond Claudine d'Archangelo en français.

Ariane remarque son léger accent suisse et ses mains flétries. Un diamant de taille impressionnante scintille à droite. Sur la toile, des impressions jaunes et roses onduleux.

– Ça représente quoi ?

– Un paysage. En touches légères. Ce n'est pas évident. Il faut regarder, regarder et travailler.

– Les verres solaires ne vous gênent pas ?

Le pinceau s'est immobilisé. Ferme-t-elle les yeux ?

– Tu peux partir Romy, va nous chercher des giroldes au marché à Saint-Rémy, tu prendras aussi de l'appenzell et des myrtilles.

Romy acquiesce et se retire à grands pas. Sa patronne la suit des yeux. Ariane apprécie l'enchaînement et les paroles qui suivent :

– Mon mari était fanatique de myrtilles. Pauvre Otto. Vous n'imaginez pas le vide depuis. Heureusement j'ai ma peinture.

Elle pousse un soupir éloquent.

– C'est ce qui vous tient debout ?

– Le désir qu'il soit fier de moi ? Oui, c'est ce qui me tient debout.

Claudine se racle la gorge. Puis elle évoque ses débuts chez les sœurs où petite déjà elle décorait la classe. La décoration est son obsession. Au début, elle peignait des pots de fleurs. Gerling l'a encouragée à aller plus loin. Il l'a poussée comme il s'est poussé lui-même.

– Tout n'est qu'une question de persévérance, il m'a communiqué cette force.

Des disques de coton hydrophile lui remplissent les poches. Elle essuie son masque-crème et croit bon de se justifier. Comme toutes les blondes naturelles, elle a la peau fragile, elle doit l'hydrater en permanence. Elle regrette d'être si peu présentable mais visiblement ça ne lui fait ni chaud ni froid.

Ariane demande si elle peut voir la maison. La bouche de la propriétaire forme un petit cercle. Surprise ? Attitude ? Trou de mémoire ?

– Vous avez porté plainte pour cambriolage madame d'Archangelo.

– Gerling, précise Claudine.

– Vos mails sont signés Archangelo.

– C'est ma signature, mon nom d'artiste, je tiens à le garder.

– Cette plainte pour cambriolage concerne quoi ?

– Ce n'est pas exactement un cambriolage. Quelqu'un tourne autour de la maison. Et ensuite cette personne entre.

– Avez-vous remarqué des traces de pas ?

– Aucune trace de pas. Mes domestiques les auraient vues en nettoyant. La personne retire ses chaussures, met des gants et circule librement, c'est mon avis.

– La nuit, vous entendez des bruits ?

– La nuit je dors. Tous les soirs à neuf heures.

– Vous prenez des somnifères ?

– Aucun. J'ai un sommeil naturel.

Et elle mange bio comme son mari. Comme lui, elle ne rêve jamais et n'entend pas de voix, elle tient à en faire mention.

Peut-elle montrer précisément les endroits où des objets ont été déplacés ? Claudine paraît hésiter. Puis elle retire lunettes et

chapeau, secoue ses cheveux dorés assortis à la couleur de ses yeux et d'un ton enjoué dit :

– Par ici, suivez-moi.

Ses variations de comportement sont des plus déroutantes. Dans son sillage Ariane découvre un dédale de pièces où s'amoncellent diverses collections, certaines sous vitrines, d'autres regroupées par thèmes sur des guéridons drapés. Instruments de musique, statues antiques, crânes de musiciens célèbres, oiseaux empaillés. Aucun siège. Seule la cuisine, où un domestique épluche des légumes, offre autour d'une table en bois clair un lot de chaises peintes à l'impression d'edelweiss. C'est donc la pièce à vivre, manger et boire de l'eau comme en témoigne l'impressionnant alignement de bouteilles transparentes.

– Walter, le lieutenant Messidor a certainement soif.

Walter se retourne. Stature imposante, bonne soixantaine, chauve, corpulence moyenne, regard sans couleur ni expression aucune. Un verre apparaît dans une main grassouillette.

– Plate ? Gazeuse ?

Comme Romy, il parle avec l'accent autrichien.

– Rien pour le moment, merci, dit Ariane. Le visiteur est venu dans la cuisine ?

Walter fait signe que non. Claudine confirme en clignant des paupières.

– S'il s'agit des collections, comment expliquez-vous qu'il n'ait rien emporté ?

– Je ne me l'explique pas, dit Claudine. Je constate. Il déplace, rien d'autre. Et ensuite Walter et Romy passent des heures à tout comptabiliser et à remettre en ordre.

– Et à faire la poussière, précise Walter en désignant une rangée de plumeaux suspendus par ordre de taille au-dessus d'un placard.

– Tout cela ne m'a pas l'air bien méchant, conclut provisoirement Ariane.

Claudine sursaute à peine mais son regard est terrible. Et elle se met à crier :

– Jusqu'au jour où il enlèvera l'un d'entre nous ! Comme la dernière fois !

– Madame fait allusion à la disparition de sa petite Colombe, dit

Romy.

Claudine porte la main à son front. Walter lui tend une chaise et prend son pouls.

– Madame est sujette aux crises de tétanie, lieutenant.

Mais Claudine se relève, très digne.

– Tu peux y aller Walter, c'était une fausse alerte. Va t'occuper des oiseaux, vérifie qu'aucun ne manque.

– Bien madame.

S'agit-il des oiseaux empaillés vus dans les vitrines ? Non. Il y en a d'autres dans le parc. L'ornithologie était la passion d'Otto Gerling. Chaque variété a sa cage. Et chaque jour on vérifie.

– Vous craignez qu'ils s'envolent ? demande Ariane, l'œil à la porte refermée sur Walter.

– C'est une de mes craintes, oui. Certains passent à travers les barreaux de la cage. D'autres détruisent les grillages. Le faucon a disparu le lendemain du décès de mon mari. C'était son oiseau préféré. Il pensait qu'un jour...

La voix de Claudine émet un vibrato.

– Je regrette de me laisser aller, lieutenant. Ce n'est pas ma nature. Ce n'est pas moi.

Chacune de ses intonations, chacun de ses gestes contredit ce qu'elle énonce. Un détraquage automatique. Tout cela sent le faux à plein nez. Claudine se lève, range la chaise et enfile une veste d'intérieur à boutons d'argent. Elle ouvre un placard, sort une chope et une bouteille de bière brune. Un décapsuleur jaillit de sa poche, la mousse déborde, Claudine gémit, elle déteste la bière chaude.

Qu'est-ce qui l'empêche de la boire froide ? L'explication est simple et elle la donne : choquer ses employés est une faute grave. Elle refuse de boire devant eux. C'est aussi pourquoi elle cache ses cigarettes. Elle les fume dehors et enterre les mégots.

– Vos domestiques vous terrorisent à ce point, madame Gerling ?

– Je n'aime pas répondre à ce genre de questions. N'insistez pas.

– Je n'ai aucune intention d'insister.

– Je vous remercie de votre compréhension.

Ses yeux s'embuent de larmes et elle se détourne pour boire. Puis elle rince la chope au robinet, fourre la bouteille vide dans sa poche

de blouse et se dirige vers une porte.

– Nous allons jeter tout ça, venez, je vous sens digne de confiance, je vais vous montrer quelque chose.

C'est un placard en trompe-l'œil ouvrant sur un escalier qui mène directement de la cuisine à la cave. L'endroit a de quoi surprendre. Un large sous-sol séparé en deux parties. D'un côté les grands vins, de l'autre les armoires blindées. Au centre, un puits où Claudine lâche la bouteille. On entend un clapotis.

– Ils ne le sauront jamais !

– Du vivant de votre mari, vous faisiez pareil ?

– Pareil. Lui non plus ne supportait ni l'alcool ni le tabac.

À quoi bon blesser les gens dans leurs convictions ? Qu'est-ce que ça lui coûte d'évacuer une petite bouteille de bière vide au fond d'un puits ? Tout à l'heure, Walter ouvrira le placard et il trouvera une bouteille pleine à la place. La même depuis trente ans. Depuis le jour où elle a promis à Otto de ne plus toucher à la bière.

– Vous vous faites une curieuse idée des promesses, madame Gerling.

– La seule promesse qu'on doit tenir est celle de ne pas décevoir. C'est une position qui se défend non ?

– Je pense qu'elle se défend, en effet.

Claudine apprécie qu'on soit de son avis.

– Permettez-moi de remonter à la source, lieutenant.

– La source ?

– Mon mari. C'est lui qui m'a appris tout ça. Dommage que vous ne l'ayez pas connu, il vous aurait beaucoup plu, je suis sûre.

Elle allume une cigarette, bientôt le mégot rejoindra la bouteille au fond du puits. *Fontaine-de-Vaucluse*, ce nom est là soudain, bien que ni l'une ni l'autre ne l'ait prononcé. Les deux femmes se regardent. Pourquoi ce corps éjecté d'un planeur pèse-t-il si fort dans le silence ? Otto Gerling... Une eau lointaine et noire l'a englouti avec l'idée qu'il se faisait de la vérité et du mensonge.

– Qu'y a-t-il dans ces armoires blindées, madame Gerling ? demande Ariane à brûle-pourpoint.

– Quelques tableaux, un stradivarius.

– Quel genre de tableaux ?

– Pas les miens. Personne ne les volera jamais, soupire-t-elle. Les collectionneurs ne s'intéressent qu'aux valeurs sûres. Je ne sais plus quel genre de tableaux il y a là-dedans. C'est sacré. Depuis la mort d'Otto, personne n'ouvre les armoires.

Elle s'apprête à ressortir quand Ariane aperçoit une porte derrière le puits.

- Je peux jeter un coup d'œil ?
- Vous ne verrez rien, toutes les boîtes sont scellées, numérotées.
- Et qu'y a-t-il à l'intérieur de ces boîtes ?
- Des films, les concerts de mon mari, les répétitions.
- Le visiteur est peut-être venu chercher une de ces bobines.
- J'en doute. Il s'agit de musique, lieutenant. Uniquement de musique.

Avant de partir, Ariane promet de faire le nécessaire. À défaut d'envoyer une équipe de gendarmes en faction, elle contactera le garde. Il sillonne deux fois par jour la Montagnette en raison des incendies, toujours à craindre dès juillet, et en profite pour surveiller un autre employé municipal qu'il soupçonne de fréquenter son épouse. La maison Gerling isolée en plein bois bénéficiera au passage de son attention.

Claudine d'Archangelo paraît rassurée. L'idée que ce garde muni d'un portable puisse être joint à tout moment pour lui porter secours est une bonne chose. Encore faut-il qu'elle entende un bruit suspect dans la maison. Ce qui ne s'est pas encore produit, le rôdeur agissant toujours en silence.

Son idée de rôdeur peut relever du pur fantasme. Sa frayeur en revanche est réelle. Ariane lui suggère de laisser agir le garde et de continuer à s'enfermer chaque nuit dans sa chambre, comme elle affirme le faire depuis six mois que ces irrptions intolérables empêchent toute circulation dans la maison. Y compris celle des domestiques terrés au dernier étage, car ils croient aux fantômes, particulièrement à celui d'Otto Gerling qu'une crainte normale – qu'entend-elle par normale ? – les empêche d'affronter.

Tout cela est bien entortillé. Impossible à élucider d'un coup. Mieux vaut prendre son temps en gardant l'œil sur la maison et ses habitants.

Au moment où elle démarre son scooter, Ariane aperçoit une camionnette grise garée devant la grille. *Christian Corsin – Grilles – Serrures – Blindages*. Un homme en salopette descend. Ariane fait demi-tour et se présente. L'homme retire sa casquette et dit son nom : Christian Corsin. Le père de l'homme qui tient la décharge... c'est lui. Par où commencer pour qu'il ne se méfie pas ? Un ferronnier, vous tombez bien, j'ai justement besoin de quelqu'un pour mon portail. Elle peut toujours essayer. D'autant que c'est vrai. Trois mois qu'elle aurait dû faire réparer.

– Impossible de le fermer. Il n'est plus d'aplomb. Un camion me l'a défoncé, ajoute-t-elle par souci d'exactitude.

– Vous êtes la troisième depuis la semaine dernière, s'exclame le ferronnier. Ce serait pas un livreur de fuel par hasard votre camion ?

Maintenant qu'il parle, Christian Corsin a remis la casquette, ses mains usées caressent les clés de la camionnette.

– Oui, c'est possible, dit Ariane. Il a dégondé les montants en reculant pour remplir la cuve.

– Donnez-moi votre adresse, j'irai voir. Pas avant un mois, j'ai des choses à finir ailleurs.

– Chez madame Gerling ?

– Vous êtes bien curieuse.

Ariane lui tend une carte de visite. Il met ses lunettes, une portée de rides marque son front.

– Le mas avec l'âne, c'est chez vous ? Lieutenant Messidor ? Enchanté.

Il ne paraît pas enchanté du tout, range la carte dans un portefeuille tenu par une bande élastique et jauge sa future cliente.

– Vous êtes employé ici depuis longtemps ?

– Trente ans. L'année où monsieur Gerling a acheté. Il y a toujours quelque chose à faire... Les vieilles maisons, toujours quelque chose qui lâche.

Son pied écarte un gros caillou, puis un deuxième qu'il examine avant de le glisser dans sa poche.

– Vous collectionnez les cailloux ?

– Au départ, j'étais dans la ferronnerie artistique. Quand on est jeune on a des ambitions. Vous, c'était la police déjà ?

– Peu importe.

Il ressort le caillou et le montre à Ariane. Un beau caillou ovale, avec deux trous dans la partie supérieure et un troisième plus bas.

– C'est rare de les trouver comme ça.

– Vous vous intéressez aux cailloux ?

– Pas autant que monsieur Gerling. C'est lui qui m'a montré. Il savait tout. Rien que sur un caillou il te faisait une conférence.

Y repenser le fait rire, comme si l'autre était là encore et il croise les bras en écartant les pieds. Il retire à nouveau sa casquette et se gratte le crâne où niche une foule d'informations dont le tri nécessite peut-être assistance.

– Votre fils était ami avec Colombe Gerling, je me trompe ?

– Qui vous a dit ça ?

– Le commandant Grosset.

Christian Corsin cherche ses mots. Une calme férocité aiguise ses traits.

– Les fugues j'aime pas, dit-il pour finir.

Les clés réapparaissent dans sa main. Il croise le regard d'Ariane et détourne le sien.

– Votre fils se sentait prisonnier chez vous ?

– Il se sentait prisonnier partout. C'est un enfant de la DDASS. Famille d'accueil c'est pas évident. Même si tu crois bien faire, tu te plantes. Même si on te blâme c'est comme ça.

– On fait plus souvent ce qu'on ne veut pas que ce qu'on veut, dit Ariane. Je ne suis pas la première à le dire.

Ça le rassure et il ne se fait pas prier pour écluser sa peine. Le petit lui en a fait voir de toutes les couleurs. Et après la disparition de Colombe c'était pire encore. Il se roulait par terre, je vais me pendre, il criait, je vais me pendre ! Un jour on l'a retrouvé sur la voie ferrée couché sur les rails. Viens le train, coupe-moi en deux. C'est pour toi Colombe ! C'est pour toi que je le fais ! Il a fallu appeler les pompiers. Le docteur lui a donné un traitement. Et lui qui refusait d'avalier les cachets. Et puis il s'est calmé. Sans médecin, sans cachet, sans rien. C'est venu de lui-même. C'est quand il s'est intéressé à la mécanique. Les maquettes de voitures, les avions miniatures, c'est ça qui l'a sauvé.

– Et maintenant ? Il vient vous voir de temps en temps ?

– De moins en moins souvent. Quand ma femme était là, il lui portait son linge pour les reprises. Un bouquet de fleurs par-ci par-là. Avec moi, c'est plutôt on boit un coup. Il m'aide à tailler les rosiers. Il visite l'atelier, je lui parle des nouvelles techniques.

– Ça l'intéresse ?

– Je sais pas si ça l'intéresse. Il a toujours l'air ailleurs.

– Il est dans une mauvaise passe comme vous savez.

Christian Corsin serre les poings.

– Je lui avais dit de ne pas la monter cette décharge. Il fait du tort aux riverains. Pour moi c'est une honte, vous comprenez ça lieutenant ?

– Ce que je comprends moins, dit Ariane, c'est pourquoi il est allé s'installer là-bas.

Christian Corsin a un triste sourire.

– Il aimait bien la mer. Le Grau-du-Roi c'est mon plus beau souvenir, il disait.

– C'est l'endroit où ils se sont fait la belle avec Colombe ?

– Quelqu'un vous l'a dit aussi ?

– Non. Je viens d'y penser, répond Ariane.

Christian Corsin est sidéré. Elle a raison. C'est là où la police les a retrouvés en pleine nuit sur la plage, endormis devant un toboggan jaune. En juillet 87.

Ariane n'en croit pas ses oreilles.

Elle a retrouvé Marquez au mas où il enfume la cuisine en préparant une tortilla.

Elle l'embrasse dans le cou, hume le parfum du chorizo et assise derrière lui sur une chaise, attend qu'il termine sa préparation en développant sa façon de considérer le hasard. Si le monde est petit, en province il l'est davantage encore, la géographie réduisant la somme des possibilités.

Il baisse le feu sous la poêle, veut lui faire goûter.

– Excellent, souffle-t-elle en se brûlant la langue.

– Tu as avalé trop vite.

– Pas que ça. J'ai du nouveau. La décharge dont je t'ai parlé...

– J'irai, je te promets, Ariane.

– Je ne te fais aucun reproche, je te demande de m'écouter.

Elle parle à la hâte, fait des gestes avec les mains, il aimerait la dessiner comme ça. Une suite, de face, de profil, de dos.

– Je t'écoute avec les yeux.

– Avec les oreilles, s'il te plaît. Le garçon qui tient cette décharge au Grau-du-Roi... à l'emplacement de l'ancienne colonie de vacances... c'est René Corsin... le fils adoptif du feronnier des Gerling.

– Curieux concours de circonstances.

– Ça arrive de temps en temps. Le hasard se plie à une certaine logique. En attendant, ça complique sérieusement mon affaire. Je vais tenter de t'expliquer en mangeant ton plat. Et ensuite je fonce. Je viens d'apprendre que Grosset est malade. Je recevrai René Corsin dans son bureau à trois heures comme convenu.

Elle débouche le vin qu'elle met en carafe. Marquez a rempli les assiettes. Entre deux bouchées, elle développe l'histoire de la fugue où Corsin a entraîné la petite Colombe un an avant sa disparition. Elle évoque aussi son entrevue à la maison Gerling. Elle montre les images prises avec sa petite caméra cachée dans le sac qu'elle porte

en bandoulière et dont elle ouvre la fermeture Éclair pour filmer. Le son est défectueux et les cadrages laissent à désirer : tantôt on voit les chaussures de Claudine, tantôt ses mains, avec en arrière-plan le ventre de Walter ou le bras de Romy. Ça ne réjouit pas vraiment Marquez. Comment a-t-elle fait pour s'y prendre aussi mal ?

– Je l'ai achetée d'occasion, c'est la première fois que je m'en sers.

– Tâche déjà de régler le micro et mets-toi en face du sujet, à la bonne hauteur si possible.

Sa réaction ne la chagrine pas. Au contraire. Ça donne corps à ses conneries, un relief à son existence. Elle peut se voir comme il la voit. Sans malveillance. Juste comme il la voit. À distance. Projetée quelque part. Échappée au vide.

Ariane mentionne la cave des Gerling bourrée de tableaux de maîtres. Marquez a vu juste. Le problème c'est qu'il n'a aucune envie de jouer le coéquipier dans cette affaire.

– Je suis venu pour toi, c'est tout, dit-il.

Ariane fait celle qui n'entend pas et continue. Signale les armoires bétonnées, la salle attenante remplie de bobines, tous les concerts de Gerling depuis les années quarante.

Marquez est abasourdi. Elle était sûre que ce détail l'intéresserait. Il l'intéresse à double titre. Non seulement parce que son père était fou de musique, comme elle le savait déjà, mais pour une deuxième raison qu'il lui apprend maintenant. En 41 à Paris, le père de Marquez se trouvait à l'Opéra. Il a assisté au concert dirigé par le maestro.

– Personne ne connaissait Gerling à cette époque. C'était juste un remplaçant des chefs disparus ou exilés à l'étranger. Il était plein de morgue, vibronnant sous ses cheveux noirs. Il a fallu l'arrivée des Panzers pour qu'il se retrouve là, à Paris. Selon mon père, il faisait à la musique ce qu'Hitler était en train de faire à l'Europe.

– Un massacre ?

– C'est ça, oui, de la bouillie nazie. Ensuite les cheveux de Gerling ont blanchi, son passé aussi. Et il a continué sous un ciel plein d'étoiles scintillantes et aveugles. La chance est un drôle de truc.

Corsin ne s'est pas présenté à la convocation d'Ariane. Il a préféré rester à la décharge en compagnie de Noor. Elle est arrivée sur le coup de midi avec le repas dans un sac isotherme. Elle a tout déballé sur la table et ils ont mangé l'un en face de l'autre.

Chaque jour il avale ce qu'elle propose, sans se préoccuper du goût. Les aliments que Noor lui porte, pour apaiser ce qu'elle pense être sa faim, le distraient de cette panique qui s'empare de lui au fil des heures. La façon dont il se bourre est une sorte de remède. Boire un verre de vin là-dessus, ou même plusieurs, l'aide à donner un semblant d'éclairage au gouffre où sa vie est tombée depuis le départ de Colombe... vingt-deux ans déjà.

Après le repas, ils font la sieste et quand Noor se lève pour repartir, il se laisse embrasser comme un gosse. Elle reviendra ce soir ou demain ou dans deux jours. Dès qu'elle est sortie, un fragment du rêve où il se trouvait plongé quelques heures plus tôt ressurgit : un serpent sans tête le serre dans ses anneaux.

Ce n'est pas la première fois qu'il fait ce rêve. Et comme les autres fois il se sent abattu et mauvais. Mauvais dans tous les sens du terme. Incapable de ruser de résister de se défendre. Être en ligne avec la vie comme elle se présente. Noor voudrait ça. Toutes les filles qu'il a rencontrées depuis la disparition de Colombe veulent ça. Il envie leurs cœurs braves et téméraires. Le sien ne répond plus. Ni son cerveau. Sait-il seulement quel rôle est le sien ? Par chance il joue seul. Mauvais mais seul. Ce qui évite d'entraîner les autres. Du moins le croit-il.

Marquez arrive au pied de la décharge en fin d'après-midi. Les équipes télé ont disparu. Seuls les panneaux ATTENTION DANGER signalent la montagne de pneus. Pas l'ombre de Corsin ni de la gardienne ni de son chien photographiés dans *La Provence*. Une Cadillac rose des années soixante est garée à proximité du bâtiment administratif décrit par Ariane. Marquez prend des photos sous divers angles et s'agenouille pour accentuer l'effet de contre-

plongée. Il se relève. Regarde encore. Combien de pneus y a-t-il là-dedans ? Il entreprend de compter les rangées en hauteur puis en largeur et renonce. C'est une compilation comme une autre. Une suite d'éléments reliés entre eux par l'obsession de pouvoir réunir un ensemble sans jamais en voir le bout. Seule l'énergie compte, le gaspillage de l'énergie. Un jour elle ne compte plus. Un jour la dispersion vient. Ça le ramène à lui. À la dispersion de ses propres tableaux. Un jour. Et aussi au gaspillage de sa vie. Il y pense sans aigreur ni désespoir. Un mystère enveloppe cette montagne dérisoire et elle lui apparaît à l'évidence comme un double de sa propre entreprise. Une accumulation par strates. Un projet en équilibre. Ludique et sombre comme l'existence. Comme le désir de circuler encore dans son tourbillon. Au fond il sait se consoler. Selon le récit d'Ariane, il n'en va pas de même pour l'occupant des lieux. René Corsin vient d'apparaître. Marquez l'imaginait plus grand. Il l'aperçoit de loin qui s'approche de la Cadillac rose. Prend encore une photo. C'est la dernière.

Au moment où il va repartir, Amade surgit. Quelle trogne, quel regard ! Il regrette de ne plus avoir de pellicule. Il faudra revenir. Elle l'a repéré et s'éloigne vers le chenil où le chien dort.

Une femme descend de la Cadillac. Elle est grande et mince, serrée dans une robe rouge, ses cheveux noirs torsadés au-dessus de la tête. De loin, elle paraît avoir vingt ans. L'illusion se dissipe à mesure qu'elle approche et Corsin doit s'asseoir. Ses yeux le brûlent, son estomac aussi.

Elle se poste devant lui, à quelques mètres, sur une rangée de pneus incomplète, pieds nus dans des sandales à talons. Le jour décline. Il voit la route entre ses jambes. Il aimerait se jeter en bas. Qu'une voiture lui passe dessus. Tout plutôt que soulever les paupières. Il n'a pas à le faire. Elle se glisse près de lui, sa robe tirée sur les genoux, les genoux serrés entre les bras, la joue appuyée dessus. Son regard de côté épie le moindre de ses gestes. Exactement comme avant.

– C'est toi Colombe ?

– Qui veux-tu que ce soit ?

Il peut à peine bouger. Elle l'a connu plus flambard. Elle lui attrape le bras. C'est pire. Après tant d'années... Pire que l'attente. Pire que la douleur. Elle s'approche encore. Il entend son souffle, cherche à retrouver l'odeur de sa peau. Elle entrouvre les lèvres. Son sourire n'a pas changé. Ni son regard décidé à tout. Rien n'a changé sauf la couleur de ses cheveux.

– Tu te fais teindre en brune maintenant ?

– Oui, je préfère.

Une lassitude désespérée le hérisse et le dénoue en même temps. Pourquoi a-t-elle fait ça ?

– Je te préférerais blonde. Tu aurais pu donner des nouvelles.

Il est sincère et brutal.

– Excuse-moi, c'est l'émotion. Je pensais jamais te revoir.

Il se relève et marche jusqu'à la Cadillac. Elle le suit. Il examine les plaques. Colombe s'adosse à la carrosserie et allume un joint.

– Ça m'intéresse pas les voitures volées, j'ai assez d'emmerdes.

– Qui t'a dit que je voulais la vendre ? Je sais que t'as des emmerdes. Je t'ai vu à la télé. C'est comme ça que je t'ai retrouvé.

– Où ça tu m'as vu à la télé ?

– Aux Saintes. Je suis là-bas en ce moment.

Il cherche des cigarettes dans sa poche, son paquet est vide. Elle ouvre le coffre de la Cadillac et en sort une cartouche de Marlboro qu'elle lui lance. Il déchire la cellophane avec ses dents en appréciant les dimensions du coffre.

– À part les cigarettes tu fais passer quoi ? Des clandestins ?

– Qu'est-ce que ça peut te foutre ? Je suis venue pour toi, René.

Amade passe la nuit en sentinelle à proximité de l'endroit où Corsin reçoit sa visiteuse. Au bout de cinquante-cinq minutes (Amade vérifie à la montre chrono, cadeau de son neveu chef de cabine à Royal Air Maroc), ils quittent la chambre et elle se débrouille pour se retrouver dans la remise à côté du coin cuisine. Elle a beau y voir flou, en plissant les yeux elle peut suivre l'action. Et surtout elle entend. Ils continuent à parler et voient les barquettes de parmentier périmées depuis deux jours mais bonnes encore. Amade a décollé l'opercule dans l'après-midi pour vérifier. Ils mangent et ils parlent. Ça dure jusqu'à minuit. Ensuite ils retournent dans la chambre. Tous les deux assis sur le lit même pas défait. Ce qu'ils se disent est de plus en plus incroyable. Ça dépasse de loin les parties de jambes en l'air que Corsin pratique régulièrement, de préférence le samedi.

Amade a fini par s'habituer à ce genre de sport. Si elle reste derrière les portes c'est au cas où une fille essaierait de piquer l'argent liquide. C'est arrivé déjà et elle est intervenue parce que la fille avait un couteau et Corsin rien pour se défendre.

Amade en a vu de toutes les couleurs. Ses opinions elle les garde pour elle. Au plus profond. Et elles finissent par s'effacer. Croire c'est différent. Elle est portée à croire certaines choses. Pas d'autres. La révélation n'est pas automatique. Il faut du temps. Et ce qui se passe maintenant entre Corsin et cette femme ressemble à une révélation. Pourtant elle n'arrive pas à y croire. Ils ne se touchent pas. Ne crient pas. Tu auras ce que tu voudras, dit la femme, peu importe comment. Peu importe comment tu as raison, à la vie à la mort, dit Corsin.

Une révélation terrifiante. Amade a l'impression de recevoir un sac de ciment sur la tête. Elle n'a envie que d'une chose, monter au ciel et demander de l'aide. C'est alors qu'un miracle se produit. Cette phrase de saint Augustin lui éclate à la tête comme un avertissement : LES MORTS SONT DES INVISIBLES, PAS DES ABSENTS. Quelle soudaine clarté. C'est le moment d'agir. Avant qu'ils fassent une grosse connerie. C'est mon heure. Et elle se signe avant de tourner les talons.

La cantine en fer où Corsin entasse papiers personnels et factures s'encastre entre deux voitures au fond d'une remise. Habitée aux contrôles administratifs, Amade sait retrouver n'importe quel document en trente secondes. Mais l'enveloppe qu'elle cherche n'est plus là. Il a dû la déplacer. Elle vide la cantine et ouvre tous les dos siers. Dans une partition de musique crayonnée par une main d'enfant, un paquet de lettres est glissé. Soulagée, Amade le fourre dans sa ceinture. Un moteur tourne dehors. Par la fenêtre encrassée du hangar elle voit Corsin démarrer la Cadillac. Colombe est à côté de lui.

CROIS ET TU COMPRENDRAS, LA FOI PRÉCÈDE L'INTELLIGENCE... Amade fonce, investie de sa mission, sur le mince ruban d'écorce terrestre où elle a encore son mot à dire.

Elle dépasse Nîmes puis la plaine de Beaucaire. Au loin elle aperçoit la cimenterie, un château futuriste sablé de rose. Elle y a travaillé six mois après son arrivée d'Alger. Le bruit, la poussière, la promiscuité, le froid, la canicule, le ramadan, les bagarres. Les morts aussi, les morts cachés. Sans signalement. Des corps perdus. C'est à la cimenterie qu'elle a rencontré Corsin. Il venait chercher une copine. Amade s'est incrustée dans leur pique-nique. Il faisait chaud. Amade regardait Corsin. C'est la première fois qu'un homme lui faisait de l'effet. Elle préfère les filles. Aurait voulu être un garçon. Draguer sans avoir honte. Avec lui, elle ferait quoi ? Ce serait comme avec les filles. Elle n'oserait jamais. Pas ça en tout cas. Mais quoi ? Il y avait du vin, un blanc frais qui tapait à la tête. Et c'est venu tout doucement. Comme à la pêche.

La copine s'est mise à raconter des histoires drôles et c'est là que tout a commencé. Corsin, les histoires drôles, ça le faisait pas rire. Son comptable venait de partir avec la caisse. Il a dit ça et aussi qu'il ne pouvait plus faire confiance à personne. La copine a dit oui c'est pas marrant, mais il a compris qu'elle s'en battait l'œil et il a dit terminez sans moi, je vais faire un tour. Alors Amade s'est levée et elle a dit je connais quelqu'un et elle a eu l'impression qu'une pomme d'Adam lui poussait dans la gorge. N'empêche qu'il l'a regardée pour de bon. Depuis le début du pique-nique c'était la première fois. Tu sais lire au moins, il a demandé. Elle a dit oui. C'était pas vraiment un mensonge. Les chiffres elle savait lire. Le reste elle apprendrait. L'occasion ne se présenterait pas deux fois.

Après le pont de Beaucaire, Amade prend la direction d'Avignon, dépasse Boulbon et se dirige vers le hameau. Tous les volets sont fermés. Il y a un concert de crapauds dans un bassin voisin. Elle range sa moto sous un bouquet de chênes verts. Et ensuite elle cherche. Arpente d'une maison à l'autre. Soudain elle aperçoit un âne dans le pré. C'est là, c'est le nom sur la boîte aux lettres où elle glisse son enveloppe.

Ariane se réveille à dix heures avec un casque sur la tête et une belle extinction de voix. Elle regarde par la fenêtre. La voiture de Marquez n'est plus là. À la cuisine elle trouve des croissants et près de la cafetière une boîte d'allumettes vide avec des personnages en mie de pain sculptés à l'intérieur. La radio allumée diffuse les cours de la Bourse en chute libre. Elle change de station. Avale deux bols de café et des pastilles pour la gorge. Puis elle prend un bain chaud en s'efforçant de ne penser à rien. Bientôt la migraine se dissipe mais pas le mal de gorge. Elle enfle un Damart et pendant qu'elle se maquille, les éléments de son rêve se remettent en place. Une salle de concert, Ariane est sur scène. Elle porte une parure en diamants. Elle crie. Personne ne l'entend. Elle arrache la parure. Une autre parure repousse. Elle en arrache plusieurs. Plusieurs fois elles repoussent. Les domestiques de Claudine sont là maintenant. Ils la giflent pour qu'elle se taise. Et ils montrent du doigt la direction où elle doit regarder. Otto Gerling dirige *Zarathoustra*. Il est nu et il bande les yeux fermés, devant un parterre d'officiers allemands qui applaudissent.

Un rêve assez clair en somme. Ariane y projette ce qu'elle sait plus ou moins sur Gerling mais le sentiment d'impuissance qu'elle en retire est tout aussi inquiétant que le contenu du rêve. La foi du shérif lui semble tout à coup une vaste blague. Que peut-elle face au clan Gerling et ses secrets ? Dehors, l'air est trop chaud. Les cigales ont relayé les crapauds. L'âne attend, aussi misérable qu'elle. Elle lui donne son croissant. Il secoue sa longue tête pleine de gratitude. Le message est plus simple que le rêve. Elle a le droit de douter. Pas celui de décevoir. Elle verra Corsin. Il finira bien par cracher ce qui s'est passé dans la grande maison où il n'était que le fils du ferronnier.

La boîte aux lettres déborde de prospectus publicitaires. Une fois de plus Ariane maudit cette paperasse qui gonfle le courrier des appelés à se serrer la ceinture, dont elle fait partie. Même les ligues antipub y vont de leur réclame imprimée. Une machine qui emballe

tout. Ce n'est plus du cynisme, ça barre en couilles. Elle fourre sa récolte à la poubelle. Au moment de refermer le couvercle, une enveloppe en kraft attire son attention. Elle la défroisse. Ni son nom ni son adresse ne sont indiqués.

Elle s'apprête à l'ouvrir au moment où Marquez arrive.

– Tu es déjà là ? elle demande.

– Pourquoi déjà ?

Pourquoi pense-t-il que c'est un reproche ? Cette nuit il a rêvé aussi. Il a rêvé d'elle.

– Tu étais morte, Ariane.

Pourquoi lui raconte-t-il ça ? Pourquoi maintenant ? Pourquoi veut-elle en savoir plus ? Pourquoi c'est impossible ? Parce qu'il s'est réveillé avant, tout simplement. Elle était là. Ça l'a soulagé. Elle dormait. Il n'a pas voulu faire de bruit.

– Tu as trouvé les croissants ?

Elle n'ose pas dire que Balthazar les a bouffés. Ils reviennent à la cuisine, Marquez veut lui montrer les tirages qu'il a récupérés chez le photographe.

– C'est un artiste ce type. Il bosse pas beaucoup, il m'a dit.

– C'est les photos de mariage qui l'ont coulé.

– Elles sont assez bizarres, en effet.

– C'était aussi l'avis des mariés. Lui, pas question de retoucher. Vous êtes comme vous êtes, ici c'est pas Harcourt.

– Plutôt *Détective*, il a raison, répond Marquez. Ses mariés ressemblent à des assassins en manque. Mais bon, c'est ça les couples parfois.

Fait-il allusion à cette femme qui vivait à ses côtés ? À la sale rumeur qu'elle a laissé colporter sur son compte. C'est comme ça qu'Ariane l'a rencontré. Au village, à trois kilomètres d'ici. Il était si mal. Et elle a réussi à le tirer d'affaire.

Ils débarrassent la table et Marquez étale les photos de la décharge.

Ariane en profite pour vider l'enveloppe de son contenu : une dizaine de feuilles sur papier quadrillé, toutes datées postérieurement au crayon, 1987. Chaque feuille est couverte d'une écriture ronde avec des ballons sur les « i » et des traits à la place des points.

- Regarde ce que j'ai trouvé...
- Tu ne veux pas voir les photos ?
- Plus tard.

Jeudi 5 mars

Cher René,

Otto dit que le vertige c'est dans ma tête. Je ne dois pas avoir peur de la mort. Dans une deuxième vie lui sera un faucon et moi une vraie colombe avec des ailes.

Vendredi

Il me donne des cachets. Des gros cachets difficiles à avaler. Maman les écrase dans une soucoupe avec de la confiture de myrtilles. Hier il m'a emmenée visiter la cimenterie avec quelqu'un qui travaille là-bas. Il dit que c'est un décor magnifique pour un opéra.

Samedi

Ce matin quand je me suis réveillée il était là avec son armure, une jupe courte et un poignard. Il a agité le poignard. Alors maman est arrivée et elle a dit retire ce déguisement et lâche ça avant qu'il arrive des horreurs. Il a répondu les horreurs sont déjà arrivées, ça fait partie du mythe. Habillé comme ça, il se trouve magnifique. Alors maman se tait et il dit Colombe regarde. Il met un disque et il danse devant moi, les yeux fermés avec la musique de plus en plus fort. Ensuite maman me donne de la Kétamine. Hier ça m'a fait comme la dernière fois, l'impression d'être séparée en deux avec un espace entre les deux moitiés et dans cet espace une lumière verte.

Samedi soir

Il veut que j'aille avec lui sur son planeur à Fontaine-de-Vaucluse. On y va habillés en Judith et Holopherne. Au dernier moment il retire le

costume d'Holopherne et je reste en Judith. La robe est trop longue mais Romy l'a arrangée avec des épingles et on est partis. La fois d'avant je suis restée en bas. Ça ne peut pas durer Colombe, il a dit, tu dois monter avec moi. J'ai dit oui à cause du platane. Pourvu qu'ils bouchent pas le trou. La dernière fois ta lettre était pleine de crottes de pigeon. Heureusement j'ai réussi à lire, en grattant les lignes. Demain je mettrai les miennes.

Jeudi

« Ce que je dis est vrai, tiens-le pour vrai et tu sentiras comme ça te fait du bien. » C'était dans le magnéto sous mon oreiller ce matin. D'habitude il met de la musique classique ou des chansons folkloriques autrichiennes. Ce matin, que ça. La phrase avec touche repeat automatique. Quand je dis la phrase, en fait il y en a deux. « Chaque matin réveille-toi avec la joie au cœur et fais plaisir à quelqu'un. » C'est la deuxième. Et je peux te dire que ça lui ressemble pas. Dans le dictionnaire j'ai regardé hypocrite pour voir. Ça vient du grec. Acteur comédien ça veut dire. Ça lui va déjà mieux. Walter est entré sans frapper comme d'habitude avec le thé et les cachets à la confiture. J'ai tout mis sous ma langue. Il a repris le magnéto et quand il est sorti j'ai craché dans la tasse et j'ai jeté le thé par la fenêtre.

Vendredi

Deux semaines que tu m'as pas écrit. Pourtant j'y vais tous les jours à Fontaine. C'est tous les jours maintenant. Même le dimanche. Voler, voler, il pense qu'à ça. Je t'emmène voler il dit et c'est parti. Depuis avant-hier il me bande les yeux. Comme ça je vois pas le vide. Je le vois pas mais je le sens. Et je sens aussi sa main gauche quand il essaie de relever ma robe et de mettre ses doigts dans ma culotte. Cet après-midi j'ai arraché le bandeau et je lui ai mis une claque. Heureusement il y a eu un coup de vent. Il a dû redresser avec ses deux mains. J'ai même pas eu le vertige mais la raclée je l'aurai ce soir. Ça me fait penser à une chose : la dérive sur le côté du planeur, il suffit de la tordre et on est mort. C'est le mécanicien qui l'a expliqué. J'entends marcher dans le couloir. Je dois arrêter ma lettre. Je reprendrai tout à l'heure. À tout à l'heure mon amour.

Vendredi minuit (suite)

La raclée, je l'ai même pas eue. Otto a invité son banquier à dîner et maman m'a envoyée au lit. Ce que je supporte pas c'est quand il marche sur les pierres plates à côté de la source. Quand le vol est fini, j'ai droit à ça encore : il se met en maillot de bain au-dessus de l'eau et il fait semblant de diriger l'orchestre. Je reste sur le bord. Regarde-moi Colombe, il dit. C'est tout ce que je dois faire. Le patron de la buvette prend des Polaroids et ensuite il nous paie à boire. Pour moi une limonade et lui des Picon bières. Il aime bien les Picon bières. Ça lui rappelle sa jeunesse. Pendant la guerre il a dirigé partout en France, partout en Europe. Et après la guerre partout dans le monde. Je vous montrerai les programmes, je mettrai un petit mot. Il dit ça. Le patron est content et il lui offre encore des Picon bières. Moi j'en profite pour filer à notre platane.

Lundi

Le lycée c'est fini. Je suis trop fragile. Maman a appelé quelqu'un qui lui a donné un certificat médical. C'était même pas un médecin je parie. En tout cas ça a marché. Ensuite l'assistante sociale est venue. Elle a de la moustache et elle a beaucoup apprécié la conversation de maman. Ensuite elle m'a posé des questions préparées sur un papier. Préfères-tu ça, préfères-tu ça, préfères-tu ça. Moi j'aurais préféré qu'elle s'en aille. C'est maman qui a répondu à ma place. Ils vont m'inscrire à un cours par correspondance. J'ai plus le droit de téléphoner. Quand j'ai demandé pourquoi, maman a éclaté. Elle a dit tu es une mauvaise fille, tu as la haine en toi. Apprends à aimer les autres ou tu auras de gros ennuis. Je n'ai pas osé demander lesquels. Je pense à toi tout le temps. Ta Colombe.

Mardi

J'ai enfin trouvé tes lettres... Dans une semaine j'ai douze ans. C'est cette année ou jamais... Pars avec moi s'il te plaît... Peut-être que...

Ici des mots ont été effacés. Les crottes de pigeon ? Les larmes ?

Ça reprend plus loin.

Romy sait qu'on s'écrit. Elle l'a dit à maman... J'ai peur qu'ils fassent abattre notre platane... Ils sont capables de tout... Il faudra trouver une

autre cachette...

Marquez lit à mesure qu'Ariane lui passe les feuilles. Ils se regardent, la gorge nouée. Une enfant torturée par un couple intouchable. À la limite de l'abstraction. Ruse et prudence. Mensonge et persévérance. Réseaux de la politique et de l'argent. Miraculés de toutes les crises. À l'abri des faillites et des représailles. Combien de temps ont-ils kidnappé Colombe... *Dans quinze jours j'ai douze ans*. Date anniversaire de sa fugue avec Corsin.

– Otto Gerling est mort, Ariane. Il est trop tard maintenant, dit Marquez. La traque aux anciens nazis concerne les vivants.

– Moi c'est les victimes qui m'intéressent. Je veux savoir ce qui s'est passé après la fugue avec Colombe. Pendant un an. Avant qu'elle disparaisse une deuxième fois. Imagine ce qu'ils ont pu lui faire.

– Laisse-moi déjà te montrer les photos de la décharge.

Il étale une dizaine de tirages grand format. Cinq en noir et blanc, cinq en couleurs. Sur l'un des tirages couleurs, entre deux travées de pneus, Ariane aperçoit la Cadillac rose.

– Regarde à l'arrière.

– Je vois que des pneus.

– C'est parce que tu regardes mal.

Il lui tend une loupe et elle s'applique. Ça lui rappelle les cahiers de vacances. Ces figures à tiroirs où le dessinateur s'emploie à brouiller les pistes. Restructurer l'image apparente pour retrouver la vraie. Découvrir le lapin invisible, le chasseur trop présent et qu'il faut reléguer dans l'invisible. Ce jeu-là c'est le même. Elle a beau chercher, elle ne voit rien. Et surtout elle pense à autre chose. La Kétamine, elle aimerait savoir ce que c'est. Elle tombe bien, Marquez connaît. C'est un produit voisin du LSD. On peut le cristalliser, le fumer ou l'injecter. C'est utilisé comme anesthésiant pour les brûlés ou les bébés qu'on veut laver ou intuber, mais pas seulement.

– On reste conscient ? demande Ariane.

– En partie. Du moins on est docile.

- Qui t'a fait prendre ça ?
- Une nana il y a longtemps.
- Tu étais amoureux ?
- J'étais fou tout simplement.

Il a dit tout simplement et elle se rend compte qu'elle ne sait presque rien de sa vie. Qu'elle n'a jamais voulu. Depuis leur rencontre c'est comme ça. Les points de suspension. Le soulagement qui en résulte. Depuis leur rencontre. Comme si cette navigation à deux supposait de larguer les amarres.

Marquez reprend la loupe. À l'arrière de la Cadillac, il souligne au feutre une forme ovale et claire qui dépasse d'une masse rectiligne et sombre.

- Femme de dos au col relevé.

Ariane se penche plus près. Il a raison. Ce qu'elle a pris pour une tache à l'arrière du siège conducteur vide, c'est ça. Une femme présente et bien visible.

- Elle s'est pointée chez Corsin hier après-midi, dit Marquez. Ils ont parlé ensemble. Je n'ai pas pu les avoir de face, mon film était terminé.

Cette nuit-là, Ariane a encore du mal à s'endormir. Pourquoi cette image de sa mère lui revient-elle ? L'œil égaré de sa mère devant cette armoire renversée ? Elle voudrait se lever mais elle reste allongée sur le dos sans bouger d'un pouce. Le couple Gerling lui barre la route comme il a barré Colombe, otage de leur déséquilibre à deux. Elle envisage plusieurs hypothèses sans pouvoir choisir. Gerling lui apparaît en pied. Sur scène, cambré comme un matador. Ramassé sur lui-même. Ramant à l'aviron avec des grosses lunettes de ski. À ski en maillot de bain. Sur son yacht à la proue. En gentleman-farmer avec ses lamas. Ger ling aviateur, Gerling pilote, Gerling danseur, Gerling beauté. Et ça se détraque. À un moment, elle croit le voir debout sur un planeur diriger son orchestre. Sa baguette est un poignard qu'il agite en direction des musiciens. Elle l'entend crier : Attention à vous ! Attention à la dérive ! Colombe est à côté de lui, le bandeau arraché, les yeux grands ouverts. Le planeur tangué et Gerling s'écrase sur un rocher. Ariane se réveille en pleine confusion, ne sachant plus si elle dort ou pas. Une petite fille la regarde. Elle tient une dérive tordue à la main. L'image

s'estombe mais pas les battements de son cœur. Elle a crié et Marquez demande ce qui lui arrive. Elle répondra après. Il prépare un thé fort.

Trois heures du matin. Ils n'ont sommeil ni l'un ni l'autre. Ariane propose de retourner à la décharge.

- Je veux le voir maintenant.
- Qui ?
- Corsin. Ça t'embête de me conduire ?

La vieille Mercedes roule en direction de la mer. Ariane prend la main de Marquez sur le volant.

- J'ai de la chance de t'avoir rencontré.
- Si tard tu veux dire ?
- Oui si tard.
- Moi aussi. Je regrette juste de ne pas t'avoir connue avant.
- À douze ans par exemple ?
- Par exemple oui. Je m'ennuyais tellement à douze ans. Pas toi ?

Elle voudrait dire combien elle a détesté son enfance, mais l'élan lui manque.

Le portable vibre dans sa poche. C'est le gendarme Gondrand. Il y a un sérieux problème aux Salins-de-Giraud. La maison de retraite.

– Je suis de garde, Grosset est alité, à part vous Ariane, il n'y a personne, vous êtes où là ?

- En bagnole.
- Vous ne sortez pas de boîte quand même ?
- Bien sûr que si. J'ai quatre grammes d'alcool dans le sang. La cellule de dégrisement la plus proche est où déjà ? Je n'arrive pas à lire les panneaux.
- Arrêtez de déconner Ariane.
- O.K. Gondrand. C'est quoi le problème ?
- Ça chie des bulles ! Les squatteuses, les Roumaines, les putes ! Elles ont pris l'ascendant sur les vieux. Il fallait la fermer cette turne. Colette l'a vu dans les tarots.

Ariane n'a rien contre Gondrand, mais depuis que sa femme a lâché la coiffure pour faire du black avec les cartes, sa tendance casse-burnes prend du galon.

- Qu'est-ce qu'ils vous ont dit précisément ?
- J'ai pas bien compris. C'était une infirmière. Elle parle comme

une mitrailleuse. Il faut y aller pour se rendre compte de visu. Le Samu est déjà sur place. Vous foncez, vous me rappelez. Allô ? Ariane ?

Elle a l'impression de respirer son haleine chargée exactement comme s'il était en face d'elle, le regard lourd de non-dits ajoutés. Elle a beau couper la communication, les interlocuteurs restent accrochés sans qu'elle puisse contrôler leur vitesse de dégagement. Ces présences flottantes appartiennent au même registre que les souvenirs et les rêves. Ils se dissipent à leur rythme, relayés par d'autres qui prennent possession d'elle à son insu. De ça non plus elle n'a jamais parlé à Marquez. Vivre à travers les autres signifie : en livrer le moins possible. Certains appellent ça la pudeur, la réserve. Mais derrière il y a quoi ? À trente-cinq ans passés, elle n'a pas trouvé de réponse.

– Changement d'itinéraire ? demande Marquez.

– C'est ça, changement d'itinéraire.

Quand ils arrivent aux Salins-de-Giraud le soleil est encore un ballon rouge posé sur la mer. Il explosera plus tard, quand l'ambulance sera repartie chargeant les corps des deux filles étranglées dans le sable, l'œil ouvert. Elles n'ont pas vingt ans. Le procureur de Tarascon s'est déplacé pour diligenter l'enquête confiée au SRPJ de Marseille. Couché tard la veille, il se plaint au substitut de son arthrose, à force d'étudier les dossiers il se nique le dos, mauvaises conditions de travail sur toute la ligne, ça peut pas continuer comme ça, ça va péter un jour. Sa voix tonne dans le vent qui plaque son pantalon trop court. Il refuse l'aspirine qu'Ariane lui propose.

– Que faites-vous ici, qui vous envoie, lieutenant ?

– Graveson, puisque le propriétaire habite Graveson. Il aurait pu se déplacer d'ailleurs.

– Il n'a pas pu se déplacer, vocifère le procureur, il est en déplacement.

– Ah bon ? Ce jobastre est en déplacement ?

Le vent dresse les cheveux sur la tête du procureur, on dirait un hibou.

– Qu'est-ce qui vous prend de parler comme ça ? Soriano n'est pas n'importe qui !

– Personne n'est n'importe qui. Il fait partie de vos fréquentations ?

– Et alors ? Ça vous étonne ?

Ariane a discrètement ouvert la fermeture Éclair de son sac. La caméra se déclenche sans bruit. Suivant les conseils de Marquez, elle reste dans l'axe en sorte de cadrer au mieux.

– Ça ne m'étonne pas vraiment, monsieur le procureur. Quelqu'un m'a dit que vous aimiez les gros bateaux. Il est comment son yacht ?

– Pour le week-end c'est l'idéal. Qu'est-ce que vous voulez savoir d'autre ?

– Ce que vous venez de me dire. Vous avez passé un week-end sur

son yacht. Vous y retournez quand ?

La tête du procureur oscille de gauche à droite.

– C'est fini, il ne navigue plus. Il s'est fait arraisonner il y a six mois... chéquiers, cartes de crédit, sa hi-fi, ses ordis, ses montres... À présent il est plutôt centré sur les deux-roues. Vous n'êtes jamais allée chez lui ?

– Non.

La visite de Soriano à la gendarmerie lui a suffi. Prendre le thé là-bas, il faudrait vraiment une bonne raison. Le procureur la fournit aussitôt : trente-cinq motos dans une serre gigantesque. Un musée roulant. Les plus grandes marques, il y en a eu des reportages. Lui c'est une vedette, pas comme nous autres hélas.

Pourquoi hélas ? Ce mélange de fascination et d'envie, Ariane a du mal. Ça pue le lèche-bottes et le marchepied aux canailles. Comme elle tient encore le tube dans sa main, le procureur revient sur sa décision. Il accepte l'aspirine. Ariane envoie un comprimé dans le gobelet que le substitut remplit d'eau à ras bord. Pendant que son supérieur hiérarchique boit, il se permet de donner son avis : les prostituées + les seringues + les vidéos + les octogénaires en manque + le facteur nocturne + le vent + la plage non surveillée + les impedimenta, résultat de l'addition : les cadavres, Soriano les avait prévenus.

– Ah bon, il vous a prévenus ? demande Ariane.

– Il nous a prévenus de rien du tout, s'écrie le procureur en fourrant le gobelet vide dans la main du substitut, radié à la seconde de son territoire. L'autre peut s'attendre à un retour de bâton express.

– Merci pour l'aspirine lieutenant.

Et il bat en retraite, filé par le subalterne qui cherche à se justifier, en fait je voulais dire que, fermez-la, abrège le procureur. La caméra tourne toujours.

Marquez s'est approché des jeunes corps livrés à l'éternité. Visiteuses de la chair, du plaisir et des rêves. Phalènes de la nuit dites, *in fine*, squatteuses de bites, selon le courrier électronique de Soriano qu'Ariane lui a montré.

La section de recherche de la gendarmerie de Marseille est déjà sur les lieux, secondée par une équipe de la police scientifique. En blouse blanche, masque sur la bouche, ils opèrent mains gantées. Relevés, schémas pour fixer la scène, photos. L'équipe fait une

pause, on apporte du café. Ariane avise le ventre de Marquez qui dissimule le Leica sous sa veste. Elle voudrait des photos elle aussi. Il a compris. Il faut attendre le moment. Bientôt, le gendarme qui mitraille aura des problèmes avec son appareil numérique. C'est ce que Marquez souffle à l'oreille d'Ariane : Plus que quelques minutes, ça va arriver. Et ça arrive. Ça appelle à tue-tête les collègues qui vident les thermos sans entendre, ça fulmine. Ariane peut enfin se présenter.

– Si c'est pour la batterie, vous devriez la regonfler sur l'allumecigare de votre véhicule.

Le gendarme jauge Marquez, tergiverse pour le principe mais c'est d'accord. À une condition. Le lieutenant Messidor garde l'endroit, c'est plus prudent.

– Allez-y tranquille, on s'en occupe, dit Ariane.

Sitôt qu'il est hors de vue, Marquez libère le Leica de son blouson. Il photographie le corps des filles avec les inscriptions : Un 18 et un aigle taillés au poinçon dans la chair. Tandis qu'il opère, Ariane remarque la sandale au talon cassé. Une bride défaite pend. Ariane se baisse, un papier est plaqué sous l'empeigne, collé par le sable mouillé. Une carte du camping de Tarascon. Elle la fourre dans sa poche.

Une main lui gratte l'épaule. Ariane se retourne et voit la jeune femme en blouse blanche.

– Je suis Noor. L'amie de Corsin. Je travaille à la maison de retraite.

– Infirmière ?

– C'est ça.

Ariane remarque ses traits tirés. Elle fait plus que son âge. Sauf le regard.

Le gendarme revient avec son numérique. Marquez s'éclipse.

– Je sais que vous avez convoqué Corsin, dit Noor. Il est pas venu. Excusez-le. Il était avec moi.

La voix est rauque, le débit précipité.

– Quoi d'autre ?

– Il faut se grouiller. Soriano l'a dans le collimateur. Je voudrais pas qu'il lui arrive ce qui vient d'arriver à ces pauvres filles. Embaucher un tueur c'est pas si cher.

Son pied martèle le sable.

– Vous avez une idée Noor ?

– Moi non. Mais vous en aurez peut-être une. Il paraît que vous êtes championne. C'est le moment de le prouver.

– Vous connaissez Soriano ?

Noor détourne la tête.

– J'ai servi chez lui en extra, dit-elle à mi-voix.

– Sur son yacht ?

– Dans sa baraque à la con, style Dallas avec le grand escalier. Il m'a payée en trois fois. Des billets un peu chiffonnés, si vous voyez ce que je veux dire.

Ses yeux reviennent vers Ariane.

– L'argent de la drogue ?

– L'argent de je sais pas. Tu sais rien avec lui. Il est partout, il est nulle part. Les autres il s'en tape. Même quand il parle il est seul. Le jour où il se fait gauler je brûle un cierge à Sainte-Marthe.

– C'est tout ?

Non, c'est pas tout. Soriano a fait cinq mariages. Des femmes à qui il prenait le salaire pour des placements immobiliers. Noor en a connu une. La seconde qui lui a dit pour elle et pour les autres. Soriano les faisait teindre en blondes. Il les voulait blondes et bronzées. La dernière est morte d'un cancer de la peau.

Elle regarde sa montre.

– Faut que j'y aille maintenant, j'ai des pansements à faire, au revoir lieutenant.

Elle fait quelques pas et se retourne.

– Je compte sur vous.

– Je ferai ce que je peux, dit Ariane.

– Alors c'est bien.

Noor rit. Rire ne lui coûte pas. Elle doit rire facilement, éclairer des vies, les rendre meilleures un instant. C'est ça qui a dû plaire à Corsin, lui permettre de patienter. Noor s'éloigne, les poings dans les poches, la démarche dansante. Ariane la suit. Elle voudrait poser une question au sujet de Corsin mais un pensionnaire surgit. Il sort de la maison de retraite. Humecte son mouchoir et se dirige droit sur elle avec sa canne à pêche.

– Ça fait la cinquième qu'on nous prend, gémit-il.

– Vous les avez vues les autres ?

– Je les ai vues. Étranglées pareil. C'est les crânes rasés qui ont fait le coup.

– Les crânes rasés ? Expliquez-moi ça.

– J'ai déjà expliqué à tout le monde. Ça leur fait ni chaud ni froid. Ça rentre pas dans les grilles de questions ils ont dit. C'est les grilles à présent, c'est les grilles partout.

Ses pieds nagent dans des charentaises trouées. Un pied dépasse. Elle veut prendre son bras, il le retire, qu'on me laisse tranquille. Et

il s'avance vers la plage avec son matériel de pêche. Installé au bord de l'eau sur un pliant, il ne bouge plus.

Ariane reste à distance. Examine le sable. Le vent s'est levé, impossible de repérer la moindre empreinte.

– Ma nasse ! Les fumiers ! Ils me l'ont prise aussi !

Le vieux s'avance dans l'eau. S'aperçoit qu'il a gardé les charentaises, même pas les miennes, hurle-t-il, on me les a prêtées ! Et il lève le pied droit d'où sort le pouce, en maudissant l'arnaque générale et tous les pantins qui se paient sa fiole.

Ariane l'aide à regagner la rive mais c'est trop pour la journée. Un trop-plein de tout ce qui lui manque. Il n'a plus rien maintenant, plus de filles, plus de nasse et bien sûr, comme il finit par le dire à Ariane qui s'obstine à lui tendre la main, plus de famille, contrairement aux autres pensionnaires, plus personne, son fils l'ayant abandonné il y a vingt ans.

On l'a retrouvé mort à Beaucaire, madame. En 87. À la cimenterie. Il travaillait là-bas. Contremaître il était.

Et dans ses yeux usés d'avoir trop regardé le malheur, des pointes brillent encore, impossibles à déloger, une demande de réparation reportée *sine die*.

Ariane le raccompagne à sa chambre. Il s'assied sur le lit. Il est huit heures, bientôt on viendra pour sa toilette.

Ariane et Marquez sont retournés à la voiture. Ce qu'ils viennent de voir sur la plage, ils ne peuvent en parler. Chacun réfléchit de son côté. Qui sont ces jeunes au crâne rasé mentionnés par le vieux ? La profanation des cimetières dans plusieurs départements de France... Ici, il n'y a pas si longtemps. Multiplication des pistes. Autodésignation de faux coupables mythomanes. Marche arrière des administrations. Peur du dérapage. Nouvelles affaires classées sans suite ou bâclées. Minimisation des peines. Répétition des agressions. Nouvelles protestations, nouveaux sans suite. Nouvelles sectes essaimant çà et là. « Fights » et bastons, nouveaux hooligans parachutés de n'importe où pour expéditions punitives. Profitant de la lenteur à réagir, du chaos. On massacre, on s'arrache, on va ailleurs. Les solutions, si solution il y a, relèvent du tour de force. Un héroïsme ordinaire dans le désastre. Ariane le sait depuis un moment. Au début elle ne voulait pas y croire. Marquez a eu de l'avance. Ils ne couchaient pas ensemble encore. Ni ne s'embrassaient ni rien. Juste faisaient connaissance. Elle du bon côté de la barrière dans le rôle de l'enquêteur, lui déjà traqué par le regard des autres. Soupçonné de meurtre, avant qu'elle réussisse à l'innocenter. À le faire renaître en quelque sorte. Elle a eu ce pouvoir. Mais il avait cette avance sur elle. Cette avance faisait de lui une victime mais pas seulement. Il disait ce qui lui passait par la tête et peignait comme il voyait. Sans se soucier de la publicité ni des commentaires. Comment dire lui paraissait plus important. Une attitude contraire à la posture. Un point de vue sans fermeture, sans conclusion. C'est ça qui lui a plu. Elle qui souffrait de ne pas savoir. Il lui a communiqué les bienfaits du doute. Ce doute sur ses contemporains et sur lui-même, elle l'a repéré très vite dans sa peinture où le précieux côtoie l'abject, où de nouvelles cohésions sautent aux yeux. Une suite inquiétante avec passages lumineux sur les lambeaux de ce qui reste. Et qu'on va essayer de préserver. Ce tableau vivant encore où il faut continuer de figurer la tête haute.

La voiture longe des prairies artificielles, ces terres jadis inondées, gagnées sur la mer. Manne des manadiers sur le tapis vert où courent les petits chevaux couleur de riz sous les nuages effilochés de la Camargue.

Marquez enclenche un CD. Musique baroque pour guitare sèche. Santiago de Murcia.

– C'est toi qui joues ? demanda Ariane.

– Mon père, son dernier enregistrement avant de mourir.

– Le jour du suicide il a fait ça ?

– La veille. Il est allé à Nîmes chez un ami. Il a enregistré et il est revenu à la maison. Il ne se sentait pas bien. Il s'est couché. Je suis entré dans la chambre. Je me suis assis près de lui...

Il revoit la pile de bouquins sur la table de nuit.

– J'ai pris celui qu'il venait d'acheter et je l'ai commencé à la page cornée.

Son père cornait les pages. Son père soulignait des passages. Son père écrivait dans les marges. Son père ajoutait des réflexions personnelles. Ses livres, on ne pouvait les prêter à personne. Trop gribouillés. Mais Marquez les lisait. Il lisait tout ce que lisait son père. Et il lisait aussi les gribouillages. C'était un bouquin de Lorca. Des poèmes troublants pour un adolescent élevé sans mère. Ne connaissant des femmes que les bonnes, leur odeur, leur franc-parler, leurs gros seins. Les maîtresses de son père étaient plus chic. Il les voyait le temps d'un goûter quand il rentrait du lycée. Jamais en Provence. La maison du village, son père la louait chaque année pour eux deux.

– On faisait du vélo, il jouait de la guitare, on mangeait des œufs sur le plat. Pourquoi je te parle de tout ça ?

Il a arrêté la voiture. Ariane lui caresse le bras.

– Ça te fait du bien je suppose.

– Non, ça me fait du mal. Les mauvais souvenirs font du mal. Je disais quoi avant ?

– Les poèmes de Lorca. Tu lis à côté de ton père qui dort.

– Je pense qu'il dort en fait mais il ne dort pas. À un moment il me dit de venir plus près. Il se redresse, je suis tout près. Il me regarde dans les yeux. Et il me balance une claque.

– Pourquoi ?

Ça, Marquez ne dit pas. Il n'a jamais compris. Il descend de voiture et va pisser dans le fossé. Quand il revient, Ariane n'est plus là. Il appelle. Le vent couvre sa voix. Il appelle encore. La retrouve derrière une rangée de roseaux en ligne. Elle observe les flamants roses. Il court, si tu savais comme j'ai eu peur...

Il a un mouvement de la tête, met la main devant ses yeux, murmure quelque chose et la serre fort. À cet instant elle est tout pour lui. Il n'y a rien à comprendre. Rien de compliqué en apparence. Un pacte, un engagement. Plus fort maintenant de son côté à lui que du sien.

– Tu m'aimes ? demande Marquez.

C'est comme si elle n'avait pas entendu la question.

– Tu penses à quoi ?

Elle relève la tête mais sans le regarder.

– À un jeu que j'avais inventé. Il y a longtemps. Chez ma grand-mère à Fort-de-France.

– C'était quoi la règle ?

– Y en avait pas. Chacun devait réfléchir dans son coin, revenir avec une histoire et la raconter aux autres.

– Elles étaient bien leurs histoires ?

– Y en avait des bien, des pas bien.

– Et les tiennes ? Elles étaient comment, Ariane ?

– Je me souviens plus. Je préférais écouter les autres.

– Tu préférais écouter les autres...

Il la prend par le bras, l'oblige à marcher à côté de lui. Elle résiste, se dégage. Il lui lance les clés de la Mercedes.

– Conduis, ça te fera pas de mal.

Elle se laisse tomber sur une pierre. Elle a envie de crier et ne crie pas, de pleurer et ne pleure pas. Des taureaux courent sur la ligne d'horizon. Marquez reste debout, tu passes ton temps à échapper, Ariane, tu t'en rends compte au moins ? Elle le regarde, se sent

perdue, sans appui, sans recours. Alors elle se met à bafouiller. Poussée par des émotions contradictoires, elle entre dans sa petite vie comme on entre dans l'eau froide.

Ça commence avant sa naissance. La mère d'Ariane a rencontré un garçon. Il est grand, il est beau, les yeux bleus, les cheveux blonds et lisses. Ensuite ce garçon meurt en Algérie. La mère est malheureuse. Elle n'a plus personne dans sa vie et elle accepte d'épouser n'importe qui, c'est-à-dire son voisin, un métis frisé qui travaille dans un garage à Lyon. Ariane arrive après. Frisée comme son père et sans savoir ce qui l'attend. Ni ce que sa mère veut. Elle est trop petite. Sa mère est tout pour elle. Son père, elle ne le voit pas. Il travaille de nuit. Elle ne voit que sa mère. Sa mère est triste. Chaque jour de plus en plus triste.

Quand Ariane a sept ans, l'âge de raison, sa mère lui dit la vérité. L'enfant qu'elle voulait, c'est l'enfant du mort. Elle dit ça. Elle dit aussi que pour Ariane ça n'aurait rien changé. Un enfant aurait de toute façon existé. Un enfant différent. Ariane n'aurait pas été la même. Elle aurait été quelqu'un d'autre, c'est tout.

– L'enfant du soldat blond ?

– L'enfant du soldat blond, oui. La place que j'occupe, c'est par erreur. C'était pas une place libre. C'était réservé déjà. Un fantôme assis sur mes genoux ou moi sur les siens. Il y a des avantages. Quand on est personne, pas de comptes à rendre. Je vis dans ma peau par erreur. Pour mes huit ans, maman m'a offert une perruque blonde à cheveux raides et des lentilles de contact bleues...

Elle croise le regard navré de Marquez. Il trouve ça atroce.

– Pourquoi atroce ? Ça m'a permis d'aller voir ailleurs. Si les autres n'existaient pas, je serais encore moins quelqu'un.

Marquez est trop bouleversé pour relancer. Il photographie le flamant rose tourné vers eux et qui prend la pose, gros comme un coq d'Inde, couleur d'aurore, les ailes soulignées de noir. Ariane s'autorise une parenthèse sur les Romains qui raffolaient des langues de flamants roses, un mets exquis paraît-il, aux vertus aphrodisiaques.

– Ça t'amuse ce genre de conneries ?

L'oiseau s'est arrêté à quelques mètres sur une patte, sa langue à l'abri, et il repart.

– Ça m'intrigue. Les humains ne sont pas si éloignés des oiseaux. Un jour la proie, un jour le prédateur. Tu viens, on a de la route.

– Encore un instant s'il te plaît, dit Marquez.

– Plus tard.

– Maintenant.

Il a rangé le Leica et retiré son blouson.

– Viens s'il te plaît.

Il ne sourit pas. Elle non plus. Ils se regardent comme la première fois et elle s'allonge dans l'herbe. Une main lui ferme les yeux. Ce qui va se passer là, qui en gardera le souvenir ? Cet échange des corps mêlés, le cerveau allumé par d'autres lampes. Ils jouent longtemps. Enchaînent les secousses et les passes. Prononcent certains mots qui attisent le désir. Comment oublier que les humains jouissent par les mots, une infirmité et un remède, ce pouvoir des mots. Elle lèche son oreille. Il redouble en vigueur. Elle ne se prête pas tout de suite. Marquez la tient au bout de sa verge. Et tout se précipite, une fureur matérielle comme la salive et la sueur. Une ferveur au bord de la folie. Et ils vont en avant. Aucune baise n'est la même.

La route est encombrée, ça roule mal. Des conducteurs klaxonnent. Il y a un chargement de primeurs renversé sur le goudron. Un groupe de manifestants apparaît, ils crient leurs revendications. Prennent les automobilistes à témoin. Distribuent des paniers. Une déviation empêche la moindre tentative.

Ariane repense aux lettres de Colombe, sa détresse d'enfant, son amour pour le petit Corsin, la cruauté de Gerling et de sa femme. Une histoire qui remonte à plus de vingt ans et n'est pas terminée, elle en a la certitude.

Ils arrivent au Grau-du-Roi à midi. On longe la mer. Leurs mains se joignent entre les changements de vitesse et quand Marquez se gare au pied de la décharge, Ariane a un pincement au cœur. Elle l'embrasse et ouvre la portière.

– J'espère que Corsin est là. Il est le seul à pouvoir nous éclairer.

Il la retient par le cou. Elle adore la douceur de sa peau.

– Allez vas-y, tu me raconteras.

Elle adore la douceur de sa voix.

– Je reviens tout de suite, attends-moi.

– Mais oui je t'attends.

Elle a peur qu'il ajoute je t'attendrai toujours, elle le sent capable et elle s'éloigne.

Marquez la suit des yeux. Elle se dirige vers Amade qui fume la pipe entre deux rangées de pneus. Le contraste de leurs deux silhouettes – Ariane si fragile et mobile, l'autre massive et grandiose dans sa difficulté à se mouvoir – est stupéfiant. Marquez prend encore des photos. Amade voit l'objectif et crie.

– Fous le camp le paparazzi !

Ariane se retourne, le temps de voir Marquez escamoter le Leica et revenir vers la voiture.

– Ce n'est pas un paparazzi, c'est mon copain.

– Il est déjà venu. Qu'est-ce qu'il cherche ?

– Il est peintre. Il aime cet endroit. Il veut en faire un tableau.

Amade la scrute, méfiante.

– Les lettres de Colombe, vous les avez trouvées... dans votre boîte, hier...

C'est donc elle qui les a portées. Pourquoi a-t-elle fait ça ?

– Je voulais que vous soyez au courant. Je me suis renseignée sur votre compte. On dit que vous voyez des choses que tout le monde ne voit pas.

– Je ne peux voir que ce qu'il y a à voir, Amade. Où est votre patron ?

– Il est parti hier.

Amade frotte ses mains contre son pantalon, baisse la tête et marmonne.

– Vous dites quoi là ?

– Je dis ce qu'il faut dire.

– Vous pouvez répéter pour moi ?

– Les morts sont des invisibles et non pas des absents.

Saint Augustin encore. Et elle ponctue l'invocation par un signe de croix avec sa pipe. Gardienne de décharge, bonne volonté, dévouement, catégorie lutteuse, tendance agitée du bocal. Autrement dit : incontrôlable. En conséquence, baliser sévère et ne pas négotier sur les questions.

– Amade, si vous voulez que je vous aide il faut me dire ce qui s'est passé hier.

Amade plisse les yeux. Regarde en bas du côté de Marquez qui attend dans la voiture.

– Demandez-lui de déhotter d'abord.

– Il s'en ira avec moi tout à l'heure. Vous voulez bien me répondre ?

Amade appuie le fourneau de sa pipe éteinte contre sa paume.

– Une fille est arrivée en Cadillac. Brune avec un foulard. Il l'a suivie.

Brune avec un foulard... Comme sur le cliché que lui a montré Marquez. Il faudrait quelques détails supplémentaires. Mais Amade change de registre.

– *Le Traité de la vie heureuse*, vous me l'avez porté ? demande-t-elle.

– Aujourd'hui c'était impossible. Je n'ai pas eu le temps de chercher. Cette fille, vous pouvez me la décrire ?

C'est non. Amade n'a pas d'assez bons yeux. Pourquoi ne met-elle pas de lunettes ? Parce que ça la gêne.

– Montrez-moi votre permis de conduire.

– Pour quoi faire, je roule pas là.

– Quand vous êtes venue me porter les lettres de Colombe vous avez roulé.

– C'était pour protéger mon patron, il fallait bien que je vous les donne.

Elle dépose dans les mains d'Ariane un portefeuille usagé contenant quelques billets, un trèfle à quatre feuilles scotché, un jeton de chez Attac, une grille de loto et le permis ouvert. Sur la photo elle porte des lunettes.

– Pas de lunettes pour conduire non plus alors ?

– Une bagnole c'est pas pareil qu'un visage, ça se distingue de loin.

Amade rallume sa pipe, ses mains tremblent. On ne va quand même pas lui retirer son permis alors qu'elle ne cherchait qu'à rendre service. Ariane lui rend son portefeuille.

– Vous ne pouvez pas me décrire cette fille. Mais vous dites qu'il l'a suivie.

– C'est exact.

– Et vous ? Vous faisiez quoi ?

Amade a un geste évasif.

– Ce n'est pas une réponse Amade.

– J'ai pas envie de tomber, qu'on m'accuse de ceci de cela.

– Donc vous les avez suivis.

Un assentiment de la tête suffit. Pour ce qui précède elle est davantage à son aise.

– Ils ont changé les plaques d'immatriculation de la Cadillac d'abord et ensuite il est monté avec elle.

– Qui conduisait ?

– Lui... Il était content de la retrouver.

– De retrouver qui ?

Elle ménage ses effets avant de répondre. D'ailleurs, elle ne répond pas. Elle préfère écrire le nom sur un papier qu'elle tend à Ariane.

– Vous êtes sûre que c'est elle ?

Oui, Amade en est sûre. Corsin n'est jamais parti avec aucune. Depuis qu'elle est ici il bouge pas de la décharge. Si on veut le voir on se déplace. Les filles pareil. Noor qui travaille à la maison de retraite aux Salins. Elle se déplace. Corsin fait ce qu'il a à faire avec elle. Quand c'est fini, elle s'en va comme les autres. Mais hier c'était autre chose. Dès que la Cadillac est arrivée, ça a tourné comme ça avait jamais tourné avant. Même la voix de Corsin était changée. Comme si le temps avait soufflé pour revenir en arrière. Amade est encore sous le choc. L'amour elle ne l'a jamais vu de près. Elle ne blâme pas. Bien au contraire. Ça la rassure de savoir que ça existe. Même si le danger est grand, voiture volée et sûrement plus grave, elle envie Corsin de s'être embarqué dans cette aventure. Et saint Augustin revient sur le tapis : *Celui qui se perd dans sa passion a moins perdu que celui qui perd sa passion.*

– Vous les avez suivis longtemps ?

– Jusqu'à Saint-Étienne-du-Grès. Ensuite ils m'ont semée. Monsieur Corsin m'a vue dans le rétroviseur. Il est descendu de voiture et il m'a demandé de rentrer. C'est ce que j'ai fait mais j'étais pas tranquille. C'est pour ça, j'ai réfléchi. J'ai pris la grande enveloppe et je suis retournée à Frigolet la déposer dans votre boîte. Le cuisinier de l'abbaye je le connais, c'est lui qui m'a donné votre adresse.

– Votre patron et la fille, ils allaient où à Saint-Étienne-du-Grès ?

– À la maison Gerling, forcément. Vous les avez lues les lettres ?

– Où les avez-vous trouvées ?

– Dans les affaires de mon patron.

– Vous avez l'habitude de fouiller ?

– Évidemment j'ai l'habitude. Je le protège. Si je le fais pas, qui le fera ?

L'exaltation d'Amade, la détresse du vieux sur la plage devant les prostituées mortes, Corsin aux prises avec Claudine d'Archangelo dans la maison hantée par le fantôme d'Otto Gerling. Ensemble peu engageant, récolte d'indices épars à rassembler sans être sûr que ça tienne. C'est ce labyrinthe-là, il faut y aller.

Ariane apparaît dans le rétroviseur. Elle se parle toute seule. Marquez ouvre la portière et elle lui annonce la nouvelle.

– La brune dans la Cadillac, cette fille que tu as prise en photo, c'était elle au volant.

Pas besoin de prononcer le nom, Marquez a compris.

– Colombe d'Archangelo Gerling est revenue ?

– C'est ça oui. Le tic-tac commence.

Marquez hésite à démarrer.

– La stratégie c'est quoi ? Tu as une idée ?

– Trop petite. Un embryon. Ça ressemble à rien pour l'instant.

Elle hasarde une comparaison entre sa façon de faire et celle de Marquez quand il peint, une progression aventureuse. Comment savoir où on va si on n'y va pas ?

– Et on va où là, tout de suite ?

– À Saint-Étienne-du-Grès chez la mère Gerling. Tu t'arrêteras au camping de Tarascon, c'est sur le chemin.

Marquez commence à discuter. Est-elle sûre de son coup ? Non, elle n'est jamais sûre. On sait après. Marquez n'a pas envie de la contrarier. Et ils prennent la direction d'Arles. Nouveau paysage de plaines broutées par les moutons. Heureux ce qui respire dans la lumière rose, pense Ariane en prenant connaissance de sept messages et textos laissés par le gendarme Gondrand. Elle appuie sur la touche 5.

– Qu'est-ce qui vous arrive Gondrand ?

– C'est plutôt à moi de le demander. Ça s'est passé comment aux Salins avec les putes ?

– On leur a gravé des sigles. Un aigle et un 18, vous savez ce que ça veut dire ?

– Ça veut dire quoi ?

– 1 pour A, première lettre de l'alphabet, 8 pour H comme Hitler.

– Vous déconnez ?

– J'aimerais. C'est ça malheureusement. Tapez *néonazis* sur le clavier de votre PC. Vous allez voir si c'est des blagues. Deuxième élément, un groupe de crânes rasés a été aperçu par un témoin.

– Rien d'autre ?

– Si. Un ticket de camping retrouvé sous la sandale d'une victime.

Gondrand n'est pas décidé à raccrocher. Il palabre. Les crânes rasés, il a entendu parler comme tout le monde, mais il ne pense pas que ce soit ça. Il pense plutôt à la mafia roumaine, les filles c'est leur spécialité. En cas de rébellion, ils réagissent. Le sexe fait du chiffre. C'est le chiffre qui compte. Comme pour les autres produits. Comme pour la banane. Coût au départ, dix-sept centimes. À l'arrivée tu multiplies par trente. Où il va l'argent ? Ni à l'école ni dans les hôpitaux, ça s'envole au soleil, c'est juste de l'argent qui bronze.

La banane est la nouvelle marotte de Gondrand. Ça lui permet d'étaler sa science auprès des collègues en s'adonnant à son numéro favori qu'il nomme avec fierté : le tour de la question. Chaque fait divers, chaque événement le ramène à l'exemple de la banane et aux représailles pour celui qui se met en travers du commerce. Autant le laisser continuer avec la banane et s'occuper de la suite. Elle écourte l'entretien. La conversation reprend du côté de Marquez. Il évoque des choses plus légères qui glissent sans nécessité, sans besoin d'être retenues. C'est comme une descente en roue libre, un exercice gratuit qui détend comme une bonne fatigue. Marquez lui parle encore, mais peu à peu il lui semble n'entendre qu'un ronronnement. Elle croit que c'est le moteur mais ce n'est pas le moteur, plutôt un lest interne. Que dit-il au juste ? Elle a aussi l'impression de lui sourire. Et elle s'endort brutalement.

Elle émerge plus tard. Une musique de flamenco. Ça vient de la roulotte des gitans stationnée en contrebas. La cimenterie se dresse à l'arrière sur un ciel qui annonce l'orage. Une nuée de choucas hurle entre les tours. Marquez n'est plus au volant. Elle le cherche des yeux. L'aperçoit à quelques mètres en contrebas. Il observe la gitane qui danse. Ariane dormait, il n'a pas voulu la réveiller. Il a le droit de regarder une gitane qui danse. C'est son tic-tac à lui, chacun son tic-tac. Pourquoi suivrait-il l'embryon d'une stratégie qui pour l'instant ne ressemble à rien ? Elle n'a qu'à patienter. Faire comme lui et regarder. Elle a décidé qu'ils feraient équipe, ils font équipe. Elle a son rythme, il a le sien, chacun son rythme. Ariane connaît le campement et les habitants de la roulotte. Elle est intervenue plusieurs fois en leur faveur, pour leur envoyer le médecin, l'assistante sociale. Carmen danse comme une reine. Les hommes sont à ses pieds. Un seul la baise, Nounours, son mari, la joue coupée au couteau par un Algérien de Tarascon. Nounours, Carmen, Esméralda, Cowboy. Aucune menace d'expulsion n'a réussi à les déloger. *Yababé*, prenons la vie comme elle vient. Le jour où tombe le RMI, Carmen part à Inter avec les petits faire ses courses en taxi. Carmen ne sait pas conduire et les hommes ont autre chose à faire. Il y a six mois, elle s'est fait prendre par un vigile avec deux kilos de gambas glissés dans ses collants. Ça ne l'empêche pas de mener le flamenco. Cette trace ardente des peuples mêlés, venue du fond des siècles. Du fond du corps. Pour oublier que la vie est un rêve terrifiant.

Les peuples mêlés ont une légende. C'est ce que la vieille Esméralda apprend aux gamins. La guitare, la danse, aucun ne se souvient quand il a commencé. Esméralda joue et danse avec eux. Elle leur apprend que les gitans viennent des Indes, une caste intouchable d'artistes musiciens. *Soy gitano ! Bicrave, craillave, marave*, vendre, manger, se battre. *Soy gitano !* Les gitans ne veulent pas le pouvoir, ils veulent juste rester gitans. De partout et de nulle part. Esméralda assure la transmission. L'histoire des ancêtres à qui on coupait la langue quand ils parlaient romani ou calo. Cette langue interdite et coupée qui repousse. Tant qu'il restera une roulotte sur la terre, cette langue sera bonne à parler. Ne jamais oublier ça. C'est ce qu'elle leur apprend. Et elle leur apprend autre

chose. Ariane le sait par Fabien, le marchand aux puces de Beaucaire, chez qui elle se fournit en DVD. Esméralda traîne souvent là-bas. Elle fait les lignes de la main et prédit à qui veut entendre ce qu'il veut entendre. À Fabien qui s'inquiétait pour son commerce, elle a annoncé des bonnes affaires. Comme il n'avait que des gros billets et que les gitans ne rendent jamais la monnaie, il lui a cédé en échange de ses services une VHS qui pourrait lui être utile : *Pickpocket* de Robert Bresson. Après plusieurs visionnages, elle est revenue la semaine suivante pour demander l'échange. À force de marche avant marche arrière sur le geste du pickpocket qui prend le portefeuille, elle a bousillé la bande. L'échange était impossible. Des *Pickpocket* il n'y en avait pas d'autres. Elle a dû couper, recoller, un montage maison qui lui a permis tant bien que mal, grâce au découpage de certaines séquences particulièrement bien filmées, d'assurer en mode audiovisuel un apprentissage inhabituel du code de la chourave.

Ils ne dansent plus. Deux membres de la tribu arrivent. Soutiennent une fille blessée. Ariane bondit de voiture. C'est Sarah, le visage en sang.

– Qui lui a fait ça ?

Les Roms évitent de la regarder. Ils font les sourds.

– C'est un règlement de comptes entre eux, dit Marquez qui accoste. Laisse-les se débrouiller, Ariane.

Nounours toise Marquez mais il approuve.

– Il a raison le gadjo, lieutenant.

– Je veux savoir qui c'est. Je vous conseille de me le dire, vous avez assez d'ennuis comme ça. Les cartes vitales volées la semaine dernière encore.

Nounours s'enhardit. Il n'y a pas que la chourave. Le raisonnement est aussi son domaine.

– C'était pour le diabète de Cowboy, ils veulent pas lui donner sa carte, il a la sécu mais pas de carte, il faut bien qu'il se soigne.

– J'ai fermé les yeux je vous signale.

Nounours échange un regard avec Cowboy qui se tourne vers Esméralda. Elle esquisse un geste. Transmission en sens inverse : Nounours peut parler.

– Un tchoum à la villa Mexico, dit-il, le cousin du patron, Jésus on l'appelle.

Il fait allusion aux caravanes gitanes de Saint-Rémy. Complexe hôtelier chic. Jacuzzi, chambres d'hôtes, tipi la tête dans les étoiles. Jésus s'est enrichi avec la ferraille. Maintenant il dirige ça. Cowboy explique que Sarah y est allée sur le conseil d'une copine vendre des petits bijoux de sa confection.

Jésus a tout écrasé. Sarah s'est défendue. Il l'a punie.

– Nous on est des chiens ! Eux, c'est des pharaons !

– Vous avez ce qu'il faut pour la soigner ?

Esméralda hoche la tête. Ariane peut venir avec eux.

– Lui, il reste dehors, dit Carmen en pointant Marquez du menton.

– Il reste avec moi, dit Ariane.

Esméralda pèse le pour et le contre. C'est ni oui ni non. Donc c'est oui.

On monte dans la caravane où tout est impeccablement rangé. L'ensemble de la tribu se tient là. On allonge Sarah sur un divan rouge et on lui met un paquet de linge plié sous les pieds. On prie la vierge noire soclée sur le vieux magnétoscope où une paire de ciseaux est posée, lames écartées pour conjurer le mauvais sort. Esméralda soulève la chemise de Sarah. Son ventre est brûlé. Esméralda passe les mains au-dessus de la chair meurtrie en l'effleurant à peine. L'art d'enlever le feu est le sien et en quelques minutes la peau de la jeune fille retrouve sa texture et sa couleur initiales.

Carmen propose du thé et du Coca. Ariane n'a pas soif mais Marquez accepte. Il boit avec les enfants. La pluie tombe dehors, des éclairs zèbrent la cimenterie, le ciel est rouge.

Ariane s'approche d'Esméralda. Que s'est-il passé en 87 ? Cette histoire de cuve où un homme est tombé. Un contremaître. La roulotte était déjà là en 87 ?

– Et alors ? On surveille pas tout le monde.

– Ce contremaître, j'ai vu son père aujourd'hui aux Salins-de-Giraud. Il est en maison de retraite. Ce qui est arrivé à son fils, tu peux me dire ?

Esméralda frotte ses paumes l'une contre l'autre.

– Non je sais pas. Donne ta main.

Ariane n'a pas le droit de refuser. Ce serait une insulte. Elle ouvre sa main gauche, puis sa main droite. Esméralda met ses lunettes et prend son temps.

Marquez parle avec Nounours qui lui montre son PC. Nounours communique avec d'autres Roms partout en Europe. Grâce à cette correspondance, il vient d'apprendre qu'un ancien roi a proposé un genre de solution finale pour se débarrasser des bohémiens. Marquez pense qu'il s'agit de Philippe V, le petit frère de Louis XIV, chassé deux fois de Madrid, qui a eu un mal fou pour garder sa couronne et qui voyait des ennemis partout.

On entend le tonnerre, obscurité générale. Cowboy allume une lampe à gaz. Esméralda referme les mains d'Ariane.

– Sois prudente, sois très prudente.

C'est tout ce qu'elle dit. Soudain, à la lueur de la lampe, près de la statue de la vierge noire, Ariane aperçoit une carte postale, un visage. On ne voit que le bas, un sourire mangé par la dédicace.

– Je peux regarder la photo s'il te plaît ?

Esméralda retire la photo et la tend à Ariane. C'est le portrait d'Otto Gerling.

- Lui aussi tu lui as fait les lignes de la main ?
- Non. Pas les lignes.
- Qu'est-ce qu'il t'a demandé ?
- Il voulait notre place pour un spectacle.
- Pourquoi tu gardes sa photo ?
- Tu la veux Ariane ?
- Non merci. Qu'est-ce que tu lui as répondu quand il t'a demandé de partir ?

Esméralda hausse les épaules.

- Tu as pris l'argent ?

Elle fait signe que oui. Un sourire édenté laisse deviner le bon souvenir.

- C'est un acompte, tu lui as dit ça ?
- Peut-être je lui ai dit ça.
- Et après ?

Esmeralda ne sourit plus.

- Il est reparti avec la petite.
- La petite ? Quelle petite ?
- Une blonde. Avec une robe bleue. Il a crié sur elle. J'ai vu par la fenêtre derrière le rideau, il savait pas.
- Qu'est-ce que tu as vu encore ?
- Il l'a frappée.
- Et ensuite ?
- Elle a craché, il s'est essuyé la figure.
- Qu'est-ce qui s'est passé après ?
- Ils sont entrés dans la cimenterie.

L'électricité revient. Il ne pleut plus. Marquez remercie pour le Coca et l'hospitalité. Ariane embrasse les enfants et promet à Nounours d'aller faire un tour du côté de Saint-Rémy. Elle verra Jésus à la villa Mexico pour cette histoire d'agression.

- Tu peux aussi leur envoyer l'hygiène. Un cousin a travaillé aux cuisines chez eux.
- Yababé Nounours, dit Esméralda, ne pense pas aux payos.

Les payos sont les étrangers. Le territoire d'Esméralda commence et prend fin à l'escalier de la roulotte. Droit de stationnement renouvelable jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Ariane jette un dernier regard à l'usine et monte à côté de Marquez. Esméralda les suit des yeux. Elle réintègre la roulotte, prend la photo d'Otto Gerling et la déchire en petits morceaux.

En repartant vers Tarascon, Marquez s'aperçoit qu'il n'a plus d'essence. Il dépose Ariane sur la route de Vallabrègues à proximité du camping.

– Je vais faire le plein, je reviens te chercher. Tu as besoin d'autre chose ?

– Non ça ira. À tout de suite, on a assez perdu de temps.

Il hoche la tête, elle regrette aussitôt sa phrase. Mais la voiture est déjà loin. Seul le pincement au cœur se précise. Elle respire lentement. Vérifie que la caméra est dans son sac et prend la direction qu'elle connaît.

L'air sent la terre mouillée, les merguez et l'huile de bécane. Le rassemblement de motards prévu pour le week-end. Certains sont de la région. D'autres viennent d'ailleurs. Ils voyagent en bande, leurs engins affublés d'écussons brodés et de sigles gothiques. Cœurs transpercés dans les flammes, tête de corsaire, tête de mort, croix de fer, chevaliers de l'apocalypse, *Highway to hell*, *Tease me to death*. Emblèmes en néoprène et sentiments guerriers de l'appartenance.

Une pancarte représentant Tartarin, shako sur la tête, fusil pointé, indique le terrain qui longe le Rhône à l'aplomb du château de Tarascon. Un camping avec ses tentes, ses mobile-homes, son tourisme saisonnier en remplacement de l'autre, à l'aplomb des siècles. Visiteurs évanouis des mêmes lieux, les deux plus grandes foires fluviales d'Europe. Spectre de la gloire et des ambitions pareilles dont témoigne en dur sur les deux rives pelées, l'élévation des édifices jumeaux face à face, le château de Beaucaire légèrement décalé à droite.

En allant du côté des motards, Ariane repère une femme en beige coiffée au carré. Elle est de dos et discute avec un groupe de scouts à bérêt près d'une Audi. Immatriculation suisse. Un homme est assis au volant. Ariane reconnaît Walter. Elle ouvre la fermeture Éclair de son sac et actionne la caméra. La femme se retourne. Claudine d'Archangelo... Que fait-elle ici ? Le Burberry a glissé de son épaule, découvrant un bras en écharpe. Que fait-elle en pareil état au milieu des campeurs et des barbecues ? L'arrivée d'Ariane la cloue. Elle

pousse un « Oh », suivi d'un sourire mi-ange mi-démon qui donne le change.

– Que vous est-il arrivé madame Gerling ?

– Je me suis fait agresser.

Sa main valide récupère le Burberry. Un papier plié glisse de la poche. Ariane aplatit son pied dessus.

Une agression, il ne manquait plus que ça. Peut-on savoir qui en est l'auteur ? Claudine ne se fait pas prier. C'est Corsin. Au début il se contentait d'entrer dans la maison avec une fausse clé, et voilà comment ça se termine. Il était seul et il lui a tiré dessus.

– Vous avez pu vous défendre, apparemment, dit Ariane. À part votre main vous n'avez rien de cassé ?

– Disons que j'ai eu de la chance. Lui un peu moins. Il a été rattrapé sur la route d'Avignon. J'ai donné son signalement à la police.

– Corsin était seul ou accompagné ?

– Absolument seul.

Ses sourcils et les coins de sa bouche remontent vers le haut. Ce sourire incongru sent le coup fourré. Qu'a-t-elle fait de Colombe ?

Ariane ramasse le papier glissé sous son pied et le déplie. Un texte manuscrit. Écriture pointue, les barres des « t » au cordeau. Claudine chasse l'air de ses poumons, ses yeux clignent dans le soleil qui chauffe entre deux nuages.

– Vous pouvez lire, lieutenant, c'est une ballade suisse. À mes heures perdues je donne des leçons de chant. Excusez-moi, j'ai une poussière dans l'œil, je vais demander un mouchoir à Walter.

Elle se dirige vers la voiture. Ariane en profite pour lire les paroles de la chanson. Trois couplets et un refrain :

Quand j'ai mis mon béret vert,

Soit qu'il pleuve, soit qu'il vente,

Je suis heureux et je chante,

Et méprise les hivers.

Car c'est un bien que j'acquiers

Et qu'aujourd'hui je proclame,

D'avoir le printemps dans l'âme,

Quand j'ai mis mon béret vert, etc.

Claudine revient avec un mouchoir et une petite fiole. Elle verse quelques gouttes sur le tissu et s'éponge les yeux.

– De l'acide borique, un remède de grand-mère, c'est ce qu'il y a de plus efficace.

On entend un coup de sifflet. Les scouts qui se tiennent à proximité de Claudine se postent devant Ariane, l'air absent. Au deuxième coup de sifflet, Claudine fixe le gros diamant de sa bague, replie les doigts et se tourne vers eux.

– *Bis morgen*¹, dit-elle.

– *Bis morgen*, lancent-ils en chœur.

Et ils rejoignent leur chef aux bacs où on lave la vaisselle. Elle les reverra donc demain.

– C'est pour leur apprendre à chanter que vous venez ici tous les jours, madame Gerling ?

– Ils sont de passage. Je profite de leur présence. Je connais leurs familles. Nous nous fréquentons à Zurich. Le scoutisme est la meilleure formation pour les jeunes. L'amour de son prochain, le respect des valeurs. Ça manque beaucoup aujourd'hui.

– L'amour de son prochain, c'est quoi pour vous ?

– C'est compliqué.

– Je veux bien le croire, dit Ariane. Vous avez revu votre fille ?

– Qu'est-ce qui vous fait croire ça, lieutenant ? demande-t-elle ahurie.

– Votre façon de jouer la comédie. Allons derrière, nous serons plus tranquilles pour parler.

La bouche de Claudine se remet en « O » et son sourire prend le relais. Elle suit sans protester. Derrière les bacs il n'y a ni motards, ni enfants, ni aucun bruit, ni personne. D'instinct, Ariane porte la main à son pistolet. Claudine émet quelques borborygmes. Adossée au mur aveugle d'un bâtiment technique, elle ouvre son cabas. La tête lui tourne, avant de pouvoir écouter quoi que ce soit, il lui faut d'abord avaler quelque chose.

Elle a porté des œufs durs emballés dans du papier alu.

– J'ai aussi du comté et du pain de mie, si vous voulez partager.

– Je veux que vous me répondiez.

Les yeux enfoncés de Claudine sont indéchiffrables. Elle dévore ses œufs durs. On entend les scouts chanter derrière le mur.

– Hommage à ceux qui ont l'honneur d'être nés sur la terre de leurs ancêtres, dit-elle enfin en s'essuyant la bouche. Le folklore suisse est riche lieutenant, aussi riche que le folklore allemand. Et je ne parle pas du folklore autrichien. Otto en était fou.

C'est donc en hommage à son mari, le grand Otto Gerling, qu'avec ses modestes moyens, Claudine perpétue une forme de tradition pour les groupes en culottes courtes à qui elle donne le *la*.

– Corsin n'était pas seul. Votre fille était avec lui, madame Gerling.

– Non lieutenant.

– Vous mentez.

– Admettons. Mais avant de vous dire la vérité, laissez-moi répondre à votre première question.

De son luxueux cabas, elle a sorti une gourde gainée de cuir. Verse un fond d'eau sur ses mains qu'elle savonne à vide.

– La régénération de l'espèce, lieutenant, il n'y a pas d'autre sens à l'amour du prochain, chuchote Claudine.

Trop mal articulé pour que le micro puisse capter.

– Vous pouvez répéter ?

Il n'y a pas de réponse. Claudine broie les coquilles d'œufs dans le papier alu qu'elle roule en boule et lance devant elle. Quelqu'un vient de l'attraper. C'est Walter.

Il brandit un objet, une sorte de... Impossible de... Ariane se sent si molle... tout à coup... pourquoi n'arrive-t-elle pas à tenir son pistolet... pourquoi cette odeur... elle la connaît cette odeur... lourde et sucrée... elle la connaît... ne pas respirer... surtout ne pas respirer...

Elle a le temps de voir des visages s'approcher mais pas celui de les identifier... pourquoi tout devient flasque...

¹ À demain, en allemand.

Le choc libère une zone d'ombre, un gouffre obscur où tout échappe. Ce n'est que le début du cauchemar. D'abord il y a ce marchandage avec la mort. Un calcul. Un examen cas par cas. Des personnes qu'Ariane connaît. La mort refuse de transiger sur le nombre de jours qui leur reste. Impossible d'en sortir. Impossible d'échapper à cette comptabilité. La mort a la liste. Les noms. Le nom de sa mère. Sa mère tient un bébé blond dans les bras. Des voix chantent sur son passage.

Cette chanson est la fin du cauchemar. Elle ne dort plus. Où est-elle ? Le sol mouillé. C'est ce qu'elle perçoit d'abord. Il fait nuit. Nuit claire. Pleine lune. Ce qu'elle voit en premier est cette eau couleur de cobalt. Elle entend la source débiter sous son ventre. Pas moyen de se réchauffer. Avant de la mettre là, on l'a dépouillée de ses vêtements et du reste. Ariane tente de se redresser. Réprime un cri. Une douleur qu'elle ne soupçonnait pas. Aucune zone épargnée. Sauf le cerveau. On l'a battue, jetée dans un coin comme un sac. Mais son cerveau lui appartient encore. Elle voit le groupe marcher en ligne dans la rivière. Eau à mi-cuisse, ils chantent en s'éloignant, mains en l'air, trois doigts tendus, pouce replié sur l'auriculaire. Horrifiée, elle aperçoit leurs T-shirts noirs imprimés d'un 18 en pleine poitrine... Ce même nombre tatoué au poinçon sur le corps des prostituées des Salins. Leur signature. Ce qu'ils chantent n'est pas la chanson du béret vert. C'est sur l'air de la division des panzers. Ça dit que la route appartient à celui qui y descend. Que la route appartient aux soldats blancs. Qui ne craignent ni la haine ni les jurons. Ça dit que l'air pur est doux comme un cristal. Ça dit hardi hardi les mâles, de nos femmes défendons les ventres blancs.

La régénération de l'espèce, lieutenant... Le camping, Claudine, Walter... le coup sur la tête. Une crosse de revolver. Et ensuite le tampon dans la bouche. Ce goût d'éther encore... Les jeunes abrutis qui fendent les flots sont les amis de madame Gerling. Skinheads de la Suisse alémanique, fils de bonnes familles. 18 est leur signe de reconnaissance. Comme 88 pour *Heil Hitler*. Ou l'anodine inscription *Lonsdale* qui décore certains blousons achetable en ligne, ne lire que les lettres du centre NSDA, l'organisation nazie qui refléurit dans la grande internationale des nouvelles saisons barbares. Bon

voyage retour à ceux qui ne veulent pas entendre. Bienvenue à ceux qui sont prêts. Sang honneur, soleil noir. Chantons pour nous donner du cœur à l'ouvrage. Chantons et cognons.

Ils l'ont flanquée dans ce vallon fermé. Cette enceinte de pierre en demi-cercle. Fontaine-de-Vaucluse, c'est ici. Un abîme sans fond recouvert de voûtes concentriques, à l'aplomb de la roche où le planeur d'Otto Gerling s'est incrusté. Éjecté le corps du maestro. À l'endroit même où elle se trouve. Où tant d'autres choses ont eu lieu. Ici Pétrarque guettait les apparitions de Laure... *Dans le demi-jour effrayant du portail de l'amour*. Tu parles Charles, le temps n'est plus au registre lyrique. Ce qui ne change rien à la topographie des lieux. Quand les pluies sont abondantes, la source passe au-dessus de cette terrasse qui la sépare de la Sorgue. La plus grande hauteur du torrent couvre d'écume la digue qu'elle traverse à gros bouillons. C'est là qu'elle va mourir. Dans l'indifférence des paysages sans mémoire. Les crânes rasés ont beau lui tourner le dos, ils vont revenir, constater qu'elle est encore vivante et l'achever. Elle le sait. Mais elle ne sait pas encore qu'à deux cents mètres de là, avant les barrages, trompant leur vigilance, une autre femme se laisse dériver.

Plusieurs fois ils l'ont tabassée elle aussi, lui ont mis la tête sous l'eau. Maintenant ils la croient morte. Et elle se laisse dériver encore. Contrôle les battements de son cœur. Combien de temps pourra-t-elle retenir sa respiration sous l'eau ? Son ventre racle les pierres. Ils ont cru la massacrer mais le réseau qui la maintient en vie n'est pas tout à fait déchiré, certaines connexions assurent. *La rivière sans retour*, ça lui revient. Ce même bruit de torrent furieux. Le film préféré du vieux. Robert Mitchum aussi raclait son ventre sur les pierres avec son beau pantalon qui ressemblait à un pantalon de ski ou de chasseur alpin, mais dans l'eau. Et c'était pour sauver un enfant, le sien et une femme enfant, la blonde Marilyn. Le vieux raffolait du pantalon de Mitchum et des enfants et des femmes enfants qu'on sauve au cinéma. Il s'est offert la même tenue que l'acteur. Sur les poches il a fait broder ses initiales, O.G. Ce pantalon est-il toujours accroché dans le vestiaire des costumes du répertoire où Otto Gerling l'a si souvent enfermée ?

Elle ne peut plus respirer. Émerge, au bord de l'évanouissement, paralysée par le froid. Réussit à se hisser sur une pierre plate et reconnaît l'endroit.

Elle est venue si souvent avec lui... La fatigue aidant, elle croit le voir encore, torse nu, debout sur une pierre. Chevelure rejetée à l'arrière. Bras levés vers des musiciens invisibles. Il n'y a pas que ça. Il y a aussi l'Aston Martin garée à l'entrée près des platanes. Quand

ils revenaient de Château-Blanc. La piste d'atterrissage où on posait l'avion après le vol en planeur pour revenir en voiture sur les lieux un quart d'heure plus tard. O.G. le voulait. Apprécier d'en bas, de la fosse d'orchestre, ce qu'il avait vu d'en haut. Admirer le cirque.

Le groupe avance plus loin du côté de la grotte. Elle croit voir une forme nue s'échapper vers un chemin de terre. Les crânes rasés lancent un cri et s'élancent à sa poursuite. Elle progresse et peine à contre-courant. Entend un coup de sifflet et aperçoit un skinhead dans la montée. Il pisse, tête levée vers les ruines du château. Elle réussit à sortir avant les barrages et s'échappe devant la brasserie Philips. Elle s'assied devant le platane creux où elle déposait les lettres et venait chercher les réponses, les solutions, l'espoir. Elle attendait ça. Et O.G. buvait les Picon bières offerts par le patron en échange d'autographes ou d'anecdotes sur les divas.

Elle emprunte l'escalier aux rambardes de ciment à la mode des stations thermales d'avant 14. Il mène à la tombe du curé André. C'est ce que racontait le patron de la brasserie Philips. Tout lui appartenait, avant, au curé André. La fontaine et les terres cédées aux habitants de Vaucluse. Devenues lieu de visite, de pèlerinage. Et d'horreur. Pour elle. Dieu ne cherche pas par là.

Tapie derrière un bosquet, Ariane la voit venir de loin, haletante, le corps aussi meurtri que le sien. Son visage est tuméfié, ses seins, ses jambes couverts de bleus. Un rayon de lune éclaire sa chevelure taillée à l'emporte-pièce. Ariane émerge en tremblant de son abri de feuilles que les skinheads ont dépassé sans la repérer. La femme recule. Ariane lui tend la main. La femme se rétracte.

– Approche-toi Colombe, je ne te veux pas de mal.

– Comment tu sais mon nom ?

Son regard est aussi violent que sa voix. Ariane la sent prête à affronter le pire. Et à résister comme elle a fait jusqu'ici. Comme elles ont fait toutes les deux. Une façon de faire connaissance un peu étrange. Mais la normalité échappe à certaines circonstances. Il faut improviser une fois de plus en évitant les dégâts.

– C'est ton nom qui m'a conduite ici. Qu'est-ce qu'ils ont fait à tes cheveux ?

Ariane avance encore la main. Cette fois Colombe ne recule pas.

– Un couteau à cran d'arrêt. Ils ont fait ça et moi j'ai fait la morte.

La tête sous l'eau, j'ai l'habitude. Et toi, t'as l'air pas mal amochée aussi. Qu'est-ce qui va se passer maintenant ? Tu as la réponse ?

– Tu vas m'aider à la trouver, dit Ariane. Viens, on n'a pas vraiment le choix.

Après avoir déposé Ariane au camping, Marquez s'est rendu à la pompe faire son plein d'essence. Comment pouvait-il savoir ce qu'elle allait subir en son absence. Loin des yeux, loin des yeux ! Ce qui doit arriver arrive sans qu'on puisse lever le petit doigt. Un pressentiment lui soufflait que. Bien sûr. Mais quoi ? Il lui arrive si souvent de s'inquiéter pour rien. L'inquiétude est une seconde nature qui le paralyse. Rien de mieux.

Il a attendu à la pompe. Devant lui, un handicapé remplissait des bidons pour sa tondeuse, son motoculteur, il lui fallait aussi des bouteilles de gaz et l'employée est allée les chercher dans une réserve attenante. Quand le tour de Marquez est venu, il a pu faire le plein. Mais ensuite, impossible de démarrer. Un jeune est arrivé à son secours. Il a examiné le moteur. Dit qu'il pouvait s'en occuper. Il travaillait dans un garage chez son oncle. Il faut revenir dans la soirée voir ce qui était possible ou non.

Marquez a aidé le jeune à garer la voiture sur le bas-côté. Il a pris le numéro du garage et il est reparti à pied. Ensuite il a appelé Ariane de son portable. Coupé. Ni messagerie ni rien. Alors il s'est mis à courir. Ça faisait un moment que ça ne lui était pas arrivé. Son corps pesait une tonne. Il a fallu un bon kilomètre pour que ses jambes retrouvent un rythme, une autonomie. Alors il s'est mis à transpirer et il a conservé le deuxième souffle jusqu'au camping de Tarascon.

La fête battait son plein, les motards dansaient avec des filles. Ils avaient installé une sono et le patron servait des sangrias au bar. Personne n'entendait ce qu'il disait. Quand la sono s'est arrêtée, quand enfin il a pu interroger les uns et les autres, il n'a obtenu aucune information. Personne n'avait vu le lieutenant Messidor. Entre quatorze et quinze heures, les employés étaient occupés, et supposons qu'elle soit passée, en aucun cas elle ne s'est adressée à nous. Le patron, que tout le monde appelait Totor, considérait Marquez d'un air morne. Il ne restait plus qu'à visiter l'arrière du camping, à l'écart de la fête, et Marquez s'est dirigé vers les mobile-homes. Totor l'a rattrapé.

– Désolé, c'est privé, il a dit. Si c'est pour connaître les tarifs, je

peux vous donner un dépliant. Ça vous intéresse les tarifs ?

C'est à ce moment-là que Marquez a aperçu les bacs à linge et le fil où séchaient des vêtements et des foulards à insignes.

– Il y a des scouts ici ? il a demandé.

– En randonnée. Ils reviennent demain. Hier ils étaient avec les enfants. Ils ont capturé un silure de deux mètres seize dans le Rhône. Quatre-vingts kilos il pesait. D'autres questions ?

– Oui, une, ils avaient le crâne rasé ?

Les yeux de Totor se sont agrandis sans éclat. Marquez observait la veine qui gonflait sur sa tempe. Mais comment lui faire avouer ce qu'il ne voulait pas dire ?

Totor a raccompagné Marquez à la sortie, vous avisez pas de revenir nous emmerder ou j'appelle la police.

– Merci je le ferai moi-même, a répondu Marquez.

Fin de l'entretien.

Tard dans la soirée il a récupéré sa voiture chez le garagiste. Après de multiples tentatives, messages et SMS à répétition, Grosset a enfin décroché. Il se relevait d'une petite angine de poitrine, il allait mieux. Demain il reprenait le collier. Et il a écouté Marquez sans l'interrompre. Au bout d'un moment, il a dit je vois, j'ai une théorie. La théorie c'est que Marquez avait trop l'esprit d'hypothèse. La disparition d'Ariane, Grosset n'y croyait pas. Elle devait être quelque part à fureter. Solo, cavalier seul, comme d'habitude et sans avertir quiconque. C'était son genre. Mais puisque Marquez insistait, il acceptait de lui donner rendez-vous à Maillane, au Café du Progrès, où il se trouvait avec des amis.

Marquez est arrivé avec un quart d'heure d'avance. Il s'est installé au bar. Du fond de la salle Grosset lui a lancé je suis à vous, j'arrive de suite. C'est-à-dire plus tard. Interrompre sa partie de cartes lui posait moins problème que la discussion sur le match du lendemain. Alors que tous les pronostics donnaient Marseille gagnant, Grosset se permettait d'avancer que Paris avait ses chances, déclaration inadmissible prouvant qu'il n'était pas un vrai Marseillais. Comment un représentant officiel de la région pouvait-il énoncer des choses pareilles ? Il ne quitterait pas la table avant d'avoir fait amende honorable, il fallait régler ça. Marseille sera gagnant, on te demande juste de l'admettre, c'est tout de même pas sorcier de reconnaître les

choses, tu reconnais que tu t'es trompé et tu nous remets une tournée pour t'apprendre à dire des conneries. Grosset a remis la tournée. Tout le monde a apprécié, sauf lui. Perdre la figure devant les aînés de la municipalité, il aime pas. Et quand il a serré la main de Marquez, il faisait la gueule.

Ils se sont installés en terrasse. Cette même terrasse où quelques décennies plus tôt, un poète à grand chapeau célébrait le vin, la chair des femmes et l'occitan. Marquez a appris ça en arrivant dans la région. Frédéric Mistral, chevalier du félibrige. Porté par le vent qui souffle son nom. Debout à le défier. Héraut battant rappel de la cause régionale aux quatre points cardinaux. Des pèlerinages ont eu lieu à la Belle Époque. Maillane, arrêt people pour voir le totem vivant. Même un chef sioux lui a rendu visite et donné présent d'une coiffe en plumes, toujours accrochée dans la maison natale du poète.

Une serveuse en corsaire fluo à impressions de papillons roses leur sert deux bières.

– Des chips, commandant ?

– Je suis au régime Manon, tire la langue, je te prie.

Manon montre sa langue où brille la perle bleue d'un piercing.

– C'est cicatrisé au moins ?

– La nuit je l'enlève. La bière c'est pas bon pour le régime. C'est votre quatrième.

– Occupe-toi de tes papillons roses.

Manon réintègre le café. Les papillons dansent sur ses fesses. Grosset soupire. Les jeunes, il n'y comprend plus rien. Tous des drôles d'artistes. Il toise Marquez. L'ironie de son sourire ne trompe pas. Ça s'annonce mal. Le démarrage confirme.

– Alors comme ça vous êtes revenu dans la région ? demande Grosset d'une voix sinistre.

Il sait parfaitement que Marquez quitte Barcelone plusieurs fois par an. Faire celui qui ignore, il préfère. Qu'Ariane puisse avoir une liaison durable avec ce barbouilleur le dégoûte. Il en est conscient. Marquez aussi.

– Oublions les raisons de ma présence, commandant. J'ai besoin de votre soutien.

Grosset remue la tête de haut en bas et retour. Le ciel est sans

étoiles.

– Moi, j'ai besoin d'arguments, dit-il enfin. Reprenons du début : Salins-de-Giraud, la plage, les prostituées attaquées, le ticket du camping de Tarascon retrouvé près des corps... Là déjà, problème.

– Ariane a eu tort de le ramasser, c'est ce que vous pensez ?

C'est ce que pense Grosset, oui. Il revient au SRPJ de relever ce genre d'indice. Ariane aurait dû remettre ça à la police scientifique, au lieu de l'emporter pour mener anarchiquement une enquête qui ne la concerne pas. Qu'espérait-elle trouver au camping de Tarascon ?

– Des scouts au crâne rasé. Un pensionnaire de la maison de retraite les a signalés.

Grosset se gratte le nez. C'est loin d'être gagné. Marquez insiste sur la nature du crime. Il fait à nouveau état des motifs poinçonnés sur le ventre des Roumaines. Le menton de Grosset se crible de petits trous. Il ne bronche pas. Pour être plus précis, Marquez dessine les sigles sur une pochette d'allumettes. Grosset tourne et retourne la pochette. Comment le peintre sait-il tout ça ? Ses gros yeux pochés interrogent Marquez.

– C'est exactement ce que j'ai vu.

– Les corps, vous les avez vus ?

– J'ai même pris des photos.

– Ce n'est pas très légal, monsieur le peintre.

– Non, pas très, mais nous avons pensé que ça pourrait servir.

– Qui ça nous ?

– J'ai accompagné le lieutenant Messidor aux Salins-de-Giraud.

– Depuis quand faites-vous partie de nos services ?

– Depuis quand faut-il faire partie de vos services pour lutter contre les groupes néonazis ? Ils progressent à la vitesse grand V. C'est général. Leurs équipes sont très mobiles. Ils peuvent s'incruster n'importe où. Vous qui vous intéressez au foot, les « fights », les bastons, c'est eux aussi, vous êtes au courant ?

– Pas d'extrapolation. Un match c'est différent. À Lyon, les agresseurs présumés ont été arrêtés. Ils seront punis, je ne me fais pas de souci.

– Moi oui, commandant. Ce n'est pas aussi simple que vous croyez.

Grosset réprime un hoquet. Il cherche les termes adéquats pour répondre. Regrette d'avoir trop bu avec les collègues. Son médecin l'a prévenu du danger de l'alcool dans sa situation et aussi que les efforts de mémoire peuvent provoquer la perte d'un neurone. Une perte définitive. Son visage se nuance de gris, les termes adéquats reviendront d'eux-mêmes. S'ils ne reviennent pas tant pis. Il faut rester calme. Expliquer sans se presser avec les mots à sa disposition.

– Je vous arrête tout de suite.

Il commence par là. Chaque phrase doit jeter son poids et il enfile la suivante.

– Je sais qu'Ariane a beaucoup d'imagination mais laissez-moi vous dire deux trucs.

Le premier truc est qu'il reste en liaison avec le SRPJ. *L'affaire est dans les tuyaux*. Il se surprend à détester la formule, en veut un peu plus à Marquez et continue sur sa lancée. ADN, autopsie, tout est prévu, tout est en route, selon les dernières techniques, selon les toutes nouvelles normes européennes. Un deuxième hoquet annonce le deuxième truc à dire. Les sigles sur les corps des filles pourraient, selon le SRPJ, être antérieurs à l'agression. Il croise le regard sidéré de Marquez et se sent humilié comme quand il était gamin. Pourquoi déguisait-il les zéros sur son carnet de notes ? Pourquoi se pose-t-il la question maintenant ? Marquez ne le quitte pas des yeux. Pourquoi fixe-t-il ses souliers ? Pourquoi porte-t-il la main à son bras gauche ?

– Je vais vous chercher un verre d'eau.

– Si vous pouvez atteindre ma veste, murmure Grosset, je l'ai laissée à l'intérieur.

Marquez revient avec le verre d'eau et la veste. Grosset fait tomber un comprimé dans sa bouche. Repose le verre. Peu à peu il s'apaise.

– Ça va aller, ne vous inquiétez pas... J'ai une théorie sur ce que vous me dites. Et une question aussi. Qu'est-ce qu'un groupe de néonazis irait foutre au camping de Tarascon ?

– Ce que font tous les campeurs commandant. Dormir avant de repartir. Il faut bien se poser quelque part. Pour Ariane, vous décidez quoi ?

– Vous le saurez en temps voulu.

– J'ai déjà réfléchi commandant. Il faut lancer un appel général.

Vous êtes combien dans votre brigade ?

– Occupez-vous de vos oignons, Marquez. Vous donnez vos arguments avec trop de force et de passion. Ça les affaiblit. Je garde vos allumettes et vos petits dessins.

Il a glissé la pochette dans sa poche et s'est levé. Marquez propose de le raccompagner mais Grosset a sa voiture et il va la chercher à petits pas, en tenant ses clés parallèles à la route.

Colombe marche en tête. Elle connaît le chemin et Ariane suit. Deux femmes à poil devant le destin. Un retour aux origines dont elles se passeraient volontiers. Même pas l'élégance d'une métaphore. Un dépouillement à sec. *Et je maudis le jour où je vis le soleil qui m'a donné l'aspect d'un natif des forêts*. Pétrarque a dit quelque chose comme ça, ici même, en attendant Laure. *Mon désir obstiné je le dois aux étoiles*, il a dit ça aussi. Sur ce même chemin qui mène aux niches troglodytes face au château de Philippe de Cabassolle. C'est là que Colombe a proposé qu'on aille se cacher en attendant que les crânes rasés s'égarant. On les entend de loin. Ils ont dû retourner à la grotte. Ou partir vers la pierre où ils ont laissé Colombe pour morte.

Ariane se passe la main sur le visage, chaque zone souffre. C'est au ventre qu'ils ont tapé le plus fort. Seuls ses cheveux ont résisté à leurs couteaux. Trop frisés.

Elles reprennent leur marche en se racontant des bouts de leur vie. Quelques morceaux de couleur dans le paysage, un échange qui leur fait du bien, une approche de bric et de broc où l'une apprivoise l'autre sans la découvrir vraiment. À un moment, Colombe demande à Ariane si elle a peur. De se retrouver un jour sous les bottes de ces connards ? Oui, Ariane dit qu'elle a très peur.

Ses pieds meurtris peinent sur les cailloux et elle envie la corne de ses ancêtres paternels coupeurs de canne à sucre. Elle juge honnête de le préciser.

Colombe est très impressionnée. L'histoire des bottes des connards lui fait penser à son beau-père. Elle se souvient qu'O.G. aimait les tempos rapides, un peu secs. Un jour que ça n'allait pas comme il voulait, il s'est énervé. Elle s'en souvient très précisément. Il s'est terriblement énervé et il a dit à l'orchestre : Messieurs... est-ce que vous avez déjà marché avec des crampons cloutés sur l'abdomen d'un cheval ?

Ariane est soufflée. Celle-là, il fallait la trouver. Selon Colombe il en a trouvé d'autres. Son beau-père aimait marquer les gens.

Ariane s'est arrêtée de marcher. Elle a trop mal aux pieds.

Colombe a une idée : prendre trois herbes différentes, n'importe lesquelles, et frotter. Elle cueille à mesure qu'elle parle.

– Les gitans t'ont appris ça ?

– Entre autres. Assieds-toi-là Ariane, tu vas voir.

Ariane se laisse faire et à sa grande surprise la brûlure s'apaise. Elle se relève, prête à repartir. L'idée la traverse que Colombe est une sorte de fée en haillons. Mais ce qui se passe en bas est tout sauf un rêve éveillé. Ça braille du côté des barrages. Un règlement de comptes. Entre frères d'armes. Une brutalité ordinaire sans incidence. Ensuite ils reviendront à la charge.

– C'est eux qui t'ont amenée là Colombe ?

– Va savoir, j'ai d'abord eu droit à Walter, comme toi. Après je sais plus. C'est qui ces mecs d'après toi ?

– Des nazillons de la Suisse alémanique. Ils ont des frères partout. Les objectifs sont simples, donc facilement exportables. Légitimer la lutte armée contre le pouvoir en place, préserver l'existence de la race et un futur pour les enfants blancs. C'est leur obsession. Viendra un temps où la propagande raciale devra laisser place à l'acte pur. C'est sur leur site. Ils en changent souvent. Des groupes puissants les protègent et les hébergent. Entre autres activités, ils ont des réseaux qui tuent les gitans et les prostituées. Ils fracassent les jeunes qui distribuent des préservatifs.

Colombe se lève, ramasse une petite branche lisse comme un crayon, relève une mèche qui lui tombe sur les yeux et la pique en barrette.

– Moi, je ne connais que les nazis de la vieille école, les crapules comme mon grand-père maternel.

Le chemin s'élargit, Ariane se rapproche. Colombe dit qu'elle aimerait mieux une autre histoire. Une histoire d'avant tout ça. Quelque chose de plus drôle et de plus héroïque. Sans aviateur si possible.

L'histoire qu'Ariane préfère c'est l'histoire du Drac. Il y a longtemps à Fontaine-de-Vaucluse, un dragon terrorisait la région. Ses écailles étaient dures comme le fer, sa mâchoire redoutable. Tout le monde se cachait sur son passage. Une nuit, l'évêque de Saint-Véran, un ermite qui préférait les balades en montagne aux fastes de la cour, entend les hurlements du Drac. Des hurlements à faire trembler les morts. La montagne tremble aussi. Ça tremble de partout, sauf du côté de Véran. Véran est sourd au danger et à la peur. Il marche droit dans sa soutane caramélisée qui n'a jamais connu le savon mais qui va connaître le Drac. Et Véran, protégé par sa foi et son courage, s'approche de l'ancre du monstre. Une croix dans une main, une longue chaîne de fer dans l'autre, c'est tout. Et ça suffit. La lutte s'engage. D'un côté le petit ermite, de l'autre la créature du diable. Ça dure toute la nuit. Il n'y a ni loup ni chèvre ni personne pour témoigner si la montagne est violette ou d'une autre couleur. Véran est seul avec sa proie. Et il en va de même du Drac. Pas une goutte de sang. Le Drac a beau résister, il ne coule pas. Et c'est là que l'ermite a l'illumination. Si le monstre est en fer, seul le fer peut le toucher. Alors Véran lance la chaîne et réussit à l'entourer autour du cou de la bête qu'il dompte du signe de croix. C'est un combat effrayant. La soutane de Véran est arrachée par les écailles du monstre, mais Véran, même nu, garde la foi du charbonnier. Et le Drac, empêtré dans la soutane, finit par l'avalier et s'étouffe. Alors Véran l'emmène mourant et le lance par-dessus la montagne du Lubéron. La tête va atterrir à Lourmarin, le bout de la queue fourchue s'abat à Bonnieux et dans les derniers soubresauts avant la mort, le Drac creuse la combe de Lourmarin.

Colombe trouve que c'est une belle histoire. Elle voudrait savoir s'il y a une morale à la fin.

Ariane pense que c'est plutôt un hommage au petit saint. Hommage gravé quelque part et conservé longtemps dans la mémoire collective : « Par toi, que le dragon soit à jamais détruit et que ta légion maudite soit pour toujours expulsée. » C'est toujours valable, conclut-elle, à ceci près qu'il vaut mieux ne pas trop compter sur les miracles des saints pour se coltiner les monstres.

Chemin faisant, elles arrivent à l'abri, une grosse coque de pierre

trouée où quelques décennies plus tôt des maquisards se sont embusqués.

– Je passe devant, dit Ariane.

Elle se baisse pour entrer et Colombe se baisse aussi. Un serpent file entre ses jambes. Elle ne crie pas. Son pied tape le sol. Le serpent disparaît.

– On peut s'asseoir maintenant, dit Colombe, en écartant les feuilles avec ses pieds pour dégager une surface de terre dure et nette.

Où a-t-elle appris tout ça ?

Ariane s'installe près d'elle, face à l'entrée. La lune éclaire le château de Philippe de Cabassolle. Et Colombe se met à parler. Un récit haché. Présent et passé confondus. Un faisceau de pistes qui se présentent sans joint apparent. Ariane écoute sans chercher à y mettre un ordre. Quelques mots accrochent son attention, certains repris plusieurs fois. La façon dont Colombe s'attarde sur une phrase, le silence qui la rattache à une autre, sa façon de noyer les informations ou de les mélanger dressent un portrait inachevé, mystérieux et bancal, à l'image de sa vie.

Après sa fuite à l'âge de douze ans, Colombe s'est réfugiée incognito dans plusieurs endroits. Elle a passé quelques années sur les routes avec les Roms. Ils l'ont aidée et protégée. De la vie et des hommes. À dix-huit ans, aucun n'avait le droit de l'approcher. Ensuite, elle est partie. Depuis elle circule. Seule de préférence. Pourquoi subitement, après vingt-deux ans d'absence, revient-elle voir Corsin ? Pourquoi retourne-t-elle avec lui chez Claudine d'Archangelo, veuve Gerling, cette mère qui lui a fait tout ce mal dont elle parle dans ses lettres ?

À la question est-ce que ton beau-père t'a violée, elle esquivé, répond qu'il ne s'agit pas d'elle. Parle de rendez-vous avec les musiciennes. Dit qu'avant de répéter ou avant les concerts, Otto Gerling faisait ça derrière un rideau.

– Il te demandait de regarder ?

– Il me demandait de le suivre. Je devais être là et mettre une robe bleue.

Elle dit qu'ensuite il se comportait comme si rien ne s'était passé et il la faisait asseoir au fond de l'orchestre.

– J'ai amené ma fille, j'entends encore sa voix, il m'appelait sa fille. Façon de dire qu'il n'était pas libre. Pas disponible en tout cas.

Quand on a charge d'âme on ne peut rien promettre. Il me l'a expliqué plusieurs fois pour être sûr que je comprenne bien.

Elle frissonne. Quelle réparation à ce genre de saccage ? Qui oserait dire qu'une solution existe ?

– Le pire, Ariane, c'est que j'étais sous anesthésie. Avec lui c'était joué d'avance. Même sans médicaments. C'est ça qui me donne froid. Et pas seulement. L'admiration que j'éprouvais aussi. Malgré tout ce qu'il a fait.

– Qu'est-ce que tu admirais ?

Colombe ramène ses jambes sous son menton.

– Sa capacité de me foutre les jetons. Et aussi ses déclarations. C'était comme un oracle. Il disait personne n'est responsable. C'est le hasard tout ce qui arrive. Le hasard et les circonstances. Il n'y a pas de faute. L'homme veut être libre.

– Il a pompé ça chez le père Nietzsche.

– Peut-être. Il ne parlait pas de ses lectures. Les partitions, il les connaissait par cœur. Il reprenait sans cesse les mêmes morceaux. Je ne l'ai jamais vu lire en fait. Il avait des problèmes avec les caractères. Dès qu'il commençait un bouquin, il trouvait que c'était imprimé trop petit. Il lui fallait des grandes lettres.

Y repenser la fait rire. C'est irréprouvable. Une gaieté jeune et fraîche, malgré les circonstances de ce passé, le hasard qui l'a prise en otage et la piste à nouveau sur ordre de sa propre mère, du côté des crânes rasés qu'on entend patauger dans l'eau à sa recherche.

– Les novices que ton beau-père violait derrière un rideau, aucune ne s'est plainte ?

Colombe secoue la tête pour dire non, le cœur lui manque, elle finit par dire oui. Il s'agit d'une violoniste. Marie-Hélène Luther. Quinze ans à peine. Personne ne l'a crue. Il l'a traitée de *meschugge* ¹ devant les musiciens. Elle a pleuré. Beaucoup pleuré... Mais les larmes n'impressionnaient pas Gerling. Il détestait les épanchements et encore plus l'aveu de ses fautes et davantage encore la pitié pour autrui.

¹ Maboul, en allemand et aussi en yiddish.

Otto Gerling se méprisait. C'est ce que vient d'affirmer Colombe. Le seul remède dans ce cas-là : être secondé par une femme à la hauteur.

– Ma mère était comme ça Ariane. C'est elle qui lui donnait la force de hurler à Marie-Hélène Luther : Tu me dois ta carrière ! Sans moi tu ne serais rien ! Le soir à la maison, il continuait, elle me doit tout, tout ! Soit elle se rétracte, soit j'attaque ! Diffamation ! Elle va payer ! Diffamation ! Plusieurs fois il a répété ça. Il nous prenait à témoin. Du petit déjeuner au dîner. Plusieurs jours de suite. Il nous suivait partout. Diffamation ! Diffamation ! Dites que j'ai raison ! Et il fallait dire oui tu as raison oui tu as raison ou sinon...

– Sinon quoi ?

Colombe se cache la tête dans les mains.

– On ne pouvait pas faire autrement Ariane, il était déchaîné. Pas seulement contre Marie-Hélène Luther, contre nous aussi.

Elle prononce quelques mots en allemand, une phrase inachevée en souffrance dans un port abandonné où il lui faut revenir. Et elle reprend en français. Il s'agit de Romy, la bonne. Romy époussetait les stradivarius. Gerling en possédait trois. Il fallait les manier avec précaution et Gerling surveillait que tout soit fait selon les règles. Une fois le violon nettoyé, il faisait signe à Walter, l'amant de Romy, qui le rangeait dans la grande armoire vitrée et aussi...

Elle s'interrompt à nouveau mais c'est pour reprendre sa respiration. Le débit précipité de ses paroles lui a coupé le souffle. Ariane attend que l'air se stabilise dans ses poumons, cet air problématique à expulser quand un trop-plein inattendu se manifeste.

– J'en étais où ? demande Colombe.

– À la jeune violoniste violée et au nettoyage des stradivarius par les domestiques.

- Il y a maman aussi. *Mein Mutter*. Elle se fait les ongles.
- Vous parliez allemand entre vous ?
- Ils se parlaient allemand entre eux. Moi ils me parlaient français. Otto ne supportait pas les ongles rouges. Il trouvait que ça faisait putain. Il voulait qu'une femme soit naturelle. Il lui a dit. Elle s'est énervée. Elle a eu un geste. Le flacon de dissolvant a glissé. Des gouttes ont coulé sur le vernis du stradivarius. On a cru qu'il allait avoir une attaque. Il nous a traitées de *Schwein* et il a détaché sa ceinture.
- Il vous a fouettées ?
- Il n'a pas eu le temps. Un journaliste est arrivé pour une interview.
- Dis-moi juste une chose Colombe, pourquoi es-tu revenue voir ta mère ?
- Colombe se raidit. Le silence s'installe.
- Tu ne veux pas me dire ?
- Ça t'avancera à quoi ?
- Moi je sais pas. Toi peut-être, suggère Ariane.
- Oui, peut-être. Disons que j'avais besoin de récupérer un film.

Ça ne peut pas être que ça. Mais c'est ça aussi. La fameuse lettre à Corsin. Cette phrase : *Il veut des images de moi. Maman l'aide. Je la vois dans la glace...*

- Un film amateur ?
- Oui.
- Et il y a quoi sur ce film ?
- Si je le savais, murmure Colombe.
- Et tu comptais sur Corsin pour t'aider à le récupérer ?
- J'ai pas envie de répondre. J'ai plus envie de parler de moi.

Des nuages obscurcissent le ciel. On ne voit plus le château. Les scouts continuent à grand bruit leurs investigations dans l'eau verte.

– On s'arrache, dit Ariane. Il va y avoir de l'orage. Ils vont chercher à s'abriter. Ce coup-là ils risquent de nous trouver.

Colombe sort derrière elle.

Elles descendent par le sentier et arrivent à la berge. La troupe est loin. Nage le crawl, barda sur la tête, course à qui arrivera le premier. Mais que fait ce paquet roulé sur un rocher ?

– Y en a qui ont oublié leurs fringues, dit Colombe.

Elles se précipitent sur le tas, déchirent les écussons et s'enfuient avec les vêtements.

Oui je veux revoir dans mon vieux Transvaal

Ma ferme au toit de chaume où le parfum

Du miel et des conifères

Embaume l'air pur et clair comme un cristal.

Les jeunes sauvages sont revenus sur la berge. Leur chant se déploie dans le silence. Soudain, coup de sifflet. Ariane se retourne. Aperçoit le chef de l'autre côté de la rive éclairée par la lune. Il a les sourcils blancs de prince Erik, le chiffre 18 tatoué à l'occiput. Il lève le bras, lance un slogan en allemand et plonge pour traverser. Les autres plongent derrière lui.

Ariane attrape la main de Colombe. Sans cesser de courir, elles les entendent bientôt lancés à leurs trousse. Quoique bien entraînées l'une et l'autre, rien n'indique l'issue de ce qui peut arriver.

Frankie Paoli, sous-brigadier de service à Avignon, chargé de surveiller un certain René Corsin placé en garde à vue depuis la veille, prend acte de ses réclamations. Il lui a déjà donné de l'eau et un sandwich, payé de ses propres deniers, puisque l'administration ne prévoit rien. Ni nourriture, ni savon, ni papier toilette. Il pourrait s'en tenir là mais Corsin a d'autres exigences. Bien que le droit de visite soit réservé aux seuls membres de la famille, il veut rencontrer d'autres personnes. Une certaine Amade, une certaine Noor, ou à défaut un lieutenant de police avec qui il est en contact pour son histoire de décharge, une Ariane Messidor de Graveson. Celle-là, éventuellement, a dit Frankie perturbé par ce type qui lui paraît sincère et, quoique aplati par les circonstances, plutôt noble de cœur. Il a envoyé un courriel.

Ayant accompli cette besogne, il fait cinquante tractions sur les bras devant le portrait du président de la République. Puis il se lave les mains, nettoie le lavabo crasseux avec ses Kleenex qui lui servent en toutes circonstances et retourne s'asseoir. Les yeux baissés sur le téléviseur, il attend devant une dramatique sentimentale à faire pleurer les murs le match retour de l'OM.

Au générique de fin, il prend connaissance de ses messages. Sa copine compte sur lui demain à Carpentras où depuis deux ans elle écoule le grenier d'une cousine qui, à cent ans passés, n'ayant jamais vu le loup, amassait de tout et ne se séparait de rien pensant que ça pourrait servir un jour. Ça sert déjà à faire péter les plombs de Frankie. Chaque semaine la copine le convoque. Il s'occupe de donner les tickets au placier, surveille le stand quand elle est occupée et boit accessoirement comme un trou. Demain il ira. En attendant, il est libre. Pas comme ce pauvre Corsin qui aurait pu suivre le match lui aussi. En prison au moins on a la télé. Il y a d'autres inconvénients bien sûr. La prison, il ne la souhaite à personne. Encore moins que les héritages des cousines vierges.

Les équipes commencent à défiler sur la pelouse. L'OM a belle allure. Il monte le son, fourre trois chewing-gums dans sa bouche et se prépare à la confrontation. Outre la rivalité historique des deux clubs, le titre en jeu, le tour d'horizon des forces et faiblesses en présence, grand dada des commentateurs qui se trompent la plupart,

surtout ceux de Paris, Frankie espère que ce sera un beau match. C'est le moment que Marquez choisit pour franchir le seuil du commissariat.

Frankie a entendu. Il est de garde, il doit réagir et demander c'est à quel sujet. Marquez dit que c'est au sujet du mail envoyé au lieutenant Ariane Messidor. Au sujet de sa visite à Corsin. Ariane ne peut se présenter. Il vient à sa place. Frankie demande à quel titre. Marquez répond qu'Ariane est injoignable depuis hier, le commandant Grosset de Graveson, qu'il a lui-même prévenu, a envoyé des équipes à sa recherche. N'ayant reçu aucune nouvelle de Grosset depuis son appel, il tait son inquiétude. Préfère insister sur le quart d'heure d'entretien qu'il souhaite obtenir avec Corsin. Frankie demande encore à quel titre, mais il ne peut s'empêcher de lorgner les joueurs de l'OM qui se déchaînent sur l'écran. Marquez tente de le ramener dans les hauteurs de sa mission. Peine inutile, Frankie décolle en direction de la pelouse, le travail de Cheyrou, n° 10 sur l'écran, est vraiment grandiose. Cheyrou amène un surplus sur le plan technique, explique le commentateur et le travail de Niang, comme il réussit à mystifier son adversaire direct, quel beau match regardez-moi ça. La hauteur de sa mission est là. Le reste attendra. Marquez peut se broser. Être l'ami d'un lieutenant de police disparu et remonter les pistes à l'aveuglette sans autorisation ne lui donne aucun avantage. De l'autre côté de la cloison, Corsin crie qu'il a envie de pisser. Marquez saisit la balle au bond, on vous appelle, allez ouvrir.

Mais Frankie reste scotché, on vient de contrer Sességnon, vous permettez ? Dieu soit loué, il y a corner à suivre pour le PSG et Marquez appuie sur le bouton qui fait mal, vous avez vu comme il était bien frappé ? Frankie n'en revient pas. C'est Cana qui était au marquage là, putain de fainéant, au prix où ils sont payés, il peut sauter tout de même, il a dû aller encore en boîte. J'ai bien l'impression que c'est Hoarau qui a mis la tête, insiste Marquez, on va le voir sur le ralenti. Vous vous trompez c'est impossible, impossible, dit Frankie abasourdi. Mais le ralenti confirme, le PSG mène un zéro, Frankie ne peut absolument rien.

La mort dans l'âme, il va faire pisser son prisonnier de la veille, ces enculés de Parisiens, il ne peut s'empêcher de le marteler en attendant à la porte, et quand il revient à son poste, Marquez en profite pour renverser les termes du marché. À la question où on en est, il répond que Marseille remonte doucement. Frankie retrouve le sourire, oh là là, Cheyrou sur le côté ! Koné s'est glissé après le relais ! La frappe instantanée ! Oh comme c'est beau ! Valbuena ! L'instinct du buteur ! Oh le but !

– Vous êtes un vrai supporter, continuez à regarder, dit Marquez, Corsin je lui parle derrière la grille, c'est juste pour le réconforter, je n'ai aucune arme, aucune drogue, vous pouvez me fouiller et ensuite on sera sur vos écrans de contrôle. Le regard de Frankie ne trompe pas, il va céder et Marquez a la sensation de donner un ballon dans la profondeur.

Assis sur le banc, Corsin observe l'étranger qui s'obstine à vouloir lui causer derrière les barreaux. Non que l'étranger soit désagréable, sa voix douce et chantante lui rappelle une escapade à Madrid où il a picolé il y a deux ans avec un trafiquant de bagnoles qui voulait lui fourguer sa sœur en prime. Tout est possible en ce bas monde, il a beau le savoir, ce qui lui brûle la langue il ne peut le livrer tout de go à ce bonhomme. Et pendant que Frankie Paoli sue sang et eau devant le match, Marquez en vient à évoquer ses propres misères, supposées faire écho à celles de Corsin.

Je suis dans le brouillard autant que vous. Moi aussi la femme que j'aime est en danger. Qu'est-ce que ça veut dire moi aussi ? Qu'est-ce que Corsin en a à foutre que lui aussi, que je ne sais quoi ? Le fond sonore n'arrange rien. La communication reste brouillée de part et d'autre. Cette rencontre n'aurait pas dû avoir lieu. Corsin attend Amade, Noor, ou à défaut cette fille dont on lui a vanté les qualités d'écoute et de raisonnement, une sorte d'électron libre qui pourrait l'aider à se sortir du merdier où il s'est fourré. Comment s'appelle-t-elle au fait ? Il ne s'en souvient même plus. Il l'a marqué sur un papier et ce papier il l'a donné au brigadier, mais dans l'intervalle il a pris un Téresta et comme d'habitude les pics d'inquiétude se sont aplanis en rayant les noms propres.

Or il se trouve que l'étranger le prononce. Au bout d'un moment l'étranger prononce ce nom. Ariane Messidor, c'est elle, oui, l'étranger est son copain et Corsin se décide à prêter l'oreille. Sans tout comprendre et même sans rien y comprendre du tout, il entend qu'Ariane voulait entrer en contact avec lui, non seulement au sujet de son expulsion par Soriano, mais aussi pour en savoir plus sur le couple Gerling.

Corsin a quitté son banc. Ses mains empoignent les barreaux. Les jambes vacillent dans un pantalon trop large.

– Je n'ai rien à dire sur eux.

– C'est sa veuve qui vous a fait coffrer, observe Marquez. Vous rouliez en Cadillac sur la route d'Avignon. Une Cadillac volée par votre amie Colombe. Claudine d'Archangelo. C'est bien la mère de votre amie ?

Corsin baisse les yeux sous l'effet du choc. Il a oublié que les phrases sont des coups de poing. Ce n'est pourtant qu'une toute petite phrase, cette question. Mais elle porte comme une alerte des dangers à suivre.

– Qui vous a parlé de Colombe ?

– Je sais qu'elle est revenue. Je suis allé à la décharge, j'ai vu la Cadillac. Le fait que Colombe l'ait volée, cette bagnole, vous a mis dans un piège supplémentaire. Vous n'avez pas signalé son retour à la police. Vous avez eu trop peur qu'elle ait des ennuis. C'est ça les engrenages.

Corsin remonte les épaules, un scorpion rampe sur le ciment. Le même que tout à l'heure, ou peut-être un autre, à quoi bon l'écraser.

– Vous êtes payé par qui monsieur ?

– Personne malheureusement. Mes toiles se vendent très mal et je n'ai pas de profession de rechange. Je m'intéresse aux gens, c'est tout.

– Gratuitement ?

– On ne met jamais gratuitement les pieds dans la vie de quelqu'un.

Corsin relève ses yeux couleur d'algue.

– Ah, je vois. Vous avez le goût du risque.

– J'essaie de tenir debout. C'est un exercice périlleux.

Corsin étrangle un rire.

– Le coup du funambule accroché à sa barre, merci je connais.

– Comment Colombe vous a-t-elle retrouvé ?

– Par les journaux. J'ai fait la une de *La Provence* quand Soriano a voulu fermer la décharge. Ça lui a donné l'idée de me revoir. Ce qui arrivera après, c'est autre chose.

Son regard anticipe la déception, un chagrin trop lourd à porter.

– Vous avez peur qu'elle ne vous aime pas ?

Le regard s'efface, mais pas la cause.

– J'ai peur pour elle de façon générale. Gerling a déjà essayé de la tuer. Vous comprenez ce que ça signifie ?

Sa voix siffle. Ses yeux ne décolèrent pas. Un désespoir prêt à muter de façon imprévisible.

– Il s'y est pris comment ?

– De la façon tordue qu'il avait de prendre les choses.

Corsin est maintenant dans la note frénétique. Il parle vite. Seule sa voix reste feutrée. Il fait allusion à la première fugue, ces appels au secours dont il était le dépositaire, avant cette deuxième fois, un an plus tard. Gerling a fait croire qu'il s'agissait d'un enlèvement. C'était faux. Il a voulu la liquider une bonne fois pour la punir. Il l'a emmenée à Beaucaire dans la cimenterie. Il connaissait quelqu'un. Il l'a confiée à cette personne et il s'est barré. Elle a réussi à s'en sortir par miracle. Et ils n'ont plus jamais entendu parler d'elle.

À quel miracle fait-il allusion ? Cet homme noyé dans une cuve en 1987... Et si une petite Colombe en robe bleue l'avait poussé ? Ariane aurait demandé mais Marquez ne le sent pas. Une question de travers et il peut tout faire foirer.

– Dépêchez-vous, embraye Corsin. Plus que dix minutes avant la mi-temps, le keuf sera bientôt dans nos pattes. Dites-moi ce que vous voulez savoir au lieu de tourner autour du pot.

Marquez veut savoir comment il peut se servir de Corsin pour retrouver la femme qu'il aime. Situation absurde. Entreprise vouée à l'échec. Preuve irréfutable de son inconséquence.

– Pourquoi Colombe voulait-elle revoir sa mère ? s'entend-il dire d'une voix mécanique.

– Une mère est toujours une mère.

Et voilà qu'il tape juste. Sans faire exprès. Un coup de dés. Corsin parle enfin. Sa mère, il ne l'a jamais connue. Quand on vient de la DDASS, on peut comprendre certaines choses, pas d'autres. Il répète « pas d'autres » deux fois. Ses yeux sans vie ne retiennent aucune larme, juste une immense tristesse, un pilier dressé qui le tient. Et il enchaîne. Claudine d'Archangelo est une enfant adoptée comme lui. Sauf qu'elle est née en Allemagne. Dans une pouponnière pour aryens.

– Un *Lebensborn* ?

– Un *Lebensborn*, oui. C'est là que les SS qui ne pouvaient pas avoir d'enfants venaient chercher leurs bébés. Une première famille l'a recueillie, des proches d'Eva Braun. Ensuite, quand ça a mal tourné pour le Reich, ils l'ont placée chez leurs amis à Zurich, des banquiers qui faisaient passer les nazis en Amérique du Sud avec l'argent des juifs. Ils se payaient aussi en œuvres d'art.

– Et vous, vous l'avez su comment ça ?

– Colombe a retrouvé les lettres du pépé banquier. Les allusions étaient claires, même pour des mômes comme nous. Tout ce qu'on a fait, à quoi bon le dire, il fallait juste le faire, le passé c'est le passé. Quand le banquier est mort, Claudine a hérité un paquet. Elle avait trafiqué son nom déjà. Archangelo, ça faisait classe, surtout avec la particule devant. Elle a rencontré Gerling. Sa fille avait trois ans. On n'a jamais su qui était le père. La seule chose qui comptait c'était la carrière de son mari. Ce qui l'a marquée Colombe aussi, c'est quand sa mère buvait. Elle pensait que c'était pour oublier. Ça lui a permis de pas la juger.

Les yeux de Corsin rétrécissent. Le visage se déforme de façon abrupte. Sa morphologie est celle d'un autre où de n'importe qui ou de tout le monde. Cet homme qui en quelques secondes a vieilli de dix ans lui ressemble comme un frère.

Corsin réprime une secousse et donne de la tête dans les barreaux.

– J'aurais mieux fait de me tuer, c'est sûr. J'ai préféré essayer de la protéger.

– En tirant sur sa mère ?

– Ils ont pris Colombe avant. Les domestiques. Ils l'ont emmenée dans une pièce. Je me suis précipité, elle y était plus. La mère a éclaté de rire. Mon pauvre Corsin, elle a dit. Elle voulait me rendre dingue. Comme elle fait avec tout le monde. Je lui ai tiré dessus c'est vrai. Je l'ai blessée à la main. Mais elle... comment elle s'est débar rassée de sa fille... c'est ça ! J'aurais dû en parler en arrivant, mais vu comment j'ai été reçu ici, personne ne m'aurait cru. La vérité est toujours du même côté de la barrière. C'est un engrenage, vous avez raison.

– Colombe est tout pour vous, je vois bien. Très très bien.

Corsin se mord les joues. Il réfléchit en même temps.

– Qu'est-ce que vous voyez bien ?

Marquez est pris de court. Par mimétisme inversé, sa mâchoire inférieure bouge latéralement. Il réfléchit en même temps lui aussi.

– L'attirance que vous éprouvez pour cette femme, dit-il enfin. Même si elle vous déconcerte... même si vous ne savez pas qui elle est... l'attirance est plus forte... Vous ne savez pas qui elle est n'est-ce pas ?

Corsin a entendu. Marquez parle pour lui.

– Vous fatiguez pas à m'expliquer, dit-il.

- Ça ne me fatigue pas, au contraire.
- Moi oui, c'est difficile de décrire une femme qu'on aime.
- Elle ne veut pas qu'on la comprenne, c'est ça ?
- Je n'ai jamais cherché, dit Corsin.
- Vous pensez que c'est inutile ?
- Je ne me pose pas la question. Pendant des années je l'ai imaginée aux quatre coins du monde avec sa petite robe bleue en train de marcher quelque part loin de moi. Je pensais qu'elle m'avait oublié. Ça m'a fait un choc de la revoir... Je supporterais pas qu'il lui arrive malheur.

Ils se regardent, aussi démunis l'un que l'autre, l'amour est bien le mal du pays. Corsin évoque l'image de Colombe avec ferveur et Marquez y entend l'écho de ses propres sentiments. Le désir de conjuguer la protection au passé. Si je pouvais tenir ceux qui t'ont fait du mal Ariane, plutôt que me laisser sauver par toi, je les tuerais de mes mains.

– Si vous aviez pu vous débarrasser de Gerling, demande-t-il, vous l'auriez fait ?

Corsin se redresse, ses yeux brillent d'une lueur fugitive qui ressemble à l'enfance. Il y a un flottement, quelque chose d'impalpable, difficile à analyser.

– Je m'appelle Marquez. Je reviendrai vous voir.

– Inutile, lâche Corsin. Contactez Amade de ma part. Elle en sait plus que nous.

On ne va jamais aussi loin que lorsqu'on ne sait pas où on va, se dit Marquez pour se donner du courage. Il est sorti du commissariat, a failli intervenir pour retirer l'oiseau qu'un chat tenait entre ses dents. Et maintenant il tente d'appeler Amade. Signal occupé, messagerie saturée. Il a droit à l'alternance pendant une bonne demi-heure où sa conversation avec Corsin repasse en virtuel dans un esprit de suite qui le surprend. Une obsession nouvelle, interrompue par le vibreur de son portable. Le numéro d'Amade s'inscrit.

Le temps n'a plus vraiment d'importance, du moins dans l'ordre chronologique utile à sa représentation. Il suffit d'un incident pour que cet ordre se détraque et c'est l'occasion de le vérifier. En effet, pendant que Marquez et Corsin évoquaient le passé à leur manière, Ariane et Colombe venaient de vivre un moment effroyable. Semer un groupe qui, sous couvert de vacances aventureuses, a mission de punir et d'assassiner les victimes désignées, n'est pas une entreprise facile pour qui fait partie de la liste. Deux femmes jetées dans la gueule du loup, elles étaient ça ! Piquer les uniformes scouts, déchirer les écussons nazis, n'arrangeait pas leur sort. Il fallait fuir, égarer les recherches en usant des ruses les plus classiques pour qui connaît l'endroit.

Elles ont réussi à camoufler le peu qui restait de leur chair et de leur courage, la troupe les dépassant, prête à leur couper la voie dès qu'elles sorti raient de l'ombre. Colombe ne supportait pas. Elle préférait encore courir. Elle a failli s'élancer et Ariane a dû la retenir. Lutter pour l'empêcher n'était pas évident. Colombe lui a envoyé son poing. Réveiller chez l'autre des terreurs indomptées, il ne fallait pas compter être épargnée dans la lutte. Physiquement elle est parvenue à la maîtriser et momentanément à se faire haïr.

La troupe attendait plus loin, quelques dizaines de mètres à peine. Le chef se curait les dents à la pointe du couteau. L'équipe guettait son signal.

Ariane a entendu gratter dans leur direction. Elle a pensé il est armé lui aussi. Comment s'y prendre pour le mettre à terre ? Elle a envisagé diverses prises possibles. Mais ce n'était qu'un renard, les deux petits yeux d'un magnifique renard qui a filé en direction opposée.

Le chef a hurlé : *Frau ! Hier ! Alte Schlampe* !, comme soixante ans plus tôt. Comme dans une reconstitution. Ce n'était pas exactement le ton du jamboree scout mondial. Mais le renard, ignorant qu'il jouait les leurres, a égaré la troupe qui s'était trompée de cible et elles ont réussi à gagner le sentier qui menait à la route. Puis l'orage a éclaté.

Elles ont foncé sur la chaussée, personne ne s'arrêtait. Ariane a reconnu un véhicule banalisé. Dans un kilomètre ou deux, il pourrait verbaliser. Mais qui se souciait d'un lieutenant de police sans autre signalement que sa petite camarade déguisée comme elle en vert-de-gris ?

Les voitures allaient et venaient, miroitant de partout, et la troupe a surgi au milieu. Plus aucun crâne rasé, que des bérêts vissés sur la tête.

Le chef a bondi sur Ariane. Et Colombe s'est déployée.

– Casse-toi, vire de là ! hurlait Ariane.

Il n'en était pas question.

– Laisse-moi faire, elle a dit avant d'envoyer sa jambe en l'air et son pied dans la gueule de Prince Erik.

Il ne s'y attendait pas. Ses yeux brillaient de rage et il a appuyé sur le poussoir du cran d'arrêt. Ariane agrippait Colombe, elles ont reculé ensemble et le poids lourd a freiné. Quand le chauffeur est descendu, la troupe n'était plus là.

¹ Une femme ! Ici ! Sale pute !

Ariane n'a pas besoin de décliner son identité. Malgré le triste état où elle se trouve, comment ne pas la reconnaître ? Elle sent que ses nerfs vont lâcher et avant que ça se produise, elle dit merci Mamadou, c'est très galant de nous sauver la vie.

– Tu ne perds pas ton sens de l'humour lieutenant.

– C'est à peu près tout ce qui me reste. On peut monter avec ma copine ?

Mamadou les aide. Sitôt qu'elles sont grimpées dans le camion, il sort sa trousse de toilette et propose eau de Cologne et Kleenex pour nettoyer les plaies.

– Excuse-moi j'ai rien d'autre.

– Même pas une chemise propre ?

Ça oui, il a. Ariane la déchire, bricole des pansements et se débrouille comme elle peut avec les moyens du bord. Au fond de la trousse, elle déniche une plaquette de gélules et vérifie la date de péremption.

– C'est pour l'angine les antibiotiques, dit Mamadou.

– Pas seulement l'angine, d'autres infections, c'est à spectre large. Je peux ?

– Il faut une ordonnance, désolé.

– J'en aurai une. T'inquiète pas. Je remplacerai la boîte.

Mamadou ne voit pas ça d'un bon œil.

– C'est bien parce que c'est toi.

Mamadou lui tend une bouteille d'eau. Ariane installe Colombe sur la couchette arrière. Mamadou guette dans le rétroviseur. Sacrée Ariane. C'est vrai qu'elle sait y faire. Comme elle l'a tiré d'embarras il n'y a pas si longtemps. Cette confrontation avec le milliardaire belge. Comme elle s'est montrée efficace. Avec l'autre enfoiré qui accusait Mamadou de lui avoir fait les poches au parking de Graveson, un portefeuille en reptile avec toutes les cartes à l'intérieur et des solaires optiques à 4 000 euros. Le Belge prenait sa

calculette, il montrait la somme. Et Ariane, sans s'énervier, comme elle a eu l'idée de retourner au parking. C'est ce qu'il y a de plus logique, elle disait, et comme elle a retrouvé le portefeuille et les lunettes glissés sous le siège du 4 × 4, une branche cassée, mais ça le Belge pouvait rien dire, c'était pas la faute d'un Black.

Elle est revenue s'asseoir près de lui. Il détaille son accoutrement, l'emplacement des écussons déchirés.

– C'était qui les voyous sur la route ? il demande.

– Des fils de bonne famille qui aiment bien faire couler le sang.

– Des niqués de la tête ?

– C'est ça oui, des niqués de la tête. Ils se sont cachés quand ils t'ont vu arriver. Tu les as repérés avec leurs couteaux, leurs shorts, leurs bérets. Ils ont des crânes rasés en dessous.

– Tu es sûre de ça ?

– Absolument sûre.

Mamadou a des doutes. Les crânes rasés c'est les cimetières, les profanations, les tombes.

– Oui, ils s'intéressent de très près à la mort.

Il la laisse dire, s'occupe de la route. Ne pas avoir d'accident déjà. Deux gamins et leur mère collés au pare-brise sous un grigri porte-bonheur signalent une famille dont il est responsable. Ariane a compris.

– Rassure-toi, je ne te demanderai pas ton témoignage.

Il la remercie mais elle le sent humilié. Une oreille experte et patiente, pourquoi n'arrive-t-elle pas à se cantonner au rôle ? Comment éviter le moment où ça dérape ? Elle a beau rester vigilante, sa franchise continue à lui jouer des tours.

Il propose de la déposer chez elle. Comme ça elle pourra se changer, se reposer, appeler un docteur.

– Tu as raison, je vais faire comme tu dis. Tu peux me prêter ton portable s'il te plaît ?

Mamadou ne peut pas. Sa batterie est en panne.

– On peut s'arrêter quelque part si tu préfères.

– Non, on continue.

Au cas où, pris de panique, il déciderait de la larguer c'est plus sûr. Elle se retourne. Colombe gémit, s'agite. Ariane enjambe le

siège et revient s'asseoir près d'elle.

– Tu as mal ?

– Oui. Retire ce miroir s'il te plaît.

– Quel miroir ? Il n'y a pas de miroir.

– Je te dis que si... Ma mère est dedans... Elle veut pas que je la voie... Son visage est caché. Il y a un truc noir devant ses yeux. Retire-le s'il te plaît.

Le front de Colombe est brûlant. La pluie bat sur la vitre arrière et dans le rétroviseur Ariane croise le regard de Mamadou. Elle se rapproche de Colombe et lui prend la main, son pouls bat trop vite.

– Calme-toi, calme-toi. On va rentrer.

La voix de Colombe s'éraïlle, méconnaissable, une voix d'enfant.

– Je peux pas... Je suis trop ridicule... J'ai un chapeau sur la tête, un petit chapeau en carton... T'entends la musique...

Elle halète.

– Quelle musique ?

– La musique... Il bat la mesure... Il me force à regarder... le salaud... le salaud...

Elle ne peut plus parler, Ariane verse de l'eau sur ce qui reste de la chemise déchirée et lui applique des compresses. Du sang coule sur la joue de Colombe, elle saigne du nez. Ariane lui met la tête en avant et un coton pour comprimer la narine.

– Raconte-moi ce foutu rêve Colombe, raconte-le-moi avant d'oublier.

Le sang ne coule plus. Colombe tente de se redresser.

– C'est pas un rêve, c'est vraiment un film. Il me fait lever la nuit. Je veux pas voir... je veux pas !

– Qu'est-ce que tu veux pas voir ?

– Les violonistes.

– Quels violonistes ?

– Les pyjamas rayés... les meilleurs musiciens d'Allemagne...

– Quoi ?

– Il dit ça oui... les meilleurs musiciens d'Allemagne...

Le sang se remet à couler de son nez.

– Garde la tête en avant. En avant Colombe.

Une sueur glacée glisse dans le dos d'Ariane.

Le jour n'est pas encore levé et les domestiques s'activent déjà dans la maison Gerling. Une tâche nouvelle, rien à voir avec les activités antérieures qu'ils ont récapitulées tant de fois en évaluant le prix que ça coûterait si on additionnait les casquettes. Chauffeur de maître, gardien, cuisinière. Sans compter les oiseaux, le nettoyage des cages et autres. Sans compter le potager, le verger bio avec les fruits pour les sorbets de la patronne. Aucun fruit ne doit rester sur l'arbre c'est du gâchis. Deux cent cinquante kilos de griottes à dénoyer t'as intérêt à avoir Radio Classique. À être mélomane. Pas seulement homme à tout faire comme Walter qui n'a pas d'oreille mais qui est très intelligent. C'est pour ça que Romy se tient dans son ombre entre ces quatre murs depuis si longtemps. Ces murs ils vont bientôt les quitter. C'est Walter qui a décidé. Il a décidé ça cette nuit. Il a fait ce qu'il fallait faire avec Colombe, ensuite avec la flic, la Messidor. Il a obéi à la patronne. Tout ce qu'elle demandait, tous ses ordres, la façon de s'y prendre avec les protections, sans toucher la personne pour éviter les empreintes et l'ADN. C'était le travail. Walter a demandé comment ça se passera ensuite et elle a répondu ça suivra son cours. La Messidor n'était pas prévue encore. Elle est arrivée comme un cheveu sur la soupe en deuxième et pour Walter c'était double travail. Assommer Colombe et assurer le transport à Fontaine-de-Vaucluse. C'était ça la demande initiale. Deux allers-retours ça lui a fait au total pour le même prix et *keep smiling*. Pour Colombe au début il a refusé, je mets pas les pieds là-dedans, il a dit, et il a éteint l'appareil. Walter aime bien enregistrer la patronne. Le soir il réécoute avec Romy les vacheries qu'elle sort. C'est souvent incroyable et là c'était incroyable incroyable. Et après c'était pas fini. La patronne a continué hors micro. Elle a reparlé de cet argent que Walter a perdu aux courses. Elle lui a montré la reconnaissance de dette et elle l'a menacé avec son doigt, celui qui porte le gros diamant : Continuez à vous opposer, je vous flanque dehors, vous et votre bonne femme, et je porte plainte pour escroquerie, elle a dit. C'est comme ça que Walter a accepté finalement. Et quand la Messidor est arrivée au camping il était trop tard. Il l'a assommée comme l'autre. Il a assuré le transport. Et ça a suivi son cours. En attendant il a cet enregistrement. Il va prendre des extraits. Bien recopier à la main et

demain il met ça à la poste, demain quand on sera loin. Quand la patronne sera réveillée. Maintenant tout doit se passer en silence. Et vite. Le silence et la vitesse conditionnent le succès de l'opération. Walter l'a dit. Et quand Walter dit quelque chose c'est qu'il a étudié la question. Ramasser les collections de Gerling n'est pas à la portée du premier déménageur venu. Il faut connaître les objets. Avoir une liste. N'emporter que l'essentiel Walter a dit. C'est lui qui a fait la liste :

- Cahiers de conversation de Beethoven
- Perruque ayant appartenu à Mozart
- Manchettes de dentelles du même
- Crânes de plusieurs musiciens
- Main de Chopin
- Chaussures de Wagner
- Instruments de musique divers

Les stradivarius, tous numérotés, resteront sur place. Il y a d'autres trésors. Les bijoux. Les tableaux. Les statuettes antiques. Walter et Romy emballent sans se parler. Un regard entre eux suffit pour faire le tri. Ils se connaissent depuis si longtemps. Lui électro au théâtre, elle maquilleuse, tous deux au service de Gerling, reconvertis en employés de maison. Gîte, couvert, sécurité de l'emploi. Ils y ont cru. La première fois que Walter a vu Romy, elle épluchait une orange pour le patron. Elle retirait les deux calottes pour commencer et ensuite avec le couteau, cinq larges lanières taillées à la verticale. Faciles à enlever. Une fille qui sait si bien s'occuper des oranges, il a dit, je n'hésite pas, tu es une partenaire valable. La vie lui a donné raison. C'est la vie qui décide. Ensemble ils ont tout fait. Tout. Sauf se droguer eux-mêmes. Ils ont servi et vénéré Gerling sans se poser de questions. Sans folie excessive non plus. *Nul n'est un grand homme pour son valet de chambre*, il a dit à ses copains roumains, ceux avec qui il joue aux cartes, ceux qui vivent du commerce des filles. Ça les a épatés cette phrase de Jonathan Snift (réponse à 20 000 euros d'un questionnaire télé), et il l'a ressortie à propos de la patronne que Romy et lui ont servie

ensuite. Au début ça allait encore. C'est venu petit à petit. Le niveau est monté. Maintenant, le bol est plein et bientôt le break Volvo qui les attend dehors le sera aussi.

Plus les objets sont précieux moins ils prennent de place. Une bonne connaissance du catalogue décide du choix. À force d'épousseter le contenu de la maison, Walter et Romy sont devenus imbattables. Un maniement précautionneux, un bon emballage et adieu à cette vie d'esclave.

C'est en scotchant le papier bulle qui enveloppe la main de Chopin que Romy se permet de dire que la farce est jouée.

– Comment ça la farce est jouée ? demande Walter.

– Les derniers mots de Ludwig, tu sais bien, le patron les a recopiés. *La farce est jouée*. Passe-moi le cadre.

– Ça veut dire quoi la farce est jouée ?

– Ça veut dire ce que ça dit. Les derniers mots c'est comme ça.

Elle en profite pour lui rappeler que les derniers mots des musiciens font partie des collections, c'est dans le grand cadre Louis XIV qui a appartenu à Lully.

– Trop lourd, on laisse sur place avec les autres.

Il fait allusion à l'amoncellement de la cave où il a soigneusement découpé les toiles de maîtres. Elles sont déjà roulées dans le double fond du break bricolé sur toute la longueur par ses soins. Ce double fond utilisé jusqu'à une époque récente pour le transport des liquidités en direction de Zurich où Walter a si souvent accompagné madame. Mais Zurich n'est pas la destination. Walter a choisi le Sud. À Rome il a des contacts. L'Italie est un bon circuit.

Le silence qui va suivre vous est offert par le *Major Jazz Gang*...

Claudine ouvre les yeux et aperçoit le poste de radio branché à la place de la lampe qui éclaire la table Louis XV d'époque où on note la liste des crus et les années. Elle se reporte à l'alignement de bouteilles sur le mur gauche destiné aux Bourgogne. Rien d'anormal de ce côté-là. Tout est en place et les appliques en bronze allumées sous des abat-jour rose thé ne signalent aucun casier vide. Il y a pourtant un mystère : Que fait-elle allongée sur le sol de sa propre cave ? Il lui faut un moment pour comprendre. Ce truc qui l'empêche d'ouvrir la bouche n'est pas une camisole chimique. C'est un bâillon autocollant qui enroule aussi le sac en papier bulle où on l'a fourrée. Elle constate que ses mains sont attachées dans le dos suivant un procédé analogue. Elle a dû perdre connaissance à ce moment-là et maintenant il ne lui reste plus qu'à donner l'alerte. Pourvu que la police vienne. Ces imbéciles sont foutus de ne pas bouger. Le nombre de fois où elle les a eus en direct au sujet des visites nocturnes jamais élucidées. Et voilà le résultat. Ce qui s'est passé avec Ariane n'aurait pas dû avoir lieu. Pourvu qu'elle n'ait pas trop souffert. Claudine n'aime pas imaginer la mort des autres. Encore moins la sienne. La mort l'épouvante. Surtout la sienne. Elle chasse cette pensée. Elle en chasse d'autres. Ce n'est pas si difficile. Il suffit d'oublier. Si seulement elle pouvait appeler Walter et Romy.

Elle réussit à déplacer son corps de quelques centimètres et aperçoit l'heure au cadran du coucou suisse fin XVIII^e, cadeau de sa marraine. Les deux aiguilles sont croisées au sommet. Minuit ou midi ? Que fichent-ils encore ? Plusieurs fois elle les a surpris en train de faire des galipettes. Et pas toujours dans leur chambre. Les gardiens adorent essayer les matelas. Quels tire-au-flanc. Ça c'est en plus, ça c'est en plus. Sans cesse à marchander. Terre à terre comme il n'est pas permis. La flemme bien sûr, mais aussi le manque d'idéal. De passion. Même quand Romy écoute Radio Classique c'est pour faire bien, ça se sent. La passion c'est autre chose. Il faut être né avec. C'est dans les gènes. La flemme aussi est dans les gènes. Elle, à leur âge, debout à cinq heures. Même plus jeune. Même très jeune. Même à dix ans. Comme Heidi. Toujours gaie, toujours active, toujours une chanson ou un ouvrage à la main. Ou même un film. Il

y en a eu d'excellents. *Marianne de ma jeunesse*, excellent. Les décors, les châteaux, les lacs, les fleurs, les biches derrière la vitre avec le givre. Une merveille. Et le grand cerf. Et les garçons en culottes courtes dans le coucher de soleil. Exactement le genre de poésie qu'il faut. Colombe n'a jamais compris. Une enfant froide. Intelligente mais froide. Jamais une larme. Que des questions. Difficile pour une mère qui veut profiter de la vie romantique. Ah... quand Gerling est venu la chercher pour l'inviter à danser. Ah... quel beau concours de circonstances. Le bar de cet hôtel où elle ne mettait presque pas les pieds. Cinq ou six fois. Peut-être sept. Qu'est-ce qu'elle attendait à cette époque ? La lune ? Une vie de pauvre petite fille riche, disaient ses copines. Tombée enceinte va savoir comment. C'est vrai. Et alors ? Il a suffi de quelques mots échangés. Quelques pas maladroits aussi. Otto ne savait pas danser. Pour le reste la solution était là. Avec un bébé au milieu. Qu'il a pris les yeux fermés. Avec l'alliance. Un diamant offert par le père de la fiancée. Pour effacer les mauvais souvenirs. Pour un nouveau départ. Elle et lui vers l'avenir. Le dos tourné aux rebuffades. Celles d'avant-guerre. Lui... sa cour effrénée aux autorités nazies. Les orchestres qui refusaient de le coopter selon l'usage. On attendait un autre chef. On ne l'aimait pas. Et elle... son acharnement pour devenir actrice. Les échecs à répétition. Incompréhensibles. Elle jouait si bien tous les rôles dans la vie. La preuve. Maintenant cet homme était là. Ils étaient tous les deux. Elle, légèrement plus grande, trois centimètres et demi. Mais sachant se tenir en retrait, les yeux baissés. Lui, légèrement moins petit avec ses talonnettes. Et sa réputation de despote. De génie aussi. Les difficultés des génies. L'impatience. Le mauvais caractère. Mais le travail, le travail. La discipline. L'organisation. Pour Beethoven et le symphonique en général, il n'y avait que lui. Plus tard elle l'a dit dans les interviews. Elle se fichait pas mal qu'il ne sache pas diriger le baroque ni les opéras de Mozart, selon certains critiques. Qu'il ait eu un passé tel et tel, aussi. Le silence est d'or. Ils se sont mis d'accord là-dessus. Au départ. Une vraie entente. Librement consentie. Chacun dans son cadre. Les deux face à face. Comme des oiseaux rares.

Tout ça pour en arriver là. Et dire qu'elle ne peut pas remuer le petit doigt. Eh bien c'est faux. Elle peut. Non seulement le petit doigt, mais l'annulaire, et même le majeur. Les plier et les replier. À sa grande surprise, elle touche l'anneau puis la pierre de la bague. Ces voyous lui ont laissé son diamant. L'espoir lui revient et son cœur part au petit galop. C'est alors qu'un rat traverse la cave en direction des armoires blindées. Le cri de Claudine s'étrangle dans sa gorge. Mais elle parvient à rouler sur elle-même. En s'y reprenant à plusieurs fois, elle réussit à progresser de quelques mètres. De

l'angle où elle se trouve, elle aperçoit un lot de cadres vides. On lui a pris ses trésors. Des millions d'euros. Ses entrailles se tordent, un poids inconnu se décroche et lui pèse sur le périnée. À part les domestiques, personne ne connaît les ouvertures. Jamais elle ne les aurait crus capables. Jamais jamais jamais. Elle leur accordait une telle confiance. Même quand ils faisaient la tête. Ils faisaient la tête mais ils étaient là. Toujours toujours toujours. Quand Colombe est revenue, après plus de vingt ans pour lui faire cet horrible chantage avec ce crétin de Corsin, ils étaient là. Walter était là. Et maintenant il est parti. C'est Romy qui l'a poussé. Pourquoi n'a-t-elle rien vu venir ? Pourquoi est-elle si naïve ? Otto lui disait tu es trop naïve. Il disait autre chose. C'était quoi ? Ah oui... Tu crois qu'on te doit tout, au moins sois polie, il disait. Otto était toujours poli avec les domestiques. Elle non. Le résultat elle l'a sous les yeux. Méfie-toi, il disait aussi. Tu crois qu'on te doit tout, au moins sois polie, méfie-toi. C'était ça le bon ordre. Ils ont dû hésiter à lui couper le doigt pour lui retirer son diamant. Romy a horreur du sang, c'est pour ça. Les plus beaux tableaux de Zurich, un vol extrêmement risqué. La plainte le sera davantage. Une provenance impossible à remonter est plus facile à remonter qu'on pense. Quand ils lui ont légué la collection, ses parents adoptifs l'ont prévenue. Que surtout aucun expert ne voie ça. Un trésor est un trésor.

En trésors, ils s'y connaissaient. Et en discrétion. Et en sobriété. Le temple tous les dimanches. Et si gentils avec elle. Même quand elle a changé de nom, fait la folle, à Rome, à Paris, à Londres. Chaque mois elle avait son chèque. Et jamais de reproches. Même quand elle a eu cet enfant, ils se sont arrangés. Colombe était si mignonne, une nouvelle petite Heidi. Ils aimaient tant les enfants. Et la musique. Comme ils aimaient la musique. Comme ils ont accueilli Otto à bras ouverts. Comme ensuite ils l'ont poussée, elle, à chanter. Actrice tu n'as pas réussi mais chanteuse pourquoi pas, mezzo soprano dans le chœur, l'orchestre de ton mari. Elle n'a pas voulu les décevoir mais elle savait. Chanter dans les orchestres c'était impossible, elle n'avait pas le niveau. Une jolie voix c'est vrai. Déjà à la chorale. Pour apprendre aux jeunes garçons de Zurich ça allait. Otto dirigeait à New York et elle était à Zurich. Les meilleures familles de la ville. Elle enseignait à leurs enfants les chants patriotiques. Ses parents assistaient aux répétitions, ils étaient si heureux.

Le rat est maintenant posté au milieu du cadre, à la place d'une toile évanouie de Monet. Claudine ne se sent pas très bien. Si seulement elle pouvait boire une bière. Ensuite elle appellera Soriano. Lui saura la tirer de là. Il a tellement de combines. Si

seulement elle pouvait se détacher et mettre la main sur son portable. Si seulement elle avait un canif, elle pourrait couper cet affreux scotch qui la cisaille. Tout est si bien rangé dans cette cave. Si seulement Colombe n'était pas revenue...

En arrivant au mas où le chauffeur du camion les a déposées, Ariane s'est effondrée dans les bras de Marquez. Retrouver sa peau, son souffle. Bénédiction de chair, bonheur douloureux. Elle n'espérait plus, oublie ce à quoi elle vient d'échapper. Pareil pour lui. Même s'il ignore tout encore de sa traversée. Même s'il a tant de choses à dire lui aussi. Son errance depuis leur séparation au camping. Ses recherches pour la retrouver. Les pistes brouillées, les hypothèses autodestructibles, son entrevue avec Corsin et ce qui vient d'arriver à Grosset, la dernière nouvelle. Elle l'apprendra plus tard. Quand ils se seront occupés de Colombe.

La fièvre est tombée mais ses blessures, quoique en apparence superficielles, inquiètent Ariane. Et puis il y a son silence. Ce regard anxieux comme si c'était la fin. Ils l'ont allongée dans la pièce du haut qui sert de débarras. À force de donner les premiers soins et d'entendre les légistes, Ariane a appris à se débrouiller en cas d'urgence. Le contenu de sa pharmacie aidant, ce qu'elle sait suffit pour refaire convenablement les pansements. Elle s'occupera de ses propres bobos après. Marquez est d'avis qu'un coup à boire leur ferait du bien. Il a repéré une bouteille de rhum au fond d'un placard et il remplit trois petits verres. Ariane verse le rhum sur un sucre pour Colombe. Elle lui glisse le sucre sous la langue. Attend qu'elle s'endorme. Marquez reste. Plus jamais il ne la quittera. C'est aussi le moment qu'il choisit pour la presser de questions. Comme il le fait ensuite dans la salle de bains où il se charge de lui retirer ses vêtements. Quand elle est lavée, quand les plaies nettoyées sont comprimées par la gaze et les strips, elle se voit dans le miroir. Une poupée abîmée entre des mains expertes à recoller les anatomies défaillantes. Ça la fait pleurer et ça la fait rire. Il la soulève avec précaution. L'emporte sur le lit où la jouissance et la souffrance se disputent la partie.

Ils se réveillent plusieurs fois dans la nuit, chacun pensant à l'autre. À ce qui lui est arrivé. À ses réactions. À comment il aurait fait à sa place. Au tour chaotique des événements et à la suite incertaine de tout.

Grosset à l'hôpital, quintuple pontage, c'est ça la nouvelle. D'où l'incapacité où il se trouve de bouger pour défendre Ariane, comme Marquez a fini par lui en arracher la promesse. Un commandant subclaquant, il ne te manquait plus que ça ma chérie. Sans doute. Grosset n'a jamais été un foudre de guerre. Du genre à guetter l'ennemi pour lui tirer dans le blanc des yeux. Mais il a ses qualités. Que va-t-il devenir sur un lit d'hôpital avec plein de tuyaux ? Trop tard pour l'appeler. Ou trop tôt. Il faut attendre demain. Ariane a déjà donné l'alerte pour les scouts. Envoyé des mails au procureur. Au préfet. Au garde des Sceaux. Mais à quatre heures du matin, qui allume son ordi ?

Elle se serre contre Marquez. Apprendre comment il s'y est pris pour forcer le barrage de la garde à vue d'Avignon lui a bien plu. C'est ce qu'il a dit ensuite, elle n'a pas tout capté. Elle le secoue en douceur.

– Tu dors ?

Il se retourne vers elle, ses doigts lui tâtent les joues. Il trouve qu'elle commence légèrement à dégonfler, il faut qu'elle se repose.

– Je le ferai, promis. Le message qu'Amade t'a laissé, c'était quoi ?

– C'était pas un message. Elle m'a parlé de ses projets.

Ariane se redresse, son dos est un paquet douloureux. Elle s'écrie :

– Des projets ? Quels projets ?

– Arrête de remuer, tu vas encore te casser quelque chose. Elle filait chez les Gerling à Saint-Étienne-du-Grès, voir où en était la situation.

Ariane est abasourdie. Pourquoi ne lui a-t-il pas dit tout de suite ?

– Je te l'aurais dit de toute façon.

– Trop tard... La preuve déjà... Peut-être.

Elle se met sur le côté, parvient à poser un pied par terre puis le deuxième. Un bon coup d'antalgique là-dessus, sans être aussi fraîche qu'une rose elle sera debout, simple question de volonté. Marquez bondit du lit, lui arrache le tube.

– Tu restes ici.

Elle reprend le tube, elle sait ce qu'elle doit faire. Enfile un jean propre et un gilet pare-balles sur son T-shirt. Il a beau parlementer, elle continue à s'habiller, dit oui oui je sais tu as raison, attends-moi là et passe-moi ton portable je prévenirai la brigade. Elle descend à la cuisine, prend son vieux dictaphone, une arme dans le tiroir, toujours en avoir une de secours au cas où, et elle allume la machine à café.

– Occupe-toi de Colombe, dit-elle en remplissant la tasse, tu veilles sur elle. Je t'appelle sur le fixe dès que je suis là-bas.

Marquez est sans voix. C'est comme si elle lui donnait la liste des courses à faire. Il la déteste, lui aussi se déteste. Il ne sait plus qui a raison qui a tort et il est rincé.

Le vent a tourné, ça vient du sud. L'orage va encore péter, à moins que ça change de cap, l'imprévisible est valable pour tout. Ariane traverse le pré où l'âne Barnabé guette. Elle prend à peine le temps de le caresser et enfourche son scooter.

Marquez retourne à la cuisine. Il reste un fond de rhum. Le goût lui paraît bizarre, un mélange de vieux tonneau et de médicament. Il boit du café froid par-dessus et c'est encore pire. Puis il remonte l'escalier. Se sent inutile et pitoyable. Arrivé sur le palier, il entend une porte claquer. Ça vient de là-haut. Une fenêtre ouverte dans le débarras où dort Colombe. Marquez s'avance jusqu'au deuxième.

Il ouvre la porte, le vent s'engouffre dans la chambre. En refermant, il aperçoit le drap noué à la rambarde. Le lit est vide. Il dévale les marches, allume l'éclairage extérieur et inspecte le jardin. Aucune trace de Colombe. Ni à l'aplomb de la fenêtre ni ailleurs. Il se jette dans la voiture et démarre en direction de Saint-Étienne-du-Grès. Il est cinq heures du matin. Au carrefour de Maillane une patrouille l'arrête.

Sa ceinture n'est pas attachée. Il roule dix pour cent au-dessus de la limite autorisée et on le fait souffler dans le ballon. La bouteille de rhum danse devant ses yeux. Il aspire une longue bouffée et retient l'air dans ses poumons. Ne laisse passer qu'un filet sur le côté, conseil d'un ami trompettiste qui ne suce pas de la glace. Opération réussie. Il est juste à la limite. Pénalisation pour la ceinture mais il peut repartir. L'envie de vivre lui revient de façon inattendue, il a envie d'embrasser les poulets, mais ce n'est pas réciproque. En raison de son contrôle technique non mis à jour,

l'immobilisation du véhicule s'impose.

Ariane s'arrête à l'entrée du domaine. Une grosse cylindrée est garée devant. Elle reconnaît la moto d'Amade. Le portail automatique est ouvert. Elle laisse son scooter à proximité de la moto et envoie un texto à Graveson pour signaler sa présence et demander du renfort à la première heure. Puis elle s'avance, la main au pistolet. Le ciel pâle éclaire un fin gravier rose surveillé sans relâche, Claudine d'Archangelo ne tolérant ni bosse ni brin d'herbe ni feuille ni aucune trace de quoi que ce soit, un vrai cauchemar pour le jardinier, dicit l'employé de la coopérative qui fournit les Gerling en pesticides. Des traces il y en a pourtant. Les roues d'une voiture, un passage récent confirmé par l'absence du break Volvo, cédé à Walter par Claudine d'Archangelo qui a failli le revendre et s'est ravisée au dernier moment, dicit le garagiste de Boulbon. Tout se sait en province. Sauf l'essentiel. Comme partout ailleurs.

Le vent vient de caler et dans le ciel immobile, la demeure du maestro est un vaisseau fantôme. Aucune fenêtre allumée. Quand Ariane tourne la clenche, le panneau de chêne, récupération ornementale appliquée sur le blindage, cède. Une lueur venue de la cave éclaire un trousseau de clés jeté par terre. Le sol en pierre est marqué d'empreintes boueuses. Des chaussures crantées taille 43-44 et un petit 38. Ariane en conclut que Walter n'est pas parti seul. Sa moitié a filé avec lui. Le genre de déduction facile. La suite risque d'être un peu plus coton.

Avant d'entrer Ariane se ravise. Pourquoi n'entend-on rien dehors ? Faire le tour du propriétaire la renseignera peut-être. Sans lâcher son arme elle s'avance. À l'exception du potager et des fruitiers séparés du parc par un grand mur, le domaine est composé de pelouses et de buis taillés en labyrinthe. Aucun arbre. Ni petit ni grand sujet. Cette absence de feuillage où nichent les oiseaux ne l'a pas frappée la première fois. Elle sait pourquoi. Les oiseaux chantaient ailleurs. L'anomalie est là. Les oiseaux se trouvaient dans les cages destinées aux espèces rares. La plus grande au milieu des autres. Quelques plumes sont accrochées aux portes béantes. Les beaux grillages nettoyés avec le même soin, la même organisation que le reste, n'abritent plus rien.

D'autres surprises l'attendent. Le spectacle, d'un tout autre genre,

Ariane le découvre à la cave où elle descend, côté hall. Les armoires blindées sont ouvertes. Par terre, du papier bulle déchiqueté, un couteau suisse à lames ouvertes, une boule d'adhésif, un lot de cadres vides traversé des giclées rouges qui s'échappent derrière le puits vers la salle où Gerling entreposait les masters des films à sa gloire, soigneusement étiquetés. Ariane s'avance et voit le corps. Amade est étendue les yeux ouverts, dans une flaque de sang. La boîte de 35 mm qu'elle serre encore à hauteur de la poitrine est percée d'impacts. Trois balles sont entrées là. Un mince filet de fumée qui fuit par le couvercle révèle un endommagement irréparable de la pellicule. Quelles images tenait-elle tant à récupérer pour risquer sa vie ? Et dans quel but ? Sauver Corsin ? Colombe ? Une idée qu'elle se faisait de la morale selon saint Augustin ? Un suicide programmé ? L'adhésif de masquage collé sur la boîte à l'endroit du titre est brûlant. Ariane y balance le contenu de la bouteille d'eau encore attachée à la ceinture d'Amade mais l'adhésif résiste.

Le portable ne passe pas à la cave. En remontant les marches, Ariane parvient à capter suffisamment de réseau pour appeler le Samu. Surprise d'entendre une voix humaine, elle peine à contrôler son émotion. Les ambulanciers arriveront dans moins d'une heure. À peine a-t-elle raccroché qu'elle entend des éclats de voix en provenance de la cuisine où elle fait irruption. Personne.

Les voix reprennent. Cette fois ça vient d'en bas. Ariane avise le panneau soutenant une vais selle peinte en trompe-l'œil, Claudine lui a montré, la première fois, il suffit d'appuyer, ça mène aussi à la cave. Retournez en enfer, c'est la direction. Il suffit d'avancer. Les voix se sont déplacées du côté des armoires blindées.

– Espèce de petite garce ! Comment as-tu osé ?

Ariane fait un bond et se retrouve face à Claudine. Elle a réussi à se libérer et maintenant elle accueille sa fille.

Colombe aurait pu prévenir qu'elle quittait le mas. Marquez doit être dans tous ses états. Autant surveiller un oiseau. Elle ne s'appelle pas Colombe pour rien. Et elle a mis mes affaires. Une chance pour elle qu'on ait la même taille. Elle s'est faufilée sur le palier et elle a trouvé la penderie. Tout ça sans bruit. Mais comment a-t-elle pu arriver ici ? Mystère. Ou alors mon vélo. Elle a dû le trouver dans la remise. Le savon que je vais lui passer tout à l'heure. Mais est-ce vraiment le problème ? Est-ce que je suis sa mère ? Non. La mère c'est l'autre détraquée. Claudine d'Archangelo Gerling. Lèvres et poignets rouges de l'adhésif fraîchement arraché. Sa voix de mezzo soprano dérape dans les aigus, perdant en harmonie ce qu'elle gagne

en décibels. Elle secoue cette enfant qu'elle n'en revient pas d'avoir mis au monde, moi qui ai tout subi, les sacrifices, les inquiétudes, ficher le camp de la maison et revenir vingt-deux ans après avec cette crapule de Corsin ! Il t'a manipulée ! C'est lui qui a tout organisé ! Avoue ! Elle empoigne Colombe et elle la menace avec un revolver, le même qui a dû servir pour Amade.

Ni une ni deux, Ariane lui tombe dessus. Inutile d'employer les grands moyens. Elle immobilise le bras de Claudine et récupère l'arme sans trop de difficulté. Maintenant elle veut savoir de quoi il retourne. Colombe ne bronche pas. Et Claudine donne tête baissée dans les insultes les plus grossières. L'apparition du Sig Sauer la fait taire. Mais Colombe ne veut pas de ça. Elle est venue seule exprès. Son regard supplie Ariane de l'admettre.

– J'ai quelques comptes à régler avec ta mère moi aussi, tu permets ?

Colombe se rebiffe. Elle ne veut pas de ça non plus, pousse-toi Ariane, tu peux rien faire. Walter et Romy se sont fait la malle avec les tableaux et les bijoux. Moi je ne demande qu'une chose : qu'elle me parle ! Qu'elle me parle enfin !

– Elle dit n'importe quoi lieutenant.

– Pas autant que vous, madame Gerling. Vas-y Colombe, obtiens qu'elle te parle. Je suis à côté.

Ariane retourne vers le corps d'Amade. La mâchoire commence à se décrocher. Elle dénoue son foulard, le passe sous son menton et le noue sur le sommet de la tête. Elle cherche une phrase de saint Augustin, mais c'est Cioran qui vient :

– *On se suicide toujours trop tard.* Paix sur toi Amade, paix sur ton souvenir, ajoute-t-elle la gorge serrée en lui fermant les yeux.

Ça crie à nouveau. L'essai de communication n'a pas fonctionné et Ariane y retourne. Claudine éructe en allemand. Colombe lui répond en français.

– C'est pas vrai ! C'est Otto qui m'a emmenée là-bas ! Pour régler le problème il a dit !

Elle agrippe sa mère. Veut la forcer à lui faire face. À l'entendre.

– Il voulait se débarrasser de moi maman ! Je savais trop de choses ! Pourquoi tu tournes la tête ?

Claudine reste immobile, seules ses lèvres remuent, tu sais très bien pourquoi Colombe. Cette cuve en ciment, tu sais très bien de quoi je parle.

Elle parle mais sans la regarder et Colombe a envie de mourir.

– C'est pas moi, c'est eux ! Il leur a donné des billets. Pour faire le travail, il a dit.

De quel travail parle-t-elle ? Ariane l'empoigne.

– C'était quoi l'histoire Colombe ?

– Je sais plus.

– Ce n'est pas le genre de prouesse qu'on oublie, lieutenant. Elle n'a pas osé avouer c'est tout. Un homme est mort dans une cuve à cause d'elle.

La voix de Claudine est des plus apaisées, des plus mélodieuses. Ariane déglutit avec peine. Elle est au bord d'une réaction à éviter et

fourrer les poings dans ses poches.

– C'est pas moi, gémit Colombe. C'est pas moi.

Ses cheveux tailladés lui barrent les joues. Elle baisse la tête et découvre son cou blanc de victime désignée. Le visage de sa mère est d'une douceur redoutable.

– C'est toi ma chérie. Admettons que tu as oublié. Tu as fait cette fugue. Otto aurait pu te dénoncer mais tu étais sa fille. On a toujours été de son côté, lieutenant.

– C'est la raison pour laquelle vous l'avez envoyée à Fontaine-de-Vaucluse se faire matraquer par vos petits protégés ?

– Si elle n'avait pas fait de chantage l'autre soir avec Corsin, jamais je ne me serais énervée. Elle méritait une leçon. D'ailleurs, elle s'en est sortie. Vous aussi lieutenant. Elle a beau mentir, c'est une guerrière. Vous faites partie de la race des amazones, comme disait mon mari.

Des femmes qui ne manquent ni d'air ni d'aplomb, Ariane en a déjà rencontrées. Comme celle-là jamais. Hors compétition. Trop inattendue. Un modèle unique. Douée pour toutes les poses, les échappatoires, les audaces gratuites, la ruse imprévisible. Pourquoi tourne-t-elle à son doigt le gros diamant qui lui sert d'alliance ? Colombe s'est approchée du puits.

– Ne reste pas là s'il te plaît, dit Ariane.

– Ça te donne le vertige ?

– Oui, ça me donne le vertige, assieds-toi.

À contrecœur, Colombe tire une chaise sculptée à motifs de lyre et l'approche du puits. Ariane attend qu'elle se pose et se retourne vers la mère.

– Il y a un cadavre à côté, madame Gerling. La gardienne de la décharge. Les balles proviennent de votre revolver.

Claudine fait une pose, esquisse un mouvement de relaxation corporelle et son goût pour la provocation reprend le dessus.

– Que voulez-vous que j'y fasse lieutenant ? Vous ne croyez pas que j'ai assez souffert ?

– Celle-là, je la connais. Creusez-vous un peu les méninges, trouvez mieux.

– Elle ne peut pas, Ariane. Ce qu'elle dit est vrai.

Colombe a quitté la chaise.

– Comment ça, ce qu'elle dit est vrai ?

– C'est à cause du film, Ariane. Corsin savait que je voulais le voir. Amade est venue le chercher.

Claudine prend un air de circonstance et profite aussitôt du créneau.

– Les visites nocturnes dont je vous ai parlé lieutenant. Vous n'avez pas voulu me croire. Je me suis défendue comme j'ai pu. Légitime défense.

Tout ce qu'elle fait est légitime. Là est le point d'ancrage. Pour autant qu'il y en ait un dans son marécage, ou alors à une telle profondeur que rien ne peut l'arracher.

– Je vous rappelle quand même que vous avez voulu me tuer. Au camping de Tarascon. Le tampon d'éther dont votre chauffeur m'a gratifiée avant de me confier à vos petits chanteurs aux svastikas. Vous me direz à qui je dois réclamer les objets que vous m'avez confisqués.

– Si c'est pour votre caméra, lieutenant, je crains qu'elle n'ait disparu avec les tableaux et les bijoux.

– Sans blague ? Parlez-moi donc de vos trésors.

Le pied droit de Claudine amorce un glissé arrière et elle se retrouve en position de danse, dite quatrième.

– Beaucoup nous ont été offerts.

– D'après mes informations, votre père était lui-même collectionneur. Pour ceux qu'il vous a légués, vous avez une liste ?

– Désolée de vous décevoir mademoiselle Messidor. Et je vous conseille de ne pas trop écouter les bruits que certains médias font courir. Mon mari était très jaloux. C'était un personnage d'exception. De grands metteurs en scène l'ont filmé.

– Vous aussi vous l'avez filmé, j'ai cru comprendre.

– Un travail d'amateur sans prétention.

– En 35 mm ?

– Ça m'arrivait. Otto préférait le 35.

Colombe fait attention à chaque réponse de sa mère. Que pense-t-elle ? Aucun geste ne la trahit. Seule cette attention perce le silence où elle se réfugie. L'œil de Claudine est glacé, son sourire placide. La banalité du mal ? Ariane n'en est pas si sûre. Procéder machinalement ne lui ressemble pas. Elle serait plutôt du genre à

décharger sur des idées d'ambition, de cruauté, d'avarice et de vengeance. Exécuter un crime avec cette volupté dont parlait jadis un marquis provençal qui en connaissait un rayon sur la foutrierie humaine.

Une photo de Gerling devant le Reichstag, échappée au vol des domestiques, est accrochée entre les vins d'Alsace et les Tokays. Berlin après la chute du mur. Images clandestines jamais diffusées. Rapportées par un copain journaliste en mission là-bas. Ariane les a visionnées ces images. Le sous-sol du bunker où Goering s'amusait avec les enfants sous des fresques murales figurant les aventures de Don Quichotte. Le gros Goering en Sancho Pança. Ce truc qu'il tenait à la main, repeint par les Russes en lance, était sa verge. Elle se souvient aussi des chiottes avec les deux poignées de cuivre pour s'appuyer quand on dégueulait la bière. Regarder Claudine lui donne la même impression de dégoût tenace.

– La bobine 35 que la gardienne de la décharge est venue chercher contenait quoi ? demande-t-elle.

Claudine ouvre la bouche. Aucun son ne sort. Colombe a relevé la tête. Ses yeux brillent entre les mèches noires qu'elle chasse d'un geste bref.

– C'est la caméra qui masquait ton visage maman... c'est cette putain de caméra. Je te voyais dans le miroir.

– Quel miroir ma chérie ?

Sans cesser de sourire, Claudine ferme les doigts de sa main gauche, les ouvre, retire son diamant. Ce que Colombe aimerait lui dire à ce moment-là... Alors Claudine fait une chose inouïe. Elle glisse le diamant dans la paume ouverte de sa fille.

Colombe s'est tournée vers Ariane. Son regard est une supplication muette.

– Pourquoi faites-vous ça madame Gerling ? demande Ariane.

Le sourcil droit de Claudine se relève comme un petit couvercle.

– Ne comptez pas sur moi pour me justifier. Je tiens seulement à prouver que je vau mieux que ça.

Le ça qu'elle jette en pâture englobe tout de même deux tentatives de meurtre plus un assassinat pour les dernières quarante-huit heures, sans préjudice de tout ce qu'on ignore.

– Je suis coupable de beaucoup de choses lieutenant, je l'admets, mais j'aime ma fille. Malgré ce qu'elle est en droit de me reprocher.

Colombe regarde par terre. Ses mains font passer le diamant d'un doigt à l'autre.

Tourner autour de l'explicable et de l'incompréhensible, là où on ne peut plus se projeter. Ariane sait qu'on en arrive là si souvent, sans qu'une conclusion soit possible.

– J'aime ma fille, répète Claudine en insistant sur chaque mot à la manière des mauvais comédiens. Je l'aime mais voilà.

Mais voilà, on y est. Ce petit mais de rien du tout qui peut suffire à broyer une vie.

– Mais vous auriez préféré quelqu'un d'autre, murmure Ariane d'une voix blanche. Un enfant différent.

Claudine relève la tête. Elle n'a pas bien entendu. Colombe reste assise sans broncher. Elle a provisoirement passé le relais. Les mains d'Ariane sont trempées. Chaque parole lui coûte.

– Vous souhaitiez un enfant différent madame Gerling ?

La réponse ne se fait pas attendre. Claudine est plus à son aise que jamais.

– Je ne souhaitais pas d'enfant du tout lieutenant. Ça vous surprend ? Vous avez chaud on dirait.

– Oui, j'ai un peu chaud.

Ariane s'essuie les mains à son blouson. Peine inutile, la température n'a pas fini de grimper.

– Continuez madame Gerling, ne vous arrêtez pas en route.

– Je n'ai aucune intention de m'arrêter en route. Les Allemands de bonne souche, ce que je suis puisque née dans un *Lebensborn*, savent faire leur autocritique.

– Vous auriez dû dire ça à vos petits amis de Zurich au lieu de leur apprendre des chants nazis.

Les pieds de Claudine se recollent, elle croise ses bras, le majeur de la main droite scande une mesure saccadée sur le coude gauche.

– Des chants du répertoire. Certains ont été repris sous le troisième Reich, Wagner aussi.

– Wagner n'a jamais zigouillé des prostituées ni des gitans, vos petits maîtres chanteurs à la noix, oui. Ça fait partie de leur

formation.

Claudine relève les sourcils, de quoi parle-t-on exactement ? Elle a sorti un poudrier de sa poche et scrute son visage dans le miroir.

Colombe s'est redressée.

– On a failli crever maman ! C'est toi qui as donné l'ordre !

Les sourcils de Claudine gagnent encore en hauteur, une expression étonnée qui résiste au temps et à la seule question importante à laquelle aucun poudrier ne peut répondre. Comment une femme aussi jeune a-t-elle pu vieillir si vite ?

– Mes domestiques m'ont séquestrée dans du papier bulle avant de me dévaliser, poursuit-elle en ébouriffant ses cheveux pour leur donner du volume. Ce n'était pas une partie de plaisir, croyez-moi. J'ai dû lutter pour conserver ma bague.

– Vous n'avez pas lutté pour conserver votre bague madame Gerling. Un diamant de cette taille n'est pas négociable, vous le savez très bien.

Claudine ne cille pas.

– Le problème ne se pose pas puisque je le donne à ma fille.

Sa voix plutôt neutre souligne son regard embué.

– Je veux gagner ta confiance Colombe.

Elle a à peu près autant de chance que de rejoindre Gerling à la philharmonie de Saint-Pierre. Mais à son sourire qui n'en finit pas de se perfectionner, Ariane comprend qu'elle cherche surtout à gagner du temps. Elle s'obstine et Colombe escamote son regard sous ses cheveux.

Elle s'est approchée du puits. Que mijote-t-elle ? Sa mère la suit, elles se font face, s'observent en silence. Brusquement Colombe lève le bras. Les petits yeux de Claudine accrochent ce qu'elle tient à la main.

– Ne fais pas ça ! Ne fais pas ça !

Alors Colombe éclate de rire et elle laisse tomber la bague au fond du puits.

Le cri de Claudine à ce moment-là. Aucun animal ne pourrait. Même dans une cage. Cette compression sonore. Les notes d'une vie ramassées en un seul bloc. Inconnu au bataillon de la musique. Une implosion sans recours. Rien à voir avec rien. Une destruction *live* de registre inconnu noyé par la sirène de l'ambulance.

On emporte le corps d'Amade. Les gendarmes arrivent après. Il y a aussi des journalistes et Colombe en profite pour s'éclipser. La présence du Samu aidant, Claudine a droit à une piqûre qui la plonge dans un sommeil profond. Endormie, elle paraît tout à fait inoffensive.

– Elle finira comment à ton avis ? demande l'infirmier, un Arlésien qui connaît Ariane du vidéo-club de Tarascon où ils prennent les mêmes DVD et échangent leurs impressions.

– En prison ou à l'asile, suivant la décision des administrations.

– En tout cas, bravo pour la prestation, lieutenant. Ça aurait pu finir pire. Genre Tarantino, tu vois ?

– Qui te dit que c'est fini ?

Laissant les équipes s'activer autour de Claudine et d'Amade, Ariane cherche Colombe. Fouille les pièces de la maison. Où a-t-elle bien pu se cacher ? Et que fait ce Blackberry abandonné près d'un bidet ? C.A.G, Claudine d'Archangelo Gerling en lettres de joaillerie incrustées. Modèle unique. Comme la propriétaire. Cinq messages. Du même. Soriano, propriétaire de la décharge et de la maison de vieux. « Où es-tu ? » Tiens donc... ces deux-là se connaissent. D'autres textos défilent, ponctuent une relation suivie. Un vautour de la thune a souvent besoin d'un coup de main et généralement il l'obtient. Il y a toujours quelque part la personne dévouée ou fatale qui peut le dispenser de l'initiative.

Ariane est ressortie. Un ciel d'été. La lumière gicle, projette des grandes taches claires sur les buis noirs. Elle traverse la pelouse et entend une plainte. Ça vient de la cabane à outils. Elle entre et voit une forme verticale aplatie à une consistance si mince qu'elle fait peine à voir et à entendre car elle gémit sans discontinuer. Colombe tient dans ses bras la galette 35 mm. La serre sur son ventre. Comme Amade avant d'y passer. Ce film à présent détruit dans sa boîte où l'adhésif de masquage arraché laisse voir le titre tracé au feutre : *Colombe et Les Oiseaux*. Ariane s'avance.

– Donne-moi ça, donne...

– Non !

Colombe se débat. Comme elle s'est toujours débattue. Spectre de cette enfant à la mémoire trouée. Cette enfant collée à elle qui ne la lâche pas, laisse-moi, tu peux rien faire, personne.

Les coins de sa bouche retombent sans amertume ni ironie. Elle ne veut plus parler ni entendre parler. De rien ni de personne. C'est son droit, sa défense. La boîte ronde lui tient lieu de bouclier. Traversée de trois balles. Ces trois balles qui ont aussi traversé le cœur d'Amade. Qu'y a-t-il dans ce film qui l'effraye tant ?

– *Colombe et Les Oiseaux*, c'est ça que t'es venue chercher ?

– Tu m'emmerdes Ariane.

Je sais que je l'emmerde. Faire passer les ombres du passé en

plein jour est un exercice périlleux. Tout ce qu'elle trimballe, les années d'errance à porter ce poids invisible. Y aller mollo. Mais y aller. L'emmerder à bon escient. Sans trop la secouer.

– Tu sais à quoi je pense ?

Colombe ferme les yeux, ses joues se creusent, on la croirait morte.

– Je pense à la cage.

Colombe laisse glisser son poids contre le mur, replie les jambes, les bras, ses yeux restent clos sous la fine membrane des paupières qui se contractent. Y voir encore un peu moins, c'est ce qu'elle cherche, ce qu'elle dit :

– La cage n'existe plus. C'est le passé. Il faut oublier le passé, Ariane.

– Pour pouvoir oublier il faut d'abord se souvenir. La cage au milieu de la pelouse, la cage dorée. C'est ta mère qui filmait ?

Colombe détourne la tête. Ariane s'assied à côté d'elle, effleure son bras.

– Réponds juste à cette question. C'est elle ?

– J'ai déjà répondu.

– Tu peux me décrire la scène ?

Et les yeux de Colombe réapparaissent, hallucinés par l'effroi.

– Je peux pas. Je vois que le miroir.

– Le miroir est où par rapport à la cage ?

Le menton de Colombe se relève. Elle ramène ses cheveux à l'arrière.

– J'en sais rien où il est. Il y a des lampes avec des abat-jour.

Donc la cage ne peut pas être à l'extérieur. Un miroir, des abat-jour, c'est à l'intérieur que ça se passe.

– Qu'est-ce que tu vois d'autre dans ce miroir, Colombe ?

– Le chemisier blanc de ma mère. Boutonné jusqu'en haut.

– C'est elle qui filme ? Ce truc noir qu'elle a devant les yeux c'est la caméra, c'est ça ?

– Oui, c'est ça.

Colombe s'interrompt, sa gorge se rétrécit, une voix ténue se glisse, la vérité suspendue à un fil, cette putain de vérité barrée. Ils

ont mis la cage au salon avec cette saloperie à l'intérieur.

– Le faucon ? Ils t'ont foutue dans la cage avec le faucon ?

Un sanglot bref secoue Colombe.

– Où est Gerling à ce moment-là ?

– Devant avec ma mère. Je sais pas ce qu'il dit, j'entends rien... Je me pisse dessus. Ça fait une flaque. Il me regarde.

– Le faucon ou Gerling ?

– Les deux. Je sais plus...

Pour elle c'est pareil, la même carte. Un maestro réincarné en faucon, la même double tête. La vérité réversible. Ses muscles se relâchent et elle pleure. Ses mains essuient les joues brillantes et noires de traces. Qui peut rendre compte de ce brouillage de vie, cette boue de chair et de malheur, ce chagrin pulvérisé. En suspension. Avant que le bateau enfonce sous la cargaison.

– J'ai voulu me débarrasser d'eux, Ariane. Leur mettre le sourire de la mort, comme disent les gitans, tu entends ça ?

– J'entends, oui.

Elle entend aussi autre chose que les paroles ne disent pas.

– En revenant ici voir ta mère avec Corsin, qu'est-ce que tu espérais ?

– Tout, rien, c'est la même chose.

– Pourquoi tu lui as demandé de l'argent ?

– Corsin en avait besoin. Je l'ai dit à ma mère. Je lui ai foutu les jetons. Pas seulement à cause du fric, ce serait trop simple. Pour elle j'étais morte. Définitivement.

– On n'enterre jamais personne Colombe, jamais définitivement. Même réduits en cendres, les fantômes ne dorment que d'un œil.

Colombe sourit à travers ses larmes.

– C'est une énigme alors.

Sa voix a retrouvé son timbre clair.

– Une énigme oui, dit Ariane. Il faut renoncer à la résoudre. Où comptes-tu aller maintenant ?

– Marseille. J'ai des potes qui font de la musique.

– Tu veux te lancer dans la musique ?

Colombe se mordille la lèvre, une autre énigme commence. Hors tragédie peut-être. Du côté où l'espoir est encore possible.

- Prête-moi 100 euros. 150 si tu peux. Je te rembourserai.
- T'en fais pas pour ça.

Ariane la conduit en scooter à la gare d'Avignon. Elle prend des sandwiches et de la bière, du chocolat, des produits régionaux et un sac à la boutique souvenir. Un sac à dos rose de petite fille, il n'y a que ça. Colombe la regarde fourrer ses achats à l'intérieur. Dit que c'est pas la peine, il y a tout sur place chez ses potes, mais contente malgré tout qu'on s'occupe d'elle comme si elle avait trois ans. Une joie naïve, un peu étonnée. Elles guettent le TGV voie 4. Osent à peine se regarder, le cœur serré l'une et l'autre. Debout à attendre. Des bagages à roulettes passent dans leurs jambes. Des enfants courent après un ballon. À un moment, Colombe le rattrape et se tourne vers Ariane.

– Ma mère c'était comme les pierres, lance-t-elle. Un amour de pierre. J'ai cru qu'il n'y en avait pas d'autre.

Son visage se durcit. Une question brûle les lèvres d'Ariane. Si elle ne la pose pas tout de suite, il sera trop tard.

- Que s'est-il passé à Beaucaire ?

Colombe serre le ballon comme elle serrait la bobine. Encore un bouclier. Les enfants lui crient de renvoyer. Elle dit oui, tout de suite. Elle dit Gerling m'a laissée dans la cimenterie. Il m'a confiée à deux types. Quand il est parti, les types se sont bagarrés. Y en a un qui a poussé l'autre dans la cuve. J'en ai profité pour me tailler.

Et elle renvoie le ballon aux enfants. Où est la vérité ? Qui saura jamais ?

Le train arrive en gare. Colombe attrape le sac rose et embrasse Ariane.

- Tu crois que Corsin en a pour longtemps ?
- La garde à vue se termine ce soir. Ensuite ça dépendra. Tu veux que je lui transmette un message ?
- Oui, dis-lui que je l'attends à Marseille. Yababé, Ariane.
- Yababé, Colombe, tâche de ne pas faire trop de conneries.

Les premières mesures de la *Pathétique*, c'est la sonnerie choisie par Claudine d'Archangelo, provisoirement neutralisée et privée de tout contact avec l'extérieur. Son Blackberry, Ariane l'a en main. Pas fâchée d'interrompre le massacre infligé à Beethoven, elle appuie sur la touche écoute et entre en relation avec l'interlocuteur dont le nom s'affiche. Soriano.

– Allô ? C'est toi chérie ?

– Oui.

Imiter les voix, Ariane sait faire. Ça lui rappelle l'école. Tous les profs y sont passés. Après les épreuves traversées, jouer les Claudine en mode virtuel est dans ses cordes.

– Rendez-vous chez moi à vingt-deux heures. Je peux pas trop parler. Vingt-deux heures, c'est bon ?

– C'est formidable.

– Tu es avec quelqu'un ?

– Hélas, murmure Ariane.

– Qui ? Tu peux pas me dire ?

– Plus tard.

– D'accord. Plus tard. Je prépare le Rayas. J'ai réussi à avoir les dernières bouteilles. Je suis pas n'importe qui moi. À ce soir. Courage.

L'avantage avec les *pas n'importe qui* c'est leur total manque d'imagination. La supériorité du coefficient prudence par rapport au coefficient méfiance les aide en revanche beaucoup. Que quelqu'un, un flic de surcroît, puisse se trouver en possession du portable de sa dulcinée, alias Claudine d'Archangelo, alias veuve Gerling, alias coenfoirée de première, ne semble pas l'avoir effleuré un instant. Plus c'est gros plus ça marche, il devrait le savoir pourtant. La case qui lui manque est ailleurs. Le compte à rebours, ça va lui faire un choc. Plus que quelques heures avant que le soleil se couche.

Dans l'après-midi elle retrouve Marquez à l'hôpital d'Arles où Grosset est hospitalisé pour un quintuple pontage. Marquez est venu en taxi, à défaut de la vieille Mercedes, retenue par les gendarmes suite à l'incident de la veille. Il en fait le récit détaillé dans l'ascenseur entre le rez-de-chaussée et le huitième étage. Ariane écoute, partagée entre l'étonnement, l'envie de rire et la colère. Comment s'y prend-il pour toujours se faire gauler ? Sans doute sa façon de vivre est-elle comme sa façon de raconter. Le vagabondage dans l'absurdité du monde le préoccupe autant que les buts qu'il se fixe. Relégués en arrière-plan par les circonstances et les imprévus de son comportement. C'est pour ça qu'elle le supporte aussi. Cette attitude à voir venir, sans calculer autre chose que le poids de l'existence, a son charme.

Une aide-soignante ouvre la porte. Le commandant Grosset dort devant la télé où repassent les moments forts du Marseille-PSG.

– Je t'attends dehors, dit Marquez.

Du bout des doigts, elle lui envoie un baiser et referme la porte. Marquez va s'asseoir sur un banc. Un homme en gandoura circule dans le couloir. Il roule le pied de sa perfusion. Joue à faire claquer le tuyau. Lui imprime le rythme et les secousses d'un lasso. Marquez l'observe, dessine de tête. L'Arabe s'installe près de lui et se plaint : on l'a mis chez les fous, ici c'est que pour sa bronchite, bientôt il retourne à l'autre pavillon.

– Et toi c'est qui ton malade ? il demande.

– C'est pas mon malade, dit Marquez. J'accompagne.

– Ta femme ?

– Ma femme, oui.

L'Arabe hoche la tête.

– C'est bien d'avoir une femme. Mais ça suffit pas. La nuit est trop longue. Il n'y a pas de portes.

– Dans ta chambre ?

– Dans la nuit.

Chaque nuit il se retrouve habillé en burka. Chaque nuit. Sans exception. Pas seulement lui. Tous les hommes. Même ceux de sa famille. Tous en burka. Au milieu de la rue.

Une infirmière passe. Il baisse la voix. Quand elle est loin, il murmure :

- La nuit elle est sur le trottoir. En bikini. Pas seulement elle.
- C'est qui les autres ?
- Toutes. Toutes les femmes. Sans exception. Même celles de ma famille. Sur le trottoir. Et nous en burka au milieu de la rue. Obligés de passer devant. Tous les bons musulmans. Sans exception.

De l'autre côté de la cloison, Ariane attend assise dans le fauteuil visiteur. Elle a éteint la télé. Grosset soulève les paupières. Mais quand il parle ce n'est pas sa voix. Après l'opération, sa voix a changé. Trois bonnes octaves en moins. Il paraît que ça reviendra. À condition de suivre une rééducation. Son régime aussi va changer. Encore plus strict. Un diététicien le suit. Pas une goutte d'alcool. Ni panaché ni Monaco. Rien. Même le dimanche, et vous Messidor, ça va ?

- Comme quelqu'un qui vient d'échapper à un assassinat.

Il prend son temps pour répondre. Relève son dossier de lit d'abord. Il est très malade. Il le sait. Mais il sait autre chose. Le procureur est venu. Il lui a raconté. Ariane a été courageuse. Une promotion, ça lui plairait ?

- Une promotion ou un placard ? Grosset... Je sais que vous n'avez rien pu faire, pas seulement à cause de votre santé... De façon générale. Les néonazis, tout le monde désapprouve, personne ne s'inquiète. Jusqu'au jour où. C'était comme ça déjà. En Allemagne ils ont commencé tôt. Tout petits.

- Ce n'est plus la même période Ariane.

– Ça peut devenir pire. Il suffit de continuer à se tourner les pouces. Minimiser qu'est-ce que ça coûte ? C'est de l'économie d'énergie aussi. Il suffit pas de trier les poubelles. Le monde peut devenir propre autrement. Tout bien nettoyé, bien désinfecté, des cerveaux nickel dans des corps nickel qui marchent au pas. La voie est vite tracée. C'est maintenant qu'il faut faire gaffe.

- Vous voulez quoi au juste ?

– Je veux qu'on arrête mes agresseurs. Une patrouille de jeunes Zurichois en fuite, tranche d'âge 14-17 ans. Ils font partie des nouveaux groupes de purification régénérante. Regardez sur Google, vous n'allez pas être déçu.

- Il lui fait signe de la mettre en veilleuse, les cloisons entre les

chambres sont très minces, de toute façon, il déteste Internet.

– Eux s'en servent beaucoup. Ça fait partie du boulot d'aller voir. Ça n'empêche pas d'être sur le terrain. L'assassinat des prostituées des Salins, c'est eux.

Et elle continue sur sa lancée.

Grosset hoche du bonnet, c'est fou ce qui s'est déroulé en son absence, ce qu'il sait déjà et ce qu'il ignore encore. Un résumé de la situation aussi parlant que la maquette d'un terrain planté sans qu'il ait eu à formuler la moindre indication.

– J'aurais aimé vous être un peu plus utile, mais bon, moi aussi j'ai des infos de première main.

Ces infos de première main, via le procureur qui lui a tenu la jambe au téléphone ce matin, concernent les domestiques Gerling. Ils ont envoyé une plainte au garde des Sceaux. Dénoncent leur patronne pour harcèlement moral, malversations, appel au meurtre et complicité de meurtre sur votre personne, Ariane. Malheureusement pour eux, et heureusement pour vous, ils viennent d'être arrêtés à la frontière avec une cargaison de tableaux et de bijoux volés.

Ariane n'a même plus la force d'en vouloir à Walter. Elle l'imagine avec Romy, confronté à ce trésor enfin dévoilé. Une valeur inestimable encore, vu les soixante ans de soustraction au marché de l'art. Mille pièces à conviction ayant appartenu à divers collectionneurs, eux-mêmes partis en fumée. Devenues, via un banquier suisse sans autre identité que « de provenance inconnue », elles retrouveront peut-être, grâce au détour, une adresse quelque part.

Mais Grosset s'est déjà assoupi. Ariane va à la fenêtre. S'impatiente. Le Blackberry de Claudine est revenu dans sa main. Elle sonde encore la puce. S'aperçoit que depuis leur rencontre, en mai 2001, Claudine a non seulement conservé les textos de Soriano mais aussi ses propres brouillons. Comment une femme aussi prudente a-t-elle pu garder tout ça ?

La porte s'entrouvre. C'est Marquez. Grosset rouvre les yeux et fait signe à Ariane d'approcher.

– Au revoir Messidor. Merci d'être venue.

Quand Ariane se penche vers lui, il a un mouvement de retrait.

– Je ne me suis pas lavé, je sens fort.

Elle l'embrasse quand même et il s'accroche à son bras.

– Vous savez, les petits sangliers...

– Ceux qui se sont arrêtés devant votre voiture, vous leur avez donné des courgettes, c'était il y a un mois.

– Ils sont revenus... Ils ont retrouvé le chemin. De la voiture à chez nous, dix kilomètres.

– Vous comptez adopter des sangliers ? demande Marquez.

– Évidemment je vais le faire. Ça me fendrait trop le cœur de les manger en daube.

– Je me demande si on devrait pas plutôt les prendre dans la police ces cochons sauvages, dit Ariane. Ça nous changerait des chiens.

– À propos de chiens, ils ont trouvé un truc, enchaîne Grosset. On croyait que l'argent n'avait pas d'odeur, eh bien il en a une. La Banque de France nous fournira désormais des pastilles à l'odeur des billets pour que le chien s'habitue à les identifier. Le tout c'est pas d'arrêter les bandits. Si on retrouve pas le pognon, à quoi ça sert ? Ne répondez pas, Ariane, je sais que j'ai raison. C'est l'heure de ma piqûre. Je veux pas vous montrer mes fesses.

Se vanter auprès de Grosset ne suffit pas. Dire sa science est une chose. Vérifier que ça colle en est une autre. Si les SMS échangés entre Claudine et Soriano donnent preuve de leur connivence, les éléments réunis ne suffisent pas à confondre un homme habitué à jongler. Pour avoir côtoyé le genre à ne pas se faire gauler, Ariane a sa petite idée sur la question. Idée qu'elle développe sur la route d'Avignon où elle repart avec Marquez en scooter. Le vent et le bruit du moteur excluant tout dialogue, elle envisage *in petto* les possibilités offertes. Profitant d'une halte à la station-service où elle prend le journal local qui relate l'arrestation de Walter et Romy (photos à la clé – les domestiques, la demeure, plus un ancien cliché d'Otto Gerling avec son épouse façon couple royal), elle teste ses intuitions auprès de Marquez : La veuve du maestro rencontre Soriano dans un château du coin pour une dégustation de vin. Invités triés sur le volet. Arrivée en hélicoptère sur piste d'atterrissage privée. Que du beau linge friqué et discret. Claudine et Soriano sympathisent. Soriano chante. C'est son hobby. Il se produit dans les mariages et s'arrange pour être invité chez « les gens qu'on a l'habitude de fréquenter », une expression à lui. Texto numéro 2. Jusqu'ici, pas de quoi fouetter un chat. Elle le félicite de sa prestation, message à l'appui. *Vous avez merveilleusement chanté Les Contes d'Hoffmann. Le livret est superbe.*

– Très bel opéra-bouffe en effet, dit Marquez. *Scintille ô diamant, scintille, miroir où se prend l'alouette.* Il chante comment ?

– Comme un pied j'imagine. Il n'a pas d'oreille. Ma voix tout à l'heure, il a vraiment cru que c'était Claudine.

– Ça prouve que tu es une bonne imitatrice.

– Ça prouve qu'il n'a pas d'oreille. Je me demande comment il fait avec *Les Contes d'Hoffmann*.

– Qui te dit que la mère Gerling s'en aperçoit ? C'est quoi après ?

– Ils se sont revus depuis, plusieurs fois. Rendez-vous à *La Mirande* d'Avignon, à *La Maison du Village* de Saint-Rémy où ils prennent la suite violette. Soriano lui offre des savons et un bain moussant. Elle le remercie avec l'énumération de ses cadeaux.

- Ils s'envoyaient en l'air dans tous les hôtels de la région ?
- C'est probable, quoique énoncé à demi-mot. *Je rattrape le temps perdu*. Texto numéro 8.

Marquez se permet d'avancer que Gerling n'était peut-être pas un spécialiste de la chose. Ariane opte pour la même hypothèse. Entre Claudine et son mari il y avait d'autres pieds à prendre. Un bond de six ans. C'est là que ça devient sérieux. *Pour ton problème j'ai des jeunes à te présenter*. On est en 2007. Juin 2007. Date où Soriano fait des pieds et des mains pour fermer la maison de vieux et la décharge. Côté administration, la force d'inertie. Le FN avec qui Soriano est acoquiné ne bouge pas. À la veille des élections, position du crocodile recommandée. Œil à peine entrouvert, on ne montre pas les dents. Les excités actifs, il faut chercher ailleurs. La solution Claudine vient à point nommé. *J'ai adoré tes jeunes amis. La mission est délicate. Essaie de les convaincre*. Texto numéro 27. Elle mettra trois ans. Mais ça marche. *Personne d'autre que toi n'aurait fait ça pour moi. Tu es une grande*. Texto numéro 47. Envoyé deux heures après le meurtre des prostituées.

Marquez s'étonne qu'Ariane ait mémorisé tout ça. Elle en a mémorisé d'autres. Ce n'est pas ce qu'il y a de plus difficile. Elle enverra la puce au garde des Sceaux. Une enquête aura lieu, du moins l'espère-t-elle. Il y a tout de même un hic. Claudine a joué l'intermédiaire avec Soriano en lui prêtant ses bénévoles. Il n'a rien eu à déboursier. Ni flag ni transaction monétaire. Deux manques de preuves. Les scouts ont beau être chauves, ils doivent sentir repousser leurs cheveux comme Samson. Soriano est à l'abri. Pour Claudine c'est différent. L'affaire s'est compliquée avec l'arrivée de sa fille puis celle d'Ariane au camping. La dénonciation des domestiques ne concerne pas Soriano. Ariane est prête à parier qu'ils ne l'ont jamais vu. C'était une liaison clandestine. Aucune allusion à Colombe non plus. Ni de son départ ni de son retour. Ils ont préféré exclure leur participation à ce qu'elle a subi. Faire comme si elle n'avait jamais existé, c'est ce qu'il y a de plus commode.

Un vent du sud balaie l'aire de stationnement. Une petite fille joue avec son ours devant la BM où ses parents s'engueulent.

– Colombe était bien avec toi à la cave ? dit Marquez. Quand les flics ont dégagé le corps d'Amade elle était avec toi ?

– Elle s'est cachée quand ils sont arrivés. Personne ne sait qu'elle est revenue, à part moi, toi et Corsin...

– Et si elle porte plainte contre sa mère ?

– Elle ne le fera pas.

– Pourquoi ?

– Parce que c'est sa mère. C'est une histoire qui dépasse la justice.

Marquez ne dit plus rien. Il retire un cil qui barre sa joue. Ariane ferme les yeux et fait un vœu.

– Et maintenant, tout de suite, on va où ? il demande.

– Je retourne à Avignon. Je te dépose. Tâche de régulariser ton contrôle technique si tu veux *qu'on* puisse repartir.

Elle a dit « on » encore. Il détourne la tête.

Avant de remonter sur le scooter, elle l'enlace. Sa vie est là. Toutes ces enveloppes mises les unes dans les autres, toutes ces années où cette vie, à force de se glisser dans celle des autres, est devenue illisible, se consument d'un coup. C'est là. C'est maintenant.

– Tu m'aimes ? elle demande.

C'est la première fois.

La garde à vue de Corsin s'achève dans une heure. Ariane a prévenu le brigadier qu'elle ne connaît pas, une fraîche recrue qui a oublié de dire bonjour. Il la fait entrer dans la cellule.

– On peut avoir quelque chose à boire ?

La fontaine réfrigérée est en panne.

– De l'eau normale. Deux verres.

– On n'a que des gobelets.

– Deux gobelets, ça ira très bien.

Elle en reçoit un dans chaque main.

– Et qu'il ne s'avise pas de redemander les toilettes. Je l'ai déjà conduit il y a cinq minutes, rugit le brigadier.

Ariane attend qu'il disparaisse. Elle s'assied près de Corsin et lui tend un gobelet qu'il prend délicatement.

– Ça fait du bien de voir un visage, dit-il.

– Vous auriez pu me voir plus tôt.

– J'ai zappé votre convocation, désolé.

Il boit une petite gorgée et pose le gobelet près de ses chaussures, une paire de baskets éculées à la toile couverte d'écritures.

– Elles sont marrantes vos godasses.

– Saint Augustin ? Ça dépend des goûts. Le Bon Dieu je ne l'ai pas trop vu ces temps-ci.

Ariane hésite à lui apprendre la mort de sa gardienne qui, entre autres prestations, lui a décoré ses chaussures avec les paroles du saint. Il voit son embarras et coupe net.

– Si c'est pour Amade je suis informé. Frankie me l'a appris avant la relève. Lui, il est sympa Frankie, pas comme l'autre couillon... Remarquez au point où j'en suis, je m'en tape un peu. C'est pour Colombe que je me ronge.

Il a tort. Elle est saine et sauve. Il ne réagit pas. Ariane est obligée

de répéter. Corsin se passe la main sur le front, qu'est-ce qu'on lui bobarde encore, c'est quoi le traquenard ?

– Il n'y a pas de traquenard, dit Ariane. Ou plutôt il y en a eu un.

Elle fait état de ce qui s'est passé depuis l'enlèvement de Colombe par Walter à Fontaine-de-Vaucluse. Résume leur dérive, privilégie les moments clés, insiste sur le courage de Colombe à échapper au pire, les agresseurs, la tentative de noyade, cette fuite où elle l'a accompagnée jusqu'au retour chez sa mère, la façon dont Colombe s'est débarrassée du diamant dans le puits – ici Corsin ne peut s'empêcher de rire – et pour terminer, le départ en TGV à Marseille où elle l'attend.

Il refuse d'y croire. Ne peut supporter qu'on le regarde. Met la tête dans ses mains. Exactement comme Colombe. Les mêmes sanglots, le même bruit étouffé qui en dit long sur l'infortune et la guigne qui tiennent lieu de tuteur quand on n'a rien d'autre à quoi s'appuyer. Ariane esquisse un geste. L'approche suffit. Il s'écarte, les yeux aux murs couverts de graffitis et de merde. Ce n'est rien par rapport à la prison où il aura à séjourner, en attendant son jugement. Une peine courte, Ariane se plaît à l'espérer, compte tenu des charges qui pèsent à présent sur la mère Gerling. Elle essaie d'en parler mais renonce. Il ne veut ni être plaint ni rassuré.

– Ce serait trop facile, après tout ce qui s'est passé.

Il s'est passé quoi ? Elle est au bord de lui demander, mais il se tourne vers elle et sourit.

– Vous êtes bien comme votre ami l'a dit.

Que Marquez ait parlé d'elle lui chauffe le cœur, et par voie de conséquence, la question qu'elle voulait poser s'efface, pas moyen de s'en souvenir. Elle enchaîne autrement :

– Pourquoi avez-vous tiré sur Claudine d'Archangelo ?

– Pour défendre Colombe.

– Je vous conseille de ne pas parler d'elle.

– Sa mère en parlera au jugement.

– Et ensuite elle devra expliquer qu'elle a donné l'ordre à Walter d'enlever sa fille pour la faire disparaître une deuxième fois. Je doute qu'elle se risque à ce genre d'argument. Vous êtes entré chez les Gerling par surprise ?

– Je n'ai jamais voulu cambrioler.

– Admettons que vous ayez voulu. De toute façon vous avez raté

vosre coup, les domestiques s'en sont chargés bien après que vous soyez parti. Au moment où vous entrez, Claudine d'Archangelo Gerling tient son revolver. C'est une femme armée en toutes circonstances. Seule Amade a réussi à s'introduire chez elle. C'était la première fois ?

Non, hélas... Amade avait les clés. Elle a fait une empreinte et un double. Ce souvenir qu'il évoque le rend malade.

– Elle était folle d'entreprendre ça. Pour moi soi-disant. Pour vérifier ce qui était arrivé à Colombe avec Gerling. Elle disait c'est sur les films, c'est sur les films. Elle y est retournée plusieurs fois. La nuit quand ils dormaient. Elle mettait des gants et elle fouillait. Elle déplaçait les objets un par un. Toutes les pièces du rez-de-chaussée elle a visitées. Et la cave bien sûr. Jusqu'à la fin elle a voulu trouver des preuves. Moi ça m'intéressait plus. Rien que de penser à cette maison, j'avais envie de dégueuler. La seule fois où j'y ai remis les pieds, c'était avec Colombe.

– Comment êtes-vous entrés ?

– On a sonné et Walter nous a ouvert.

– Permettez-moi de rectifier. Vous avez sonné et c'est *Claudine* qui vous a ouvert.

– Pourquoi ?

– Parce que c'est mieux.

Corsin trouve ça idiot. Un cambrioleur ne sonne pas.

– C'est peut-être idiot mais tous les cas existent. Vous, vous avez sonné et vous vous retrouvez en face d'elle et de son revolver braqué. Qu'est-ce que vous faites à ce moment-là ?

Il dit que ce n'est pas son problème. Sans doute ignore-t-il que le jour du jugement ça va le devenir.

– Les jurés s'emmerdent la plupart, Corsin. Tirés au sort, pas payés, pressés de rentrer chez eux. Ça rigole pas. Ça dort. Et les prisons sont beaucoup moins agréables que les bras de Colombe qui vous attend à Marseille.

Corsin lui lance un regard désabusé.

– Personne ne m'attend nulle part. Pourquoi vous donner tout ce mal ?

Mais elle continue, elle va le convaincre, c'est important : quand on a un revolver braqué sur soi, de deux choses l'une. Soit on se laisse tirer dessus, soit on tente de désarmer l'adversaire. Un type

comme lui choisit la deuxième solution.

Il a croisé les bras, ses doigts pianotent sur ses biceps.

– Vous ne savez pas qui je suis, lieutenant.

– Le jury non plus. Il n'est sensible qu'aux trémolos. Les trémolos réveillent. Certains arguments irréfutables aussi. L'argument est le suivant : vous vous jetez sur madame Gerling pour vous emparer du revolver. Elle résiste car c'est une femme robuste.

– Vous perdez votre temps lieutenant.

– Écoutez plutôt la suite. Juste au moment où vous croyez la désarmer, une balle part et la blesse légèrement à la main. Vous n'échapperez pas à la préventive mais à mon avis, si on s'y prend bien, ça peut se terminer par un non-lieu. Je connais un avocat très futé et qui accepte parfois de ne pas être payé. Ça existe aussi. Il n'y a pas que les racailles qui travaillent pour le panache.

Il opine du chef, de plus en plus abattu, et Ariane a l'impression d'avoir parlé dans un puits noir. Puis il ramasse ses baskets et les remet à ses pieds en nouant les lacets. Ses gestes sont calmes et précis.

– Vous m'avez raconté un jeu d'enfant, dit-il à mi-voix. Sauf que les enfants, moi je les connais.

Il garde la position assise en appuyant les deux mains sur ses genoux. Ariane observe qu'elles sont fines et petites comme ses pieds. Il relève la tête et la naïveté de ses yeux la fait tressaillir. Elle est loin d'avoir compris. La garde à vue va se terminer sans qu'elle ait pu l'aider. Pourquoi les mots qu'il a prononcés juste avant d'évoquer la visite de Marquez lui reviennent-ils soudain ?

– *Ce serait trop facile après tout ce qui s'est passé*, vous avez dit cette phrase tout à l'heure. Qu'est-ce qui s'est passé exactement ?

– Quand ça ?

– Vous savez bien quand. Puisque vous faites tout pour ne pas en parler.

À quoi bon revenir là-dessus ? Cette phrase, il l'a déjà dite au commissaire. Et à l'inspecteur. C'était une phrase en l'air. Aucun des deux n'a relevé.

– Les bonnes questions en général personne ne les pose, dit Ariane.

Les lèvres de Corsin se retroussent d'un seul côté.

– Un point d'interrogation couché, c'est bien ce que je dis.

– Un point d'ironie. Plus personne ne l'utilise non plus. Mais moi je vous la pose cette question. Et j'en ai une deuxième. Que je voulais vous poser le premier jour, quand je suis venue vous voir à la décharge. Vous étiez couché vous aussi. Bien endormi.

– Je faisais semblant, je vous ai vue.

– Qu'est-ce que j'en ai à battre ? J'étais venue vous parler de cet avis d'expulsion. Dont je n'avais rien à battre non plus à vrai dire. Je savais que vous étiez au fond du trou. Endormi, pas endormi, je n'ai pas trouvé motif à vous secouer. En partant, j'ai repéré cette photo au-dessus de votre lit. Elle pendait de travers et je l'ai remise d'aplomb. Avec un petit clou à tête dorée qui n'a pas dû tenir longtemps. La photo du planeur de Gerling encastré dans un rocher à Fontaine-de-Vaucluse. Otto Gerling, 1988. Ça m'a intriguée de la voir là. Point d'interrogation ou point d'ironie ?

La il ne sourit plus. Il est très sérieux.

– Les deux tant qu'à faire, dit-il. (Sa voix est nette. Une vivacité soudaine.) Ça ressemblait à un accident lieutenant. Mais ça n'était pas.

– Comment le savez-vous ?

– La dérive du planeur était déjà tordue avant le vol.

– Quelqu'un l'a tordue vous voulez dire ?

Il hoche la tête.

– Oui, c'est ce que je veux dire. Quelqu'un l'a tordue avant. Ça aussi c'est un jeu d'enfant.

Il y a un long silence. Une tension de part et d'autre du filet. C'est à Ariane de servir. Elle prend son élan et vise sans hésiter. La balle fuse.

– Et cet enfant c'est vous ?

L'échange ne se fait pas. Corsin se fout de la suite. Le terrain qu'il occupe est ailleurs. Ce qu'il gagne à ce moment-là est plus important que tout. Ce qu'elle lit dans ses yeux ressemble à un immense soulagement.

Ariane arrive chez Soriano à vingt-deux heures pétantes. Elle a le temps avant de rejoindre Marquez. La maison est entourée de murs. Deux phares à feu tournant sont fixés au portail d'entrée grand ouvert. L'un rouge, l'autre vert balaient l'espace. Une construction XXL, copie conforme des villas américaines de la côte ouest, sise sur une pelouse au cordeau avec tondeuse autoguidée et pas une fleur. Il fait nuit. Les chiens aboient derrière les grilles d'un chenil. Elle n'a pas à sonner, la porte est entrebâillée. Elle pénètre dans un vaste hall. Manque déraiper sur le dallage de marbre fraîchement entretenu aux silicones et se rattrape de justesse à une vache en fer forgé. De là elle peut découvrir l'escalier surdimensionné qui s'élève du centre vers l'étage. Le hall ouvre à gauche sur un salon bar où de longues étagères en bois des îles servent de présentoirs à un lot d'armes à feu. L'inventaire qu'Ariane dresse au passage comprend : un Mauser, deux Walther p38, trois Lüger et plusieurs poings américains artistiquement séparés par des petites boules de pétanque. Aucun tableau, aucune photo et aucune âme qui vive. Pourquoi les issues sont-elles ouvertes ? Elle oblique sur la droite. Derrière les vitres d'une gigantesque serre, Soriano évolue pieds nus en pantalon de survêtement. Une chamoisine à la main, il inspecte son impressionnante collection de motos non immatriculées tout en s'écartant d'une jeune rousse en robe courte qui force la voix pour se faire entendre. Si la personne que vous engagez travaille bien elle est payée, vous avez dit je suis content de toi tu vaux mieux que ce boulot c'est quoi cette arnaque ? Je bosse en salle de huit heures à une heure du mat ensuite la vaisselle ensuite dresser les tables pour le lendemain à trois heures j'y suis encore mes quarante euros je les veux.

Soriano lui agite la chamoisine au visage. Casse-toi tu m'emmerdes, c'est mon resto je prends qui je veux c'était une soirée à l'essai ta candidature n'est pas retenue. Vous faites le coup à tout le monde, rétorque la rousse. Tu me casses les couilles, il répond, le patron c'est moi tu as eu des problèmes avec la drogue récemment tu veux que je le signale aux flics.

– Je tombe bien alors, dit Ariane qui vient de pousser le vantail. Vous la payez maintenant ou on transfère au juge ?

Soriano la regarde éberlué, la chamoisine baissée.

– Par où êtes-vous passée lieutenant ?

– Par où passent les vivants. Les portes. Admirables vos phares rouge et vert. Je n'ai vu aucune voiture encore. Vos invités ont-ils du retard ?

– Quels invités ? C'est la femme de ménage. Elle a oublié le tour de clé. Hier soir elle m'enferme les chiens dans le chenil au lieu de les laisser faire leur travail. C'est quoi cette cagade ? La nuit les chiens doivent circuler. Les gens corrects c'est pas évident je vous le dis.

Le sang allume son visage de coq pomponné. Il n'est pas beau à voir.

– Votre femme de ménage aussi est à l'essai ?

La rousse boit du petit-lait.

– J'ai même pas envie de répondre, dit-il en sortant un billet de vingt euros de sa poche.

– C'était quarante le tarif, dit la fille.

– Va falloir encore mettre la main à la poche, suggère Ariane. Attention de ne pas vous piquer aux oursins.

– Ne plaisantez pas avec ça lieutenant, l'argent il faut le gagner.

La fille danse d'un pied sur l'autre et elle détourne la tête pour ne pas voir le visage de Soriano quand il extrait le deuxième billet.

Dès qu'elle est sortie, il effleure le variateur. La lumière baisse progressivement sur son merveilleux garage et il entraîne Ariane vers le bar. Il sort son Rayas déjà bien entamé et remplit deux verres à dégustation.

– Je l'ai eu à un bon prix.

– Je n'en doute pas une seconde, les oursins sont de bons conseillers parfois.

Soriano relève la tête, il n'est pas dupe. C'est le genre de plaisanterie qu'il accepte volontiers. Être économe est une qualité qu'il mesure chaque jour davantage. Si on ne faisait pas attention on n'aurait rien.

– À la vôtre lieutenant et sans rancune, malgré votre force

d'inertie et celle de vos confrères je redeviens propriétaire de mes biens, *nazdarovié*¹.

La mafia russe doit fréquenter un de ses établissements. Le métissage est pour tout le monde. Pas toujours aux mêmes barreaux de l'échelle, c'est la différence.

– À part ça, quelle est la raison de votre visite madame Messidor ? Vous vouliez voir quoi ?

– Comment est faite une ordure, par exemple.

– Vous rigolez j'espère.

– Pour l'instant oui.

Décidé à la jouer fine, il déploie une dentition flambant neuve comme le reste de la maison.

– Si j'étais méchant vous savez ce que je ferais ?

Le conditionnel n'est pas un temps qui lui convient. Si on parlait au présent plutôt. Il est vingt-deux heures. Il a rendez-vous avec Claudine d'Archangelo. Au cas où il aurait oublié, Ariane se fait un plaisir de lui accrocher le mémo. Qui lui a dit ça, il aimerait bien savoir.

– Mon petit doigt. Je sais aussi qu'elle vient d'être arrêtée pour meurtre. Son retard risque de se prolonger.

Soriano fixe la bouteille. Il trace un trait au feutre juste en face du niveau. La deuxième tournée n'aura pas lieu.

– Je ne sais pas qui est cette dame, lieutenant, dit-il.

– Elle non plus je crois.

Soriano ne moufte pas. Il balance d'un pied sur l'autre. Sa physionomie est saisissante.

– Je pensais que vous étiez amants tous les deux.

– Ça aussi c'est une blague ?

– Ça dépend pour qui. *Scintille ô diamant scintille...* Ça vous dit quoi ?

– Vous êtes venue pour me faire chanter ?

– Pourquoi pas ? J'aime bien l'opéra-bouffe. *Miroir où se prend l'alouette, scintille diamant attire-la, attire-la.* C'est combien pour vous entendre ?

– Combien ? Là c'est moi qui rigole. Je chante pour le plaisir, madame. Offenbach n'est pas mon préféré mais puisque vous y

tenez...

Il ouvre son large bec et le referme. Il préférerait un micro. Ça tombe bien. Elle en a un dans son sac. Inutile de le mentionner. Il accepte de chanter *a cappella* sans accessoire. Ses mains s'ouvrent en lotus et il entonne la suite d'une voix de baryton, version gros fumeur de cigares. Il bombe le torse, c'est épouvantable, mais la prestation a plu à Claudine d'Archangelo dont il piétine allègrement le souvenir au bénéfice de l'extraordinaire vénération qu'il se porte.

En appuyant sur le dictaphone, Ariane a choqué son verre et au dernier couplet, du vin coule par terre. Soriano revient vers elle.

– Dès que je chante, je casse, susurre-t-il, le sourire des beaux jours aux lèvres.

– C'est moi qui ai cassé. Votre genre de voix ne porte pas sur les verres.

Il lui en faut plus pour se mettre en colère, mais son sourire n'est plus qu'une barre à l'horizontale.

– Pourquoi l'avez-vous cassé ce verre ?

– Pour ne pas vous casser autre chose. Et aussi pour continuer la conversation.

Tout en parlant, elle recule progressivement vers l'étagère où sont rangées les armes.

– Continuons, pourquoi pas. Ça vous va bien d'être en civil, ça fait ressortir la silhouette.

Ses pieds nus avancent en canard dans sa direction.

– L'héroïsme des poilus de 14 et la patience du soldat de la guerre de Cent Ans, c'est ça qui vous manque dans la police madame. Je ne suis pas le seul à le penser. Il y en a des choses à faire dans ce pays et ces choses il faudra bien les faire sans vous.

– Casser de l'arabe, du gitan, du juif ?

– Moi personnellement ? Sûrement pas.

– Vous préférez déléguer. Les prostituées tuées aux Salins-de-Giraud. On a retrouvé des signatures sur leur ventre. 18. Ça ne vous rappelle rien ?

– Adolf Hitler. Et alors ? Elles ont eu ce qu'elles méritaient. C'est pas ça qui manque les salopes... même dans la police...

D'un geste leste, Soriano a baissé son pantalon. Il bande comme un Turc, son odeur de parfum tourné mêlée à celle de l'alcool est à

la limite du supportable. Ariane s'incline en arrière. Soriano l'empoigne. Sur l'étagère, entre deux poings américains, la main d'Ariane rencontre une petite boule de pétanque. La taille correspond à sa paume. Elle réussit à se dégager et lui envoie un uppercut à la mâchoire. Une étincelle jaillit de sa bouche. Il se plie en deux. Ses jaquettes toutes neuves sont en morceaux à ses pieds. Il saigne à peine.

– Allez vous rhabiller, dit Ariane. Je vous ai assez vu.

Et elle coupe le dictaphone.

– Pourquoi avez-vous fait ça ? demanda-t-il pour la deuxième fois.

– Parce qu'il est plus difficile de chanter sans dents, espèce de gros fumier.

Elle s'apprête à sortir. C'est le moment de prévenir la brigade. Mais il se rue à son tour sur l'étagère. Ariane reconnaît le canon du Luger à trois mètres. Elle bondit sur le côté, Soriano rugit et tire. L'arme s'enraye. Pistolet de merde ! hurle-t-il. Elle a évité trois balles. La dernière a percuté un lampadaire. L'installation disjoncte. Le tir reprend, suivi d'un épouvantable fracas et de jurons.

Ariane rampe sans rien y voir. Elle se cogne à un meuble métallique qui s'ouvre. Tend les bras, ses doigts rencontrent des bouteilles froides. Un réfrigérateur. Ce n'est pas celui du bar. Cette odeur d'oignons et de vieille brandade ne trompe pas. Elle se trouve dans la cuisine. Entend encore tirer et plus rien. Le chargeur du Luger doit être vide. Elle se relève. Patiente un moment. À la lumière du portable de Marquez, elle s'oriente vers le hall. Le lustre en verre de Venise est explosé. Une coulée de sang file vers l'escalier de service au revêtement fraîchement siliconé, comme tous les sols de la maison. En bas des marches, côté local technique, Soriano est couché. Il a glissé de lui-même. Son visage est sans expression, les yeux ouverts sur la grande tranquillité des morts qui n'ont plus rien à faire.

[1](#) À votre santé.

Épilogue

Ce soir-là, Ariane sable le champagne avec Marquez. Elle a failli y passer une fois de plus, mais une fois de plus son petit coup de pouce au destin ne s'est pas avéré des plus mauvais. Le mérite en revient surtout à la femme de ménage de Soriano. Briquer des escaliers avec une telle science mériterait la palme de l'assistance involontaire. Les coups de feu tirés par le Lüger n'ont pas alerté le voisinage. Quand il était bourré, Soriano avait l'habitude de faire des cartons sauvages. Les artisans qui ont travaillé pour lui à ces réparations consécutives en témoigneront, citant au passage les factures impayées dont il était coutumier. Personne ne le regrette. Pas même Claudine d'Archangelo qui, suite aux événements tragiques que l'on sait, s'est donné la mort à l'infirmerie de la prison en se pendant à ses collants. La maison de vieux et la décharge ont été confiées à un liquidateur de biens. Après une longue hospitalisation, Grosset se repose dans son cabanon. Il a le projet d'écrire avec sa femme un livre de recettes diététiques.

Comme Ariane l'espérait, Corsin a été libéré après six mois de préventive. Il vient de retrouver Colombe à Marseille. Les scouts de Zurich ont disparu comme ils étaient venus. Malgré l'insistance d'Ariane et de Marquez auprès des autorités, l'enquête a été classée sans suite. Des groupes qui leur ressemblent courent toujours.